

RECUEIL DE NOUVELLES

LA FRANCE

DES VILLES

MOYENNES

La Fabrique
de la Cité

LiRE
magazine
littéraire

LA FRANCE DES VILLES MOYENNES

Ces quatorze nouvelles ont été sélectionnées par le jury du concours de nouvelles “La France des villes moyennes”, organisé entre septembre et décembre 2020 par La Fabrique de la Cité en partenariat avec Lire-Magazine Littéraire.

Ce jury était composé de :

- Aurélien Bellanger, écrivain et président du jury
- Marie Baléo, responsable des études et des publications, La Fabrique de la Cité
- Alexis Brocas, rédacteur en chef adjoint, Lire-Magazine Littéraire
- Jean-Baptiste de Froment, conseiller spécial, Ministère de la Culture
- François-Xavier Priollaud, maire de Louviers, vice-président Région Normandie
- Francine Thomas, journaliste, Radio VINCI Autoroutes

RECUEIL DE NOUVELLES

LA FRANCE DES VILLES MOYENNES

La Fabrique
de la Cité

LiRE
magazine
littéraire

Sommaire

- 07 Introduction
- 10 Préface
- 13 Quimper, la ville aux 100 bretzels par Mathieu Lestrohan
- 25 La dissolution par Gabriel Keene
- 34 Dole, mœurs de province par Mathieu Maysonnave
- 50 Le Moyen et le Politique par Florent Oumehdi
- 61 Nuit de feu par Arnaud Heckmann
- 72 La grande maison par Éric Juherian
- 83 Schibboleth par Mehdi Ouraoui
- 91 Résurrection par Gabriel Keene
- 100 Vingt villages par Imane Demnati
- 112 Un jour de sous-préfecture par Jean-Michel Leroy
- 126 Bouzac par Maxime Mianat
- 133 Les moulins de d'sou par Marc Breton
- 143 Un bonheur hors de prix par Anthony Madera
- 150 Le Parisien par Marc-Antoine Authier

Introduction

PAR **MARIE BALÉO**,
RESPONSABLE DES ÉTUDES ET DES PUBLICATIONS, LA FABRIQUE DE LA CITÉ
MEMBRE DU JURY DU CONCOURS « LA FRANCE DES VILLES MOYENNES »

À l'heure où nous publions ce recueil, cela fait près d'un an que nos sociétés traversent une épreuve inédite dans l'histoire récente : celle d'une pandémie qui a provoqué la mise à l'arrêt subite puis le ralentissement de nos économies, de nos projets, du cours habituel de nos vies. L'année 2020, dont peu auraient pu imaginer les bouleversements qu'elle apporterait, a confronté certains d'entre nous à une expérience difficile : celle d'un confinement au sein de logements parfois exigus, dans des villes et des métropoles soudainement privées de tout ce qui fait leur charme : rencontres prévues et imprévues, échanges, coïncidences, vie culturelle... Naquit alors en France, au printemps 2020, une idée nouvelle : et si, pour ces habitants désabusés des métropoles, auxquels deux mois de réclusion avaient offert le calme nécessaire à l'introspection, et si, donc, la belle vie était ailleurs ? Et plus précisément dans ces villes moyennes dont,

jusqu'alors, on ne parlait bien souvent que pour en déplorer le déclin ou la dépopulation ? En quelques semaines, les regards convergèrent vers ces villes de 2 000 à 200 000 habitants qui offrent sensiblement les mêmes aménités que leurs consœurs métropolitaines, tout en promettant une douceur de vivre, un cadre de vie que les grandes agglomérations ne peuvent plus proposer.

Cette vision, parfois alimentée par la peur de la densité urbaine qu'a fait naître chez certains la vision d'un virus se propageant à toute vitesse, venait s'adjoindre à une représentation plus ancienne, plus prégnante : celle de villes en déprise, aux centres désertés, aux rideaux fermés, vouées à perdre toujours plus d'habitants au profit de périphéries mornes, constellées de pavillons et de zones commerciales. C'est parce que la première de ces visions – celle d'un eldorado, offrant aux citadins fatigués la perspective d'un retour à la nature – comme la

seconde – qui ne reflète en rien la réalité des villes moyennes, dont certaines, attractives, sont en fort développement – nous ont paru essentialisantes, généralisatrices et souvent caricaturales que La Fabrique de la Cité conduit depuis 2020 un projet d'étude sur les villes moyennes. Son objectif : décrypter et donner à voir la richesse, la variété de ces villes aux caractéristiques géographiques, politiques, économiques, sociologiques et historiques toujours radicalement différentes. Et montrer, en filigrane, que le destin d'une ville n'est pas fonction de sa taille. Les villes « moyennes », qui bien souvent n'ont en commun que leur nombre d'habitants, ne sont pas vouées à la stagnation ou à la déprise.

Comment mieux souligner la diversité de ces villes qu'en donnant la parole à leurs habitants, à leurs observateurs, voire à leurs admirateurs ? Comment donner à voir les personnalités si différentes des villes moyennes françaises, sinon en invitant des auteurs aux quatre coins du pays à les dépeindre sous l'angle de leur choix ? Voici l'expérience ambitieuse et unique que nous avons menée de septembre à décembre 2020, en partenariat avec Lire Magazine Littéraire. Durant cette période,

ce sont près de 750 nouvelles qui nous furent adressées. Un succès, et la preuve, surtout, de ce que la ville moyenne, loin des représentations déclinistes mentionnées plus haut, suscite la curiosité et continue d'être un objet littéraire à part entière.

Le choix des quinze nouvelles appelées à figurer dans ce recueil fut très difficile pour notre jury, présidé par celui qui s'impose aujourd'hui comme l'écrivain de la géographie française par excellence : Aurélien Bellanger. Nous sommes néanmoins très fiers de pouvoir vous présenter cette sélection singulière, où s'entremêlent la nostalgie et l'humour, la curiosité, l'espérance et l'imagination. De Quimper à Dole en passant par Bayonne et Montluçon, vous y rencontrerez des adolescents pyromanes, un maire confronté à l'arrivée fracassante de Kanye West et de David Lynch dans sa commune, une ville rachetée par Amazon, ou encore des mondes hostiles où les plus fortunés fuient la guerre métropolitaine pour se réfugier dans une ville moyenne, tandis que d'autres se voient contraints par le réchauffement climatique à devenir troglodytes. S'il vous sera toujours aussi difficile, en refermant ce volume, de définir avec précision cet étrange objet « ville moyenne », une chose est

sûre : vous en ressortirez avec l'envie de monter dans une voiture, dans un TGV, sur un vélo, et de rallier dès que possible l'une de ces fascinantes villes.

2020 nous apporta aussi un rappel salutaire : la littérature est un formidable instrument de liberté. Alors que l'isolement le disputait à l'immobilité, la lecture s'est avérée, pour nombre d'entre nous, le seul voyage encore possible. Aujourd'hui,

quand que le spectre de la pandémie rode toujours et que l'incertitude continue de régner en maître, nous sommes heureux de pouvoir vous offrir ces textes. À leur lecture, c'est un portrait sensible, vivant et entraînant de la France et de ses villes qui se dégage ; le portrait de villes qui n'ont de « moyen » que leur taille, et qui, au travers des talents littéraires de nos auteurs, deviennent autant d'horizons à découvrir.

Préface

PAR **AURÉLIEN BELLANGER**,
ÉCRIVAIN

PRÉSIDENT DU JURY DU CONCOURS « LA FRANCE DES VILLES MOYENNES »

Je suis né le 20 avril 1980 à l'hôpital de Laval : c'est le plus haut bâtiment de la ville, celui qui reste d'elle quand tout en disparaît, au loin, avec un château d'eau et quelques antennes. J'ai voulu vérifier un jour qu'on pouvait faire le tour de la ville sans rien voir d'autre, mais sans le perdre de vue — cela pourrait ressembler à la trajectoire de ma vie, si je reviens mourir ici, ce qui n'est pas tout à fait improbable. Cela lui donnerait même un caractère un peu exemplaire : « pris dans un élan romantique centrifuge qui le conduisit jusqu'à Paris, l'écrivain Aurélien Bellanger revint mourir ici, rattrapé par un cas exemplaire d'aménagement du territoire — titre de l'un de ses livres et parfait palindrome »

J'ai donc fait le tour de Laval, dans le sens des aiguilles du montre, en pivotant autour du lieu de ma naissance — mais en gardant toujours la ville bien enfoncée dans le paysage : elle n'était là que comme une entité symbolique, ou un objet aussi

abstrait qu'irréfutable, comme l'est l'idée de sa naissance, invisible, omniprésente, pendant 80 kilomètres.

Les villes moyennes sont situées ainsi sur la frontière entre nécessité et contingence.

On pourrait tout aussi bien ne jamais y aller que s'y laisser prendre.

J'ai ainsi une liste des rares villes de France où je ne suis jamais passé. Une liste dont j'essaie de combler les trous et de corriger les images distordues : j'ai fini par découvrir que le retable de Colmar était depuis longtemps désarticulé, que cette autre ville palindrome, Noyon serrée par tous ses N, ne ressemblait pas au visage émacié de Calvin, et que le seul gouffre du Puy-en-Velay était à l'intérieur de sa statue de la Vierge géante.

Mais Biarritz, ou je n'ai encore jamais été, continue à faire le bruit de frontière d'une fermeture

éclair, Vierzon celui de la mèche d'une perceuse venue creuser le centre de la France, tandis que Vienne, moitié romaine, moitié autrichienne, demeure indécidable.

Flottent ainsi, à l'horizon ou sur la carte, quantité de signes truqués et de villes contradictoires.

Les villes moyennes nous tournent autour et la campagne ressemble à un petit square fermé par leur grille.

La France des villes moyennes est un pays dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Je suis né à l'hôpital de Laval mais je me suis rattrapé, comme les géomètres tropicaux d'un roman de Jules Verne, à quantité de branches et de points hauts.

Le square, parfois, était fermé pour la nuit et la route encore longue, mais j'ai tenu en équilibre sur sa grille lumineuse.

C'est Amiens, par l'ouest, attrapé non pas par sa cathédrale mais par un HLM, c'est Dreux, inattendu, qui coupa l'horizon un jour que je fonçais vers le Perche certain de ne croiser aucune ville avant La Loupe.

C'est Auxerre qui vint dégouliner jusqu'à moi de tous les rouleaux

de ses Mondial Moquette, de ses Éléphant bleus et dont pour me venger j'allais snober le centre.

Car au fond je suis encore plus snob à vélo à travers la France qu'en courant dans Paris — dans Paris où j'évite toujours les Tuileries, le Luxembourg et les Buttes Chaumont.

Si je finis souvent par rejoindre une cathédrale, c'est seulement pour prendre un selfie devant elle, l'absence d'antivol m'empêchant d'y entrer : la dernière cathédrale que j'ai visitée, c'était d'ailleurs, en y allant en voiture, celle de Sées, au nord d'Alençon — cas à ma connaissance unique d'une cathédrale dans une ville de 4 000 habitants.

Et il y a quantité de villes dont je n'ai vu, pressé par l'heure tardive, que la gare : ainsi de Troyes, de la Ferté-Bernard ou de Reims. Je n'en connais que l'idée lointaine, le pittoresque anachronique : un ball-trap dans les premiers faubourgs, un silo ou vieille tour saisi en pleine descente, la triple couronne laiteuse, dans les lointains, derrière les vignes, des tours des maisons et des ruelles médiévales.

Mais de Dunkerque ou de Soissons je ne connais, comme les rehauts blancs des tableaux

des villes du fond des tableaux renaissance, que les passerelles métalliques des gares ; je n'y ai pas été vraiment — mais pas plus que n'aurais vraiment été à Laval, la ville à peine frôlée en naissant.

Je sais, depuis lecture d'Appels téléphoniques, de Bolano, l'importance vitale des concours de nouvelles. Je sais aussi que celui-ci, peut-être le meilleur écrivain de son temps, a rarement gagné ceux auxquels il a participé. Cela n'a pas attenté à sa ferveur. Dans un monde où les cabines téléphoniques ont disparu, les concours de nouvelles restent, comme des phares dans la nuit, des phares aux vitres rayés et

aux annuaires disparus, un mode de communication inestimable. Il a été impossible de répondre à tous les appels, mais la communication a bien été établie, quelque part, comme sur le parking mouillé d'une ville moyenne, entre toutes les nouvelles reçues — la sonnerie téléphonique n'a pas sonné en vain. Ce livre imaginaire — l'annuaire disparu ? — a bien été lu, et si quelques pages seulement en ont été recollées, elles gardent, par la magie du concours, l'empreinte de toutes les autres : le papier sur lequel on imprime la littérature, entre l'humidité du calque et la sécheresse des cartes routières, est toujours le plus fin.

Quimper, la ville aux 100 bretzels

—
PAR MATHIEU LESTROHAN,
1^{ER} LAURÉAT DU CONCOURS

J'ai déboulé sur le rond-point de Ludugris en forçant la priorité. Normal. C'était un samedi matin, je n'avais pas grand-chose de prévu, je conduisais la Kangoo, le soleil brillait sur Quimper et je devais trouver un cadeau pour ma grand-mère, 104 ans et plus beaucoup de dents. Une voiture bleue m'a frôlé, j'ai fait un écart, la voiture s'est déportée et l'aile gauche est venue riper contre la rambarde. « Fils de pute », j'ai crié, même si c'était moi qui m'étais mal engagé dans le rond-point et que je cherchais à forcer le passage. Il avait une plaque 29. Sans doute un Brestois. J'ai redressé la barre, fais comme si de rien n'était et, deux cents mètres plus loin, je prenais la petite bretelle qui mène au Total Express. Loin des pompes à essence, sur le côté, là où il y a déjà une petite forêt, j'inspectais les dégâts d'un œil faussement expert mais qui devait faire illusion pour les autres automobilistes, ah ce mec-là il doit s'y connaître en bagnoles. La rayure était nette, il fallait passer par la case répare. Et le problème, c'était que la Kangoo n'était pas à moi. Son propriétaire, Sylvain, était parti à Brest en la confiant à sa sœur, Laura, qui se trouve être ma copine ; vous savez tout.

Quimper est comme la Bavière de la Bretagne. Un truc à touristes où il fait bon vivre, une sorte de maison de poupée géante d'un goût discutable mais qu'on aime malgré tout, avec ces bols en faïence et tous les prénoms du monde écrits dessus façon Bonne Maman, des ruelles du centre-ville si étriquées qu'on a l'impression de marcher dans un grenier. Une ville guimauve, un côté carte postale permanente. La ville est proprette, il fait bon flâner le long de l'Odét, passer sur les ponts piétons, regarder les poissons. On n'a pas ce côté cool des Brestois, la drogue, le chômage, ce côté losers magnifiques qu'ils ont là-bas, dans le nord, des Bretons russes, un peu, quand les gens de Quimper sont des losers, tout court, sans ce mythe romantico-communiste qui plaît

aux gauchistes ou aux étudiants (ce qui est à peu près la même chose). Cela ne fait pas des Quimpérois des gens moins authentiques.

Ma grand-mère, par exemple, quimpéroise pur beurre demi-sel, une des doyennes de la ville. Une star, la preuve : les types de Ouest-France venaient ce jour-là pour la photographier à l'occasion de son anniversaire. Et ce matin-là, de mon côté, je m'étais rappelé ces moments d'enfance où elle nous abreuvait de gâteaux Filet Bleu, une biscuiterie à l'ancienne, du cru, Quimper, 1910. On y allait souvent car ils vendaient les biscuits cassés à prix cassé, une misère, ça faisait des gâteaux pour presque rien. J'avais pensé que lui offrir une belle boîte traditionnelle siglée Filet Bleu ferait bien pour l'article. Ah, vous avez un gentil petit-fils, madame.

La ville de Quimper possède plus de cent ronds-points, notamment celui de Ludugris, premier rond-point dit à l'anglaise de France, c'est-à-dire avec priorité à gauche. Cela donne l'impression générale de vivre dans un flipper, ballotté de bumpers en bumpers. J'ai toujours vu les ronds-points comme une école de la vie. Un anneau intimidant comme une piste de danse, comme une prise de parole en public, on se lance, on hésite, faut y aller, ça klaxonne derrière. Il y a une sorte d'accouchement social, on entre dans un rond-point comme dans le grand monde, et on en sort au terme d'une chorégraphie sociale dont la beauté dépend de ceux qui nous entourent. La vie, quoi.

L'idée est universelle : on serait un homme une fois qu'on a couché. Comme l'écrit Théophile Gautier (Tarbes, 41 518 habitants) : « Une maîtresse pour moi, c'est la robe virile pour un jeune Romain. » Moi, je me sens super viril à chaque fois que j'entre sur un rond-point. Notez, on retrouve l'idée de pénétration. Mais l'enjeu est tellement plus important. Dramatique. On conduit une putain de carcasse d'une tonne (1295 kg pour la Kangoo II, en l'occurrence). Instinct de mort, instinct de vie, mélange des deux, « meurs et deviens », comme dit l'ami Goethe. Bien sûr, la plupart du temps un mec dira qu'il s'est senti « vraiment un homme » la fois où il a baisé. C'est comme l'euro, c'est une monnaie commune. Je pourrais parler de Mélanie. Elle sentait le Nina Ricci et la peinture fraîche (mais parce que je m'occupais de repeindre une maison, c'était au tout début de ma carrière de peintre en bâtiment). On s'amusait bien, c'était le mois de juin, elle était venue me rejoindre sur le chantier, on s'était servis de

la douche des proprios. Mais il n'y avait pas ce côté danger du rond-point. Ça ressemblait plutôt à ce qu'a écrit Stendhal (Grenoble, 158 454 habitants) : « Mon Dieu ! être heureux, être aimé, n'est-ce que ça ? » Que devient Mélanie aujourd'hui ? Sans doute égarée dans la ville, vendeuse chez Pimkie, assistante juridique avec son bureau dans un parc d'activités, conduisant une Modus ou une Audi, elle aussi prisonnière de notre atmosphère étriquée, préfecture de province où tout le monde se connaît sans se connaître.

J'ai conduit la Kangoo en direction d'un centre auto où, selon Google, ils ne faisaient pas trop n'importe quoi, avec une généreuse moyenne de 1,7/5. J'ai passé plusieurs ronds-points en m'insérant timidement. Chat échaudé.

Sur le parking du M. Meuble, de l'autre côté de la route, j'ai cru reconnaître une fille qui était avec moi au collège. Accompagnée de sa mère. Elles se ressemblaient trop pour que ce soit involontaire. Je me suis demandé si c'était la fille, paumée, qui cherchait à imiter sa mère ou si c'était la mère qui imitait sa fille et qui refusait de vieillir. Ça arrive tout le temps, de croiser des gens qu'on pense reconnaître. Fun fact, Quimper signifie « confluent ». C'est déjà l'idée de réunir. Mais c'était peut-être pas la peine de se donner autant de mal et de construire plus de cent ronds-points et plus de vingt-quatre ponts. Quimper vue par images satellite, c'est comme une boîte de bretzels.

Le centre auto ressemblait à tous ceux de France et de Bretagne : une machine à café, trois chaises contre le mur, un fax sur un comptoir. Le temps s'était couvert. À travers la grande baie vitrée, au loin dans le brouillard, je distinguais les flèches de la cathédrale Saint-Corentin, centrale, et entre elles deux la statue du roi Gradlon qui veille sur la ville, qui protège la Cornouaille, et qui me rappelle toujours que, il y a très longtemps, des étrangers du Nord sont arrivés, ont fondé la Cornouaille et que si je n'ai jamais su où j'allais, au moins je sais d'où je viens, ça fait très phrase de rappeur ou putain de phrase de calendrier perpétuel de ma grand-mère (mais ça me fait du bien). Après quelques minutes à regarder des posters et des murs remplis de punaises multicolores mais rien d'accroché en dessous, on s'occupait enfin de mon cas. Je discutais avec le garagiste pour le devis, il devait se dire ce gars-là il s'y connaît pas en bagnoles. Je prenais un air professionnel, je rechignais un peu, tant que ça, ah oui ?, vous êtes sûr

? On se regardait, debout, pour se jauger. Ça sentait l'huile moteur et l'arnaque à plein nez.

C'est votre outil de travail ?, m'a-t-il demandé. J'ai dit oui, mais il n'en savait rien. Bon, ça m'est déjà arrivé de transporter mes seaux et mes rouleaux, mais rarement. Sylvain avait peur que je tache tout. De toute façon, je commençais à en avoir marre de peindre des baraques, ça ne datait pas de la veille. Avec Laura, on avait notre projet de food truck à cette époque. On était d'accord sur le truck, mais pas sur la food. Elle voulait vendre des crêpes. Je trouvais ça con. Je voulais vendre de la choucroute. C'est encore plus con, me disait Laura. N'empêche, j'y avais réfléchi : pour la bouffe, c'est simple, on annonçait aux clients une choucroute bio, la choucroute de Cornouaille. Du porc bio local, du chou bio local. Des saucisses Hénaff, de l'andouille de Guéméné, on reste en famille. Des grandes cuves dans un petit utilitaire, on se pose sur les marchés, les sites touristiques, livraison aux familles, aux entreprises, aux chantiers. Avec une marge énorme sur les rieslings, la bière bretonne et locale et blablabla. C'était pas l'idée du siècle, d'accord. Mais elle était assez bonne pour organiser un truc qui aurait tourné gentiment.

Depuis quelques mois, j'empruntais la Kangoo à Sylvain. Ça faisait trois semaines qu'on ne la lui avait pas rendue, qu'elle dormait dans la rue, paisiblement, comme une vache. Il était à Brest, nous à Quimper, on en profitait. Les Kangoo, c'est très pratique pour transporter des petits trucs ou des chiens. Bon, on n'avait pas de chien, mais on aurait pu. Même plusieurs ; la Kangoo II, c'est seulement 3,83 m avec un coffre de 660 L.

Dans le centre auto, je repoussais le moment pour lui annoncer la nouvelle, il s'agissait quand même de sa caisse. Je suis sorti quelques mètres, mon téléphone en main. Le parking du M. Meuble était rempli, les portières claquaient, une Laguna klaxonnait car un camion bloquait le passage.

– Allô, Sylvain ?

– Ouais ?

– Y a un souci avec la caisse.

– Y a un souci avec la caisse ? Quel genre ?

– Rayures. Éraflure sur toute l’aile gauche, je lui ai raconté, comme si on était des flics avec un macchabée sur les bras. Les portières ont pas mal morflé. Pas beau à voir, non, pas beau à voir.

– Ah merde. Bon, et toi, tu n’as rien ? Et t’es où, là ?

J’en savais rien. Je ne m’étais pas demandé si j’allais bien.

– Je suis dans un centre auto, sur la route de Bénodet. Écoute.

– Ah ça fait chier quand même.

J’ai senti que c’était le bon moment pour nous insérer, moi et ma proposition d’achat.

– Écoute-moi. C’est peut-être le moment de me la vendre. Je m’occupe de tout. Dis-moi ton prix.

– Mais comment je fais, si je veux me déplacer ?

– Je te donne 3500.

– 3500...

Il réfléchissait. En même temps c’était une bonne offre. Et puis, j’y avais déjà pensé, bien sûr, à ce prix. Ça faisait offre sérieuse.

– Et elle en pense quoi, Laura ? Tu sais, ma mère n’aime pas trop qu’elle conduise. Moi je veux bien te la vendre, la Kangoo. Et même combien, je m’en cogne, en fait. Ça me fait surtout chier par rapport à Laura.

– Je sais, je sais. Écoute, c’est à moi que tu la vends. À moi. Pas à elle.

On a continué à parler pendant quelques minutes mais je sentais que c’était bon. Je devenais proprio. D’une voiture, OK, mais c’était un début. Je me voyais rouler, la nuit, le jour, en hiver, au printemps,

sur les routes de Corse, sur les Champs-Élysées, en Toscane, en Patagonie.

Le garagiste revenait à la charge avec un devis un peu moins douloureux.

– Écoutez, monsieur, je ne peux pas faire plus.

Ça restait cher. Et surtout, maintenant que ça allait être ma caisse, je ne tenais plus vraiment à la faire réparer. J'en ai profité pour bluffer. Non, désolé, mais c'est toujours trop cher ; le type n'a pas bougé d'un pouce, il m'a dit, bon, ben, si vous changez d'avis, le devis est valable un mois. J'ai tourné les talons, démarré ma propre voiture et fait la liste des choses que j'avais à faire. 1, en parler à Laura. Et 2, trouver 3500 €.

On réparerait la carrosserie quand l'argent de la choucroute coulerait à flots. Si Sylvain me vendait la Kangoo, ça signifiait qu'il comptait rester à Brest et réaliser son projet de bar à jeux bretons. C'est un bon plan, m'avait-il expliqué avant son départ. Les étudiants, les lycéens, les touristes. En tout cas un bar à jeux bretons traditionnels a plus de chances à Brest qu'à Quimper. Trop de bruit, trop de vomi. Quimper ne se prête pas aux jeux. D'ailleurs, la ville ne figure pas dans le Monopoly Bretagne : on trouve Vannes, Brest, Lannion, etc., mais pas Quimper. Pas de Quimper, nada, oualou. Grinsenn. Ça veut dire « pas du tout » en breton.

Sur l'asphalte rutilant des ronds-points et des innombrables bretelles, je pensais à notre futur food truck. Laura en « salle », moi en « cuisine ». Laura plaisait aux clients. Belle comme un kouglof rhum-raisins. Très sexy avec un tablier. Quand elle nouait la ficelle rouge autour de sa taille avant de préparer des crêpes, elle prenait un air inspiré du genre allez au boulot, il y avait de la farine qui flottait dans l'air, ça faisait western. Perdu dans mes pensées, au hasard de la route, je lisais des pubs pour le Festival de Cornouaille, qui allait commencer quelques semaines plus tard. Si vous ne connaissez pas le Festival de Cornouaille, c'est comme la fête de la bière : sympa, familial et légèrement ringard. Pas le faste du FIL évidemment (pas les mêmes quantités de bière non plus).

Quand je suis arrivé à Troyalac'h (c'est le premier rond-point quand on quitte la N165 en venant de l'est), la biscuiterie était fermée. Et plus curieux, le magasin semblait avoir disparu, mais l'usine n'avait pas bougé. Ça faisait bien quelques années que je n'étais pas venu. J'ai fouiné un peu jusqu'à trouver dans un recoin un groupe de salariés de l'usine qui fumaient une clope, tous dans leurs blouses maculées d'éclaboussures de pâte sablée, adossés à la tôle du bâtiment préfabriqué. En leur demandant où je pouvais acheter des biscuits pour ma grand-mère, j'ai appris que la boutique de l'usine était fermée depuis longtemps. Aujourd'hui, on fait plus que de la sous-traitance pour Intermarché. Mais alors, si je veux une belle boîte Filet Bleu d'époque ? Allez voir à Intermarché, peut-être au rayon des produits touristiques, ils vendent des jolies boîtes parfois.

Mais ça ne me disait rien. La nouvelle m'attristait, plus de boutique de vente directe où on pouvait acheter en vrac en grande quantité, Filet Bleu avalé par Intermarché comme par une baleine. Mais alors, les biscuits défectueux, vous en faites quoi du coup ? On les jette, m'a répondu un des types.

Au milieu de l'après-midi, je continuais ma route et roulais vers chez mes parents pour prendre le café (ça m'arrivait souvent, le samedi après-midi). Ils habitaient un quartier pavillonnaire dans les hauteurs, près d'une rue en pente féroce. Ma mère a passé la tête par la fenêtre.

– Ah mais tu es là ?

– Comme vous voyez.

– Dépêche-toi, on allait partir pour le rond-point.

En effet, ils avaient leurs pancartes, leur thermos, leur glacière, leurs gilets jaunes. Mes parents étaient gilets jaunes depuis l'acte 3. Ils adoraient dire qu'ils n'en avaient loupé aucun. Mais ils noyaient le poisson quand on leur demandait où ils étaient pendant les actes 1 et 2. Je crois qu'ils ne savaient pas encore à quel point ces rassemblements du samedi leur feraient du bien. À Quimper, les gens sont peu exubérants. Pas des gens de grande ville, pas des gens de port. Des gens policés, taiseux. Mon cousin de Paris trouve qu'on bouffe la dernière syllabe de chaque phrase comme si on avait honte

de parler. Mon cousin de Paris, donc, un type qui a réussi, qui bosse à la Défense, aime aussi les grandes phrases. L'autre jour, enfin, ça doit faire plusieurs années maintenant, mais l'autre jour il m'a dit : « Un homme a besoin de conquérir. » Et il me racontait sur le ton de la confidence qu'il aurait bien aimé être un provincial, un plouc, avoir la dalle comme Rastignac (Balzac, Tours, 138 588 habitants), conquérir Paris, la France, le monde, tu vois, à Paris on est tous blasés, on a tout sous la main déjà, tu as de la chance, profite-en. De la chance, moi... Sorti des clichés romantiques, le parcours ici c'est, en gros, précarité étudiante à Rennes, chômage partiel, vie qui tourne en rond, retour à Quimper la queue entre les jambes. De la chance... Quand j'entends un Parisien dire à un provincial qu'il a de la chance, que la province c'est la vie la vraie, c'est comme le riche qui dit au pauvre, au fond, vous savez, l'argent, c'est pas ça qui compte vraiment.

– Et avec Laura ça va ?, me demandait ma mère.

– Très bien.

En fait ça dépendait des jours. Un jour, ça allait comme un bateau dans un canal, on passe des écluses, on sourit aux promeneurs, on profite du beau temps. Et un autre jour, ça allait comme un bateau ivre (Rimbaud, Charleville-Mézières, 46 428 habitants mais dans mon cas les mots « bateau ivre » me font toujours penser au générique de Santa Barbara, 91 000 habitants : on voyage). La conversation avec mes parents n'a pas dépassé le stade des politesses et des informations, personne n'avait envie de casser l'ambiance, quelle expression, on casse l'ambiance comme de la porcelaine, ou de la faïence, restons local, mais à Quimper on n'aime pas les grandes scènes et la vaisselle cassée. On aime que les autres soient à l'aise, ou, en disant ça autrement, on a trop peur de déplaire pour balancer tout ce qu'on a sur la couenne (locale).

Après le café bu, mes parents se sont mis en route. Je les voyais s'éloigner, ils semblaient heureux pour leur grand moment de la semaine. Les gilets jaunes, en tout cas ceux-là, n'étaient pas des types méchants, ne cassaient rien, se réunissaient autour d'un réchaud et d'un rond-point, en balançant des phrases bateau comme « mon verre est vide, je le plains », ce genre de délire. Vu de Quimper, on est plus dans le social que dans l'économique. Une sorte d'association informelle,

des gens qui avaient besoin de parler, de voir d'autres gens, et qui étaient trop pudiques, trop vieux ou trop au chômage longue durée pour aller vers les gens en temps normal.

J'appelais Laura. Oui, on se voit tout à l'heure, OK, on se retrouve avant de passer voir ma grand-mère. Quelle énergie quand elle parlait de son food truck de crêpes. « On achète une voiture genre break, on la décore, on range une table Gifi dedans, avec deux chaises, on va chez Promocash acheter des énormes pots de confiture, des sachets de 10 kg de sucre et en voiture Simone. »

Je lui ai annoncé la nouvelle. Pour la voiture. Plus besoin d'acheter un break, bébé. En lui racontant aussi la mésaventure du rond-point. Sa réaction étonnante :

– Mais on va pouvoir aller en boîte ce soir ?

La boîte le samedi soir, c'est comme la messe du dimanche. On ne peut pas trop y échapper, on n'y va pas par obligation mais par habitude, on s'en fout de ce qui se passe à l'intérieur, et on papote devant l'entrée en échangeant les dernières infos. J'ai traîné une fois des gens de Paris là-dedans. Ils hallucinaient qu'on passe de la musique de fête de village en boîte de nuit et pas de cette musique club, house, techno, dont le succès m'a toujours paru fou.

– C'est parfait en tout cas, pour la voiture, reprend Laura. Samedi prochain on commence, OK ? Samedi prochain ? OK ?

– Mais c'est ma voiture. OK ?

– Ah, alors ça veut dire que c'est toi qui paies tout ?

– Ça veut dire que quand ça se cassera la gueule tu reprendras tes tabourets et ton tablier. Et moi je reprendrai la caisse.

J'avais un peu de temps à tuer et l'envie de voir la mer. Je suis parti vers le sud, essayant ma propre voiture, enfin, sur des routes où je ne savais pas s'il fallait rouler à 80 ou à 90. Et dire que c'est cette connerie, pour 10 km/h, qui a en partie créé les gilets jaunes et qui a mis le feu aux ronds-points. Qu'est-ce qu'on écrira dans les livres d'histoire.

En roulant une petite demi-heure j'arrivais sur la côte du Pays bigouden, sur une dune solitaire, j'étais seul au monde, j'étais romantique, j'étais Chateaubriand (Saint-Malo, 46 097 habitants). Il y a beaucoup de bouts du monde, partout. En Normandie, en Galice, en Irlande, etc. Il y en a même beaucoup dans le seul Finistère. Mais celui-là, c'est le mien. C'est ce genre d'endroit où on respire franchement. À pleins poumons. Sans grumeaux, si vous voyez ce que je veux dire. Le genre de paysage qui me donne envie de prendre un chien. Laura n'aimait pas trop venir ici et j'avais l'impression de lui infliger une balade familiale, mais sans famille. Je me suis dit qu'on pouvait se poster là les dimanches après-midi, d'ailleurs, garer le food truck Kangoo et proposer une petite choucroute en barquette aux promeneurs, ça réchauffe, ils s'installent sur les jolis petits bancs, avec vue sur la mer, un kouglof en dessert.

Je lançais une branche imaginaire à un chien encore plus imaginaire. Je ressemblais à un personnage que personne ne voit dans un roman que personne ne lit. « Comme ce chien, mais sans branche ; comme cet homme seul, mais sans chien », écrit Echenoz (Orange, 28 919 habitants). J'ai toujours aimé l'idée d'échapper à mon microcosme, et surtout que ce soit aussi facile. Souvent je me dis que l'enfer est une sorte de galerie marchande désœuvrée remplie de gens du quartier, du passé, du lycée, avec certains visages qu'on veut ardemment revoir et d'autres qu'on veut absolument oublier. Et que Quimper est une sorte de pieuvre dont chaque rond-point est l'une de ses quelques centaines de ventouses, un réseau complexe, un système nerveux, un monstre biblique.

En fin d'après-midi, alors de retour en centre-ville, je m'étais senti obligé de passer par le rond-point occupé par mes parents. Ou peut-être que j'avais envie de m'arrêter. Souvent je me cache derrière la piété filiale pour masquer le besoin que j'ai de m'enlever ma liberté d'adulte. On m'a offert du café trop chaud. J'ai demandé un sucre, on m'en a mis trois. La vie parfaite, c'est des gens qui sont là quand on en a besoin. Et qui disparaissent quand on veut être seul. Une vie dans l'entre-deux. Une vie moyenne dans une ville moyenne. Il faut être honnête envers soi-même, il paraît. Je n'aborde pas cette vérité sous un angle éthique, mais sous un angle comptable ; parce que c'est avec soi qu'on passe le plus de temps, au sens horaire du terme. On est son propre covoitureur perpétuel, alors autant que ça se passe bien.

Le soir tombait mollement, quimpérois, et sur les quais les lampadaires lançaient leur lumière crue dans l'Odet comme les éboueurs balancent les sacs-poubelle dans leur camion. Je me garais sur le parking du Cinéville (le multiplexe, qui a l'avantage d'être dans le centre et de disposer, donc, d'un très grand parking payant mais que je ne paie jamais). Allez, tout n'était pas perdu pour ma grand-mère, je me disais que j'allais acheter des gâteaux à La Trinitaine...

On s'est retrouvés avec Laura devant l'église Saint-Mathieu. Elle me souriait et passait son bras autour du mien.

Elle s'arrêtait devant les boutiques, elle regardait tout, elle commentait tout. Certains jours je trouvais ça épuisant. D'autres jours je trouvais ça reposant. Là, c'était reposant. À quoi ça tient. À La Trinitaine, elle dévorait tout ce qui était gratuit, les brisures de galettes dans les assiettes tendues, les palets, les crêpes dentelle. Elle était très échantillons.

Mais pourquoi tu ne veux pas qu'on fasse des crêpes, m'a-t-elle dit une fois sortis du magasin, en se léchant les doigts comme Duchesse des Aristochats.

– Les crêpes m'énervent. Trop concurrentiel.

– Ah ça c'est sûr qu'avec ta choucroute personne va venir nous concurrencer.

Dans une rue déserte, on est passés devant une boutique avec des carrousels de bols à prénoms.

– Tu aimes bien quoi comme prénom, pour un enfant ?, disait-elle en faisant tourner le carrousel grippé qui couinait.

J'éluais. Nous avons marché encore quelques minutes en silence. Dans une vieille bâtisse au fond d'une allée anonyme, nous sommes entrés dans la maison de retraite de ma grand-mère, les biscuits dans un sac et le sac dans une main. Ma grand-mère ne bougeait pas, ne parlait pas, mais si si elle va bien, nous assurait-on. Tout le monde nous saluait. Les infirmières parlaient à ma grand-mère comme si elle était au fond d'un puits ou comme ces types qui sont restés

coincés des mois dans une mine en Amérique du Sud. Ah vous avez un gentil petit-fils madame. J'arrivais trop tard pour la photo, les types de Ouest-France étaient déjà passés. Mais une infirmière a pris une photo de nous trois. Laura savait très bien prendre la pose. Elle avait un très beau sourire. Elle ajustait ses vêtements, arrangeait ses longs cheveux, posait les mains sur les hanches et je la regardais, et ça ressemblait alors à une bonne idée de continuer ma tambouille avec elle. Ensuite, Laura a décidé de nous prendre en photo juste ma grand-mère et moi. On dit ouistiti ! Elle se moquait de moi, gentiment, parce que je n'ai jamais su sourire sur commande. Elle, elle savait. Avec ce sourire moqueur. *Grinsen*, en allemand. Un presque-mot breton. Les coïncidences sont troublantes. Quimper est la Bavière de la Bretagne. Même si l'Allemagne ne ravive pas toujours de bons souvenirs chez les Quimpérois. Parlez-en à Max Jacob (Quimper, 63 508 habitants).

La dissolution

PAR GABRIEL KEENE,
2^{ÈME} LAURÉAT DU CONCOURS

C'est à peu près à cette époque que je me suis mis à fumer. Mais faute d'avoir commencé assez tôt, je ne devins qu'un fumeur médiocre. Malgré les avertissements sur les emballages, qui prédisaient mon infertilité et mon impuissance prochaines (mais dans quel ordre, mystère), je persistai quelques mois, à raison de trois à quatre cigarettes par semaine, fumées presque clandestinement, avant de m'arrêter aussi brutalement que j'avais commencé. J'avais calculé qu'à ce rythme, j'entrerais dans la zone de probabilité du développement d'un cancer dans cinquante ans. Trop long. D'ailleurs, je n'en tirais pas de plaisir particulier. Ça m'avait pris là-bas, le soir de notre arrivée. J'étais entré dans l'un de ces bars-tabacs du centre-ville, dont l'atmosphère poisseuse, depuis qu'on ne peut plus y fumer, ne parvient plus à cacher les effluves d'alcool bon marché. Les conversations y meurent d'épuisement, sans raison. On ne peut plus faire semblant de tirer sur son mégot, et la dernière phrase reste suspendue dans l'air épais pour l'éternité. Les habitués avaient tourné la tête vers moi et je m'étais senti comme un écolier pris en faute. J'avais balbutié le nom d'une marque au hasard et j'ajoutai un briquet en plastique vert comme puis je sortis en fourrant le tout dans la poche de ma veste. Je devinai les discussions qui reprenaient dans mon dos. Ce soir-là, accoudé sur la rampe qui bordait le quai, j'ai regardé les eaux boueuses de la Vezouze hésiter, puis tourner lentement sur elles-mêmes, aussi molles et vaporeuses que la fumée qui sortait de ma bouche. La cendre, en touchant la surface de l'eau, attirait des ombres longilignes qui dansaient dans la lumière des réverbères, avant de se dissoudre vers le fond de la rivière.

Je me suis souvenu de la réaction de ma mère quand elle avait senti l'odeur de tabac sur mon frère aîné, malgré tous ses efforts pour en effacer la trace à coup de chewing-gum à la menthe et de gargarismes au dentifrice. Il devait avoir douze ou treize ans, et il avait décidé d'expérimenter tout ce que la vie semblait offrir d'agréable aux adultes. Pour une fois, elle n'avait pas sorti le ceinturon dont elle se

servait à intervalles réguliers pour nous remettre dans le droit chemin. Il y allait de sa santé. Elle avait acheté un paquet de cigarettes et elle l'avait forcé à tout fumer sur le balcon. Le paquet entier y était passé, et mon frère, stoïque et suffoquant, était allé jusqu'au bout de son supplice sans un mot, avant de se diriger d'un pas fantomatique vers les toilettes pour y vomir son dégoût. Il n'avait plus touché une cigarette pendant au moins trois ou quatre ans.

Nous étions installés dans un hôtel-restaurant en face de la gare. Je m'y étais pris trop tard, et il n'y avait plus de chambres disponibles dans l'hôtel réservé par les organisateurs. Par chance, j'avais pu avoir les deux dernières chambres avec douche à l'Eden, établissement familial idéalement situé à côté de la gare SNCF et des commerces de proximité, proposant une cuisine traditionnelle de qualité, à deux pas du centre-ville. La perspective de me promener avec une serviette autour de la taille dans le couloir revêtu de lino pour me glisser, piteux, dans la salle de bains de l'étage aurait suffi à me faire renoncer à l'expédition. J'ai récupéré ma clé à la réception et je suis monté dans la chambre 203, deuxième étage, troisième porte à droite quand vous montez l'escalier, bonne soirée monsieur (drôle d'habitude ces numérotations d'hôtels, comme s'il y avait des centaines de chambres). J'ai pris le temps de suspendre mon costume sur l'unique cintre de la penderie. La porte du placard, par une bizarrerie que je ne m'expliquais pas, ne parvenait pas à rester ouverte et se refermait lentement en grinçant. Je suis allé dans la salle de bains, et je me suis longuement lavé les mains avec une savonnnette si fine qu'elle s'était cassée quand je l'avais sortie de son emballage. La tuyauterie geignait d'une voix mélancolique, en écho au roulement métallique des trains qui passaient à toute vitesse de l'autre côté de la rue, si vite que les passagers n'avaient probablement pas le temps de voir les panneaux indiquant la gare de Lunéville. J'ai bu au robinet, davantage pour me débarrasser du goût de la cigarette que parce que j'avais soif. Puis je suis allé frapper à la porte de la chambre 204. J'ai entendu gémir les ressorts du lit et ma mère est venue m'ouvrir. Elle était fatiguée du long trajet et s'était assoupie en m'attendant. Nous sommes descendus dîner dans le restaurant de l'hôtel.

Nous étions arrivés en ville en fin de journée, alors qu'il faisait encore jour. Nous avons déposé nos bagages à l'hôtel et nous avons fait un tour dans le centre, avant que je propose à ma mère de rentrer se

reposer pendant que je poursuivais un peu la promenade. Elle n'était jamais revenue à Lunéville. Les yeux grands ouverts, elle regardait autour d'elle, faisant un effort visible pour retrouver ses souvenirs. En sortant de l'hôtel, nous avons croisé un vieux penché sur son déambulateur, accompagné par une jeune femme africaine qui portait un sac de courses. Nous marchions au hasard de rues qui alignaient des enseignes de prêt-à-porter bon marché, de modestes habitations à un ou deux étages, quelques maisons bourgeoises aux pierres rongées, la mairie, la sous-préfecture dont la façade miteuse rappelait qu'elle avait dû connaître les heures glorieuses de la République. Tout était là, même le théâtre à l'italienne, pompeux, disproportionné, qui semblait posé par erreur sur cette place trop étroite pour lui. Et pourtant, rien ne collait. Les rues, les bâtiments officiels, les noms des commerces, tout était différent. Elle marchait lentement, attentive et essoufflée, et ne reconnaissait rien. Seule l'entrée monumentale du château, avec sa statue équestre, avait semblé retrouver une place dans sa mémoire. Elle se souvenait d'une grande grille, juste là, devant le château, qui avait disparu. Des touffes d'herbe poussaient entre les pavés de la cour. Alors que je jetais un œil distrait sur un panneau d'information qui présentait différentes époques de la vie du château, je suis tombé dessus. Une photo en noir en blanc montrait bien une haute grille ouvragée, qui délimitait en ligne droite la cour d'honneur. Je l'appelai pour lui montrer la photo.

Triomphante, elle m'avait dit, les yeux se posant successivement sur le château, sur le panneau et sur moi, tu vois, j'avais raison, il y avait bien une grille, je le savais bien, tu vois, je te l'avais dit. Nous avons rebroussé chemin en silence, elle, perdue dans le brouillard de ses souvenirs, tandis que je songeais, vaguement exaspéré, à ce que j'étais venu chercher ici avec elle. Elle ne se souvenait pas de l'adresse exacte de la maison où nous habitions. Nous avons tourné dans une rue derrière le château, et nous avons encore marché un moment avant d'arriver sur une place qui lui disait quelque chose. Nous nous sommes retrouvés devant des pavillons quelconques. La maison ressemblait à ça, c'est peut-être celle-ci, ou celle d'à côté, ça me dit quelque chose, oui. Dans la rue, cinq ou six maisons mitoyennes se succédaient, typiques des constructions populaires que les années soixante avaient produites à la chaîne, un étage, un toit de larges tuiles plates, des murs enduits de crépi, une petite barrière de bois blanc, un jardinet à l'herbe rare, des volets métalliques vert

sapin, des géraniums aux fenêtres. Mais elle n'était pas sûre. Les rares passants descendaient du trottoir trop étroit pour se croiser et nous regardaient, deux étrangers hésitants, silencieux et immobiles. Ce soir-là, il ne s'était rien passé, rien de ce que j'avais attendu. Elle n'avait pas pu me faire entrer dans la réalité qu'elle avait connue. Je l'avais guidée, je pensais que l'irruption de la ville avec ses rues, ses bâtiments, son immuable respiration déclencherait chez elle le début d'un souvenir, ramènerait à sa conscience un fragment de la réalité qu'elle avait vécue, qu'elle pourrait partager et que j'aurais pu m'approprier un bref moment. Dépité, j'étais allé fumer ma clope comme un sale gosse et maintenant, le dîner expédié, j'entendais déjà ses ronflements derrière la mince cloison.

Le voyage depuis Paris avait été rapide. Passé l'incompréhensible entrelacs de rocade et de bretelles d'autoroutes pour prendre la direction de l'Est, nous avions plutôt bien roulé. Je ne m'étais jamais aventuré en voiture de ce côté-là de la capitale. Le GPS indiquait le même temps de trajet par les nationales que par l'autoroute qui passait par Reims puis Metz avant de descendre vers Lunéville. On ne va pas prendre l'autoroute, au moins on verra un peu le paysage avais-je dit à ma mère, avant de m'engager sur la nationale 4. Je notai, jubilant intérieurement, que la bifurcation entre l'autoroute A4 que nous avions prise pour sortir de Paris et la nationale 4 sur laquelle nous allions poursuivre se trouvait non loin du village de Couilly-Pont-aux-Dames. Tout un programme. Mon imagination commençait à m'entraîner vers un Moyen-Âge fantasmé, où une intense activité avait lieu sous les ponts, quand je m'aperçus que ma mère dormait sur le siège passager. Je baissai le volume de la radio. Elle allait mieux, mais ses médicaments la faisaient somnoler. Nous roulions à présent à travers une étendue sans aspérités, où, si j'avais été transporté les yeux bandés sans connaître ma destination, j'aurais été incapable de dire quelle région je traversais. Les champs s'étendaient à perte de vue, de la terre labourée sans cultures, quelques haies et des bosquets épars. De loin en loin, des monticules de betteraves sur le bord des routes cassaient la ligne d'horizon. Les zones industrielles et commerciales peuplaient les abords des ronds-points que je prenais soin d'emprunter le plus doucement possible pour ne pas réveiller ma mère. Passé Saint-Dizier, la forêt s'était faite de plus en plus présente. De temps en temps, je tournais la tête vers elle. Elle avait les mains posées sur ses cuisses, paumes vers le haut. La bouche entrouverte, la tête

légèrement penchée sur l'appui-tête, elle dormait. Il ne faisait aucun doute qu'elle dormait. Et dans le même temps, elle avait toutes les apparences d'une morte. Couchée dans son cercueil, à l'horizontale, elle aurait eu la même immobilité, le même visage serein, détendu, enfin débarrassé du voile d'inquiétude qui ne le quittait jamais. Je m'en voulus de me laisser envahir par cette pensée, et pourtant je la sentais monter, alimentée par les coups d'œil que je lui jetais. Et malgré moi, mon esprit jouait avec cette idée, je voyageais avec ma mère morte sur le siège passager, et cette pensée m'apparaissait de moins en moins étrange. Elle sera comme ça. J'ai déjà vu ma mère morte. Je venais de me dire cela quand elle s'est réveillée. Comme si elle avait deviné mes sombres ruminations. Ou plutôt comme si elle avait senti que nous approchions.

Nous traversons au ralenti un village, à quelques kilomètres de Lunéville. Des carcasses de bicyclettes, comme des trophées lugubres, étaient pendues à intervalles réguliers le long de la rue principale. Je pensais immédiatement aux vautours qui, en Afrique, suspendent aux branches des arbres les cadavres d'animaux qu'ils veulent préserver des fauves. Au sommet des lampadaires, aux intersections principales, à la devanture de la boulangerie et de la boucherie, devant la mairie, on avait accroché des vélos de course, de toutes les couleurs. Leur peinture écaillée et leur rouille indiquaient qu'ils étaient là depuis déjà un certain temps, et qu'ils resteraient pendus jusqu'à leur décomposition finale dans des milliers d'années, pour expier quelque péché considérable et secret. Un Dieu vengeur avait décidé de punir pour l'exemple quelques dizaines de spécimens et, dans un éclair, les avait envoyés dans les airs. Nous avançons à vitesse réduite et sans échanger un mot dans ce village à peu près désert, quand un panneau souhaitant la bienvenue au Tour de France apparut sur le dernier rond-point. Oppressé par cette traversée, je repris la nationale qui s'élargissait en quatre voies et j'accélérai. Quelques kilomètres après, je m'engageai dans la bretelle de sortie qui indiquait Lunéville et je m'arrêtai sur une aire de secours, devant une borne orange recouverte d'une pellicule grisâtre de saleté. Je coupai le moteur. C'était là. Je pris une inspiration, je me tournai vers ma mère et je lui dis, c'est ici. Elle me regarda. L'accident. Oui, me dit-elle, c'était juste avant d'arriver dans la ville. Depuis Paris je n'avais que ça en tête, je savais exactement où j'allais et je ne lui avais rien dit de mes intentions, mais elle ne parut même pas surprise. Je descendis de la voiture et

j'avancaï de quelques pas vers l'extrémité de l'aire de secours. Des glissières de sécurité, une route en courbe douce, des arbustes au bord des champs, des voitures qui passaient sur la nationale en contrebas, et au loin Lunéville. Il ne restait probablement plus rien de la route telle qu'elle était des dizaines d'années auparavant, de sa forme et de ses abords. Passait-elle seulement ici à l'époque, cent mètres plus bas ou cent mètres plus haut, avait-elle cette courbure, cette largeur ? Je cherchais tout autour de moi, mais il n'y avait pas un seul arbre. Des vaches broutaient paisiblement dans une prairie. Elle était restée dans la voiture, les yeux dans le vague, se triturant les mains. J'ai remis le moteur en marche et nous sommes repartis.

Le fracas d'un train de marchandises m'a réveillé. Le jour se levait à peine. Je me suis retourné deux ou trois fois dans le lit, et décidément, je n'avais plus sommeil. Je me suis habillé, je me suis passé de l'eau froide sur le visage et je suis sorti. Dehors, le ciel était fermé à double tour. J'ai marché vers la rivière. Les rues étaient désertes, seule une boulangerie était en train de remonter son rideau métallique, qui s'enroulait avec un méchant grincement. Quelques camionnettes de livraison passaient sans s'arrêter aux feux rouges. J'avancais. Sadi Carnot, Gambetta, République, Général de Gaulle, les noms étaient interchangeables, j'aurais pu être n'importe où et pourtant c'était ici et nulle part ailleurs. En passant devant l'hôpital flambant neuf, tout de verre et de métal, j'ai compris pourquoi ma mère m'avait paru si désorientée la veille. J'ai laissé le château sur ma droite et je suis arrivé sur les quais.

Les lampadaires étaient éteints et la lumière grise du petit matin rendait les contours encore indécis. De grandes plantes aquatiques laissaient planer leurs longues feuilles sombres dans l'eau. Sous les frondaisons de la rive opposée, un homme se promenait avec un chien au pelage foncé. Une légère brume flottait au-dessus des berges. Il s'est approché de l'eau et il a détaché son chien qui a commencé à trotter devant lui. L'homme a pris son élan pour jeter quelque chose

dans la rivière, probablement un morceau de bois, à quelques mètres du bord. Le chien s'est précipité dans l'eau et a rapporté fièrement le bâton à son propriétaire. Je le voyais s'ébrouer et remuer la queue, tourné vers l'homme. Le type s'est baissé pour ramasser le bâton et il l'a relancé, cette fois-ci plus loin, vers le milieu de la rivière. Le chien a dévalé la pente pour sauter dans l'eau et il a nagé vers le morceau de bois qui dérivait lentement dans le courant. D'un geste sec, il a happé le bâton et il a fait demi-tour pour rejoindre la rive, sa tête fuselée fendait les flots. Il avait dérivé d'une dizaine de mètres en aval par rapport à son entrée dans l'eau. Plus lentement que la première fois, il a remonté la pente et a déposé son tribut aux pieds de son maître. Le chien tournait autour de l'homme en remuant faiblement la queue. Alors l'homme a ramassé le morceau de bois, et en prenant son élan il l'a lancé de toutes ses forces dans ma direction. Le chien s'est jeté dans l'eau et il s'est mis à nager en silence. Je n'entendais que son souffle qui rythmait ses mouvements. Arrivé vers le milieu de la rivière, il m'a semblé qu'il ralentissait. Il avait déjà dérivé vers l'aval, et il avait de plus en plus de mal. Sa tête a disparu une première fois sous l'eau avant de ressortir aussitôt comme un bouchon. Il n'a pas fait demi-tour, il devait attraper ce bâton qui le narguait, loin devant lui. Il a accéléré la cadence, soufflant de plus en plus fort. Et après quelques secondes il a coulé. Et puis plus rien. Je regardais l'endroit où il avait disparu, m'attendant à le voir remonter, mais non, rien, pas un remous, pas une éclaboussure. Le bâton continuait sa lente dérive à la surface des eaux opaques. Sur la berge, l'homme était immobile, les bras le long du corps. Au bout d'une minute, il a fait demi-tour et il a disparu. En contrebas de la berge où je me tenais, sous un immense saule pleureur, un cygne plongeait son long cou dans l'eau. J'ai attendu encore un peu et je suis rentré à l'hôtel, il était l'heure de réveiller ma mère.

Nous sommes arrivés quelques minutes avant le début de la cérémonie. Ma mère ne voulait pas risquer d'avoir à rencontrer des gens qui l'auraient reconnue, mais dont elle ne se serait pas souvenue. Nous nous sommes installés à l'emplacement prévu pour les anciens et les familles. Il y avait quelques chaises libres sur les dernières rangées, et ma mère s'est installée sur l'une d'elle, à côté d'un vieux emballé dans un costume aux épaules trop larges, dont les mains déformées étaient secouées de tremblements. La cérémonie a commencé au son de la fanfare militaire. Après les discours d'usage, le colonel a remis

son drapeau au général. Il rejoindrait au musée de l'Armée la cohorte des vieilles gloires usées. Le régiment était dissous, ses soldats seraient réaffectés dans d'autres unités. Pour clore la cérémonie, le régiment a défilé une dernière fois derrière son colonel. Les soldats sont passés devant nous, le regard droit et vide, la main crispée sur la crosse de leur Famas. Au rythme d'un chant martial, ils ont poursuivi sur une allée goudronnée qui, aussi loin que portait le regard, semblait n'avoir pas de fin. Nous les voyions de dos, avançant au pas vers une improbable destination, le son de leurs voix s'amenuisant avant de s'éteindre. Dans un silence épais, on n'entendait plus que leurs pas qui scandaient leur marche. Alors que les rangs des spectateurs s'étaient déjà disloqués, il m'a semblé qu'ils bifurquaient vers des entrepôts à la limite de l'enceinte militaire.

Pendant le cocktail qui a suivi dans la salle d'honneur, devant les portraits des chefs de corps qui avaient commandé le régiment, le maire a rappelé que soixante-dix ans de présence militaire ne pouvaient pas s'oublier. Mais il fallait bien penser à demain et déjà il s'activait pour intéresser des promoteurs à s'engager dans la reconversion en cité administrative de milliers de mètres carrés de terrain et de bâtiments. Il y avait tellement de superficie qu'il y aurait largement de quoi faire du logement social, et sans doute aussi une pépinière d'entreprises. Les startups, voilà l'avenir de Lunéville. Bref, il fallait bien rebondir, ne pas se laisser aller, transformer le risque en opportunité. Sous le regard impavide du colonel, mains croisées dans le dos, le député prit à son tour la parole, et rappela toutes les démarches qu'il avait entreprises à Paris, jusqu'au plus haut niveau de l'État, pour empêcher l'inéluctable. Face à la logique comptable, aux coupes budgétaires aveugles, ne jamais se résigner, là où il y a une volonté, il y a un chemin, c'est la première leçon politique que j'ai apprise, à peine élu conseiller général il y a trente ans. Et c'est pourquoi je vous le dis en vous regardant droit dans les yeux : jamais je ne laisserai tomber Lunéville. Ensemble, nous réussirons. Ensemble, tout est possible. Ensemble, nous sortirons plus forts de cette épreuve, suivant en cela l'exemple glorieux de votre régiment, n'est-ce pas mon colonel ? Le colonel, médailles tintinnabulantes, opina gravement. Et bien buvons à Lunéville, à son régiment, et au rebond ! Sous les applaudissements, les gens ont commencé à s'approcher des buffets et à s'autoriser à parler à nouveau. Ma mère, malgré mon insistance, était restée dehors. C'est à ce moment-là qu'un vieil homme s'est approché de

moi en boitillant. Pardonnez-moi, vous lui ressemblez tellement, je me souviens d'un lieutenant, votre père a servi au régiment dans les années soixante-dix, c'est bien ça ? Je l'ai regardé, surpris, et j'ai fait oui de la tête. Ça a été bien triste, un choc pour tout le monde cet accident de voiture, vous marchiez à peine, et votre frère juste un peu plus, où est passée votre maman, il m'a semblé la voir dehors tout à l'heure ? Pendant qu'il continuait à parler, j'ai reculé d'un pas et j'ai fait semblant de chercher ma mère dans la foule pour cacher les larmes qui montaient, et qui restaient, sans couler, au bord de mes paupières. Et là, dans cette salle bruyante et surchauffée, devant cet inconnu qui me parlait en pensant que je l'entendais, lui présentant mon profil, détournant mon visage pour lui cacher mes yeux, je revoyais l'épave que j'avais vue tant de fois (je sais reconnaître une voiture rouge sur une photo en noir et blanc), la Simca flambant neuve qui s'écrase à pleine vitesse sur un arbre juste avant d'entrer dans la ville (j'ai toujours pensé que c'était un platane, mais je n'ai pas vu de platanes à Lunéville et depuis ce temps on a coupé presque tous les arbres au bord des routes) et, dans la fraction de seconde où il se réveille dans un fracas métallique, l'homme seul au volant comprend qu'il meurt, la cage thoracique enfoncée et les vertèbres rompues, et c'est la nuit.

Je suis sorti. Je n'ai pas vu ma mère, alors je suis passé derrière le bâtiment pour fumer. Une dernière fois, une cigarette tremblante entre les doigts, j'ai regardé cette cour immense, ce mât des couleurs et son drapeau tricolore qui pendait dans l'air immobile, ces murs de pierre dont je n'avais aucun souvenir et que je ne verrais plus jamais.

W

Gabriel Keene est né d'un père aborigène et d'une mère bretonne. Peu doué pour les chiffres, il aime les lettres et publie un recueil de nouvelles. Il partage avec quelques éminentes personnalités le privilège d'être un romancier non publié. Il a rédigé une thèse sur le refus de la pratique stylistique dans la configuration carnavalesque chez Jean Seul de Méhuret (1885 - 1935). Depuis, il voyage et exerce divers métiers (plagiste, bûcheron, serveur, agent de sécurité...).

Dole

Moeurs de province

PAR MATHIEU MAYSONNAVE,
3^{ÈME} LAURÉAT DU CONCOURS

De l'avis général, depuis l'arrivée tonitruante de Louis XIV et du maréchal Vauban en 1674 jusqu'à celle, non moins remuante, de Kanye West et des sœurs Kardashian trois siècles et demi plus tard, il ne s'était pas passé grand-chose à Dole (Jura).

Comme vous l'expliquerait parfaitement M. Boulez, professeur émérite au lycée Pasteur de Dole, la ville traversait depuis la fin du Grand Siècle un lent déclin : arrachée à la tutelle des Habsbourg, elle s'était trouvée amputée de son titre de capitale du Comté de Bourgogne au profit de Besançon et avait vu fuir son parlement, son université et ses familles fortunées.

Et depuis, plus rien. Comme si la ville avait doucement fermé les yeux et entamé une longue sieste.

Si, tout de même : aux alentours de 1830, Dôle vit grandir le jeune Louis Pasteur, ainsi qu'en témoignent aujourd'hui la rue Pasteur, l'hôpital Pasteur, le musée Pasteur, le lycée Pasteur, l'auto-école Pasteur et le kebab Pasteur qui portent à bout de bras cet imposant héritage.

En 1962, un arrêté préfectoral priva Dôle de l'accent circonflexe prêté deux cents ans plus tôt par Nicolas Boileau¹.

En 2017, Dole comptait 23708 habitants, deux hôpitaux, un conservatoire, une médiathèque, un musée des Beaux-Arts, une sous-préfecture, une salle de spectacle, une MJC et un KFC.

« Fucking crazy ! », marmonna David LaChapelle en feuilletant la brochure immobilière, les jambes vautrées sur mon bureau. À l'agence Pasteur (39, boulevard Pasteur), personne ne l'avait reconnu.

1. « Déjà Dôle et Salins sous le joug ont ployé », Art Poétique, chant IV, Paris, 1674.

J'étais occupé à ranger les annonces de l'an passé et j'avais peu de temps pour ce client étranger. De plus, je me trouvais bien en peine pour dénicher quelqu'un qui parlait convenablement anglais. Jean-Luc Gagneux, notre rutilant maire, informé de la venue du célèbre photographe, déboula comme un démon à l'agence. Il m'attrapa brusquement par le col et me traîna jusqu'aux WC.

« Vous voyez ce type ? C'est David LaChapelle !

– Qui ça ?

– Bon sang, Colin ! David LaChapelle, le célèbre photographe américain ! Il faut sortir, un peu ! Le monde est plus vaste que Dole, vous êtes au courant ? »

Le maire se précipita hors des toilettes pour retenir la star avant qu'elle ne s'échappât.

– « Fucking crazy, disiez-vous, monsieur LaChapelle ? À propos de quoi ? Les prix des locations ? C'est vrai que c'est moins cher qu'à New York, n'est-ce pas ! »

David LaChapelle observait les agitations du maire avec la même apathie qu'une vache regarderait filer un TGV.

– « Hum ! Euh... PRICES OF VACATIONS, MISTER LACHAPELLE ! CHEAPER THAN IN YOUR FAMOUS CITY, DOES'NT IT ? »

Le photographe éclata de rire : « No, no ! I was talking about *this fucking green horse* ! It's crazy, man ! »

David LaChapelle faisait référence à la jument verte dessinée en trompe-l'œil sur le pignon d'un immeuble à l'extrémité de la rue de la sous-préfecture. Elle comptait, avec le passe-muraille, parmi les célèbres créatures imaginées par Marcel Aymé, lequel avait grandi non loin d'ici.

Qu'était donc venu faire David LaChapelle dans notre modeste petite ville de Franche-Comté ? D'aucuns affirmaient qu'il s'était échappé de la Fashion Week de Paris, qu'il s'était laissé traîner de fête

en fête jusqu'à un hôtel particulier de Dijon où l'on aurait débouchonné une centaine de Côtes de Nuits, et qu'il avait ensuite échoué à Dole pour aller rendre visite à la grand-mère d'on ne savait quel couturier célèbre. C'était du moins ce qu'aurait affirmé son chauffeur au travers d'un récit décousu – chauffeur que l'on avait surpris somnolent au volant de sa limousine, sur l'esplanade de l'Hôtel-Dieu où personne n'est censé stationner sous peine d'amende, et que l'on avait invité à se réchauffer au bar afin qu'il goûtât aux spécialités locales (comté et vin jaune).

Mais une semaine plus tard, David LaChapelle était toujours là. Il passait ses journées à prendre des clichés du patrimoine local – la collégiale Notre-Dame, le Canal des Tanneurs, la Fontaine des Lépreux – et à visiter les agences immobilières à la recherche d'un appartement, pendant que son chauffeur, assigné au volant de la limousine, devenait un virtuose de *Candy Crush*.

« Bon sang, on dirait qu'il a l'intention de rester ! s'enthousiasma Jean-Luc lors du conseil municipal. Quelle fabuleuse vitrine pour notre ville ! Il faut absolument le retenir, et lui réserver le meilleur accueil ! » Il se tourna alors vers moi : « Colin ! Quel est votre meilleur appartement ? »

Le 13 mars, David LaChapelle emménageait au bord du Canal des Tanneurs, à deux pas de la maison natale de Louis Pasteur. Il passait son temps au Café Charles, un ancien moulin sous les fondations duquel rugissait l'eau du canal (« So pretty ! ») et qui l'invitait à ne jamais quitter son argentique.

Son chauffeur avait également trouvé une chambre en centre-ville. À force de fréquenter le comté et le vin jaune, il s'était lié d'amitié avec une communauté doloise de pêcheurs de truites ; il avait troqué son costard sombre contre une grosse doudoune et s'exerçait depuis à la technique de la pêche à la nymphe au bord du Doubs.

David LaChapelle prit assez vite le pouls de la vie doloise. Au bout de quelques mois, il se fondait dans le décor. Quand il n'était pas au café Charles, il errait simplement dans la rue, l'argentique à la main, l'air hagard ; et si on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait tout naturellement qu'il cherchait.

Mais que cherchait-il, au juste ?

« L'inspiration, Colin ! s'enhardit Jean-Luc. L'inspiration ! C'est ça, être un artiste ! Et je vous parie que d'ici quelques jours, il va nous pondre quelque chose de magistral ! Préparez-vous, mon petit Colin ! »

En effet, quelques jours plus tard :

« Cherche personnes âgées (de préférence + 80 ans) prêtes à porter des tenues légères pour shooting géant à Dole (Jura) ».

Cette annonce, postée un lundi matin sur les réseaux sociaux, enflamma aussitôt la toile : David LaChapelle, le grand photographe, le maestro de l'argentique, absent depuis six mois des galeries, festivals et autres biennales, s'était planqué en France, dans une petite ville appelée Dole, et s'apprêtait à revenir en force avec une nouvelle série.

« Je crains le pire, Colin », me confessa Jean-Luc d'une voix blanche, un soir à l'agence, tandis que nous exhortions Google de nous livrer les images des travaux passés de l'artiste – ce que personne n'avait songé à faire jusque-là.

De nouveau, l'intuition de notre maire fut juste.

Dix jours plus tard, *Le Progrès* fit sa une de l'événement².

Le clou du spectacle, ce n'était pas le cortège de joyeuses retraitées qui déboula dans les rues de Dole en exhibant des tenues bariolées couvertes de paillettes et de plumes ; ce n'était pas ces instruments à vent, empruntés aux élèves du conservatoire, qui devaient briller de mille feux dans l'appareil de David LaChapelle ; et ce n'était pas même cette pauvre jument empruntée à un fermier de Saint-Aubin sur laquelle le photographe exigea que l'on versât un pot entier d'acrylique verte ; non ! c'était ce *putain de requin mort* qu'on avait rapporté expressément de la Baltique et sur l'aileron duquel l'artiste déposa une couronne de fleurs – avec en toile de fond les retraitées extatiques, les cuivres rutilants et la jument verte ; et tout ce beau monde posant, devinez où, sous le vaisseau central de la basilique

2. « Chaos artistique à Dole », *Le Progrès*, édition Jura Nord, 22 juin 2025.

Notre-Dame de Dole, au pied de l'orgue de Karl Joseph Riepp, sous le regard incrédule de notre Seigneur qui ne reconnaîtrait certainement plus ses propres créatures.

« Un joyeux bordel », concéda M. Boulez, notre éminent professeur d'histoire-géographie, au cours des libations qui clôturèrent l'événement.

Une semaine plus tard, David LaChapelle publia sur Instagram une série photographique au titre très flaubertien : *Dole. Mœurs de province*. Les clichés mêlaient le religieux à l'érotisme et le sacré au régionalisme. Il y présentait Dole comme le nouveau Pont-Aven et photographiait les infirmières de l'hôpital Pasteur comme Gauguin peignait ses Bigoudènes : avec passion, rêverie et dévotion.

Sous l'œil du photographe, les infirmières posaient en *mater dolorosa* érotisées ; l'eucharistie se célébrait en short et en marcel, le vin jaune remplaçait le vin de messe, le comté le pain, et le Christ se cachait rue d'Enfer, sous les traits de Kader, livreur Uber, forçat du monde néolibéral qui attendait sa commande devant le kebab Pasteur dont la chaleur des fours emprisonnait la ruelle étroite dans une suffocante torpeur.

Le fait que *dole* signifiât en anglais *charité* venait probablement titiller le pharisaïsme déjà prononcé de l'artiste

Des milliers, et bientôt des millions de clics dans le monde entier. Il y avait une ville en France qui s'appelait *Charité* et qui était frappée par le divin : on y trouvait des infirmières dévouées, des retraitées béates, une jument émeraude et un Christ ressuscité.

« Maintenant, je me sens vachement œcuménique », avoua Kader à un journaliste de *L'Est républicain*, pas peu fier d'avoir été choisi comme modèle.

Un beau jour, enfin, David LaChapelle annonça une pause. À l'issue d'une période très prolifique, il souhaitait profiter du début d'été pour se reposer au bord du Doubs – et retrouver parmi la communauté de

pêcheurs son chauffeur dont les pieds prenaient racine dans le limon.

Après un court séjour vers les étoiles, Dole revenait donc aux Dolois : isolée du feu brûlant des projecteurs, elle allait enfin pouvoir reprendre sa sieste.

Le calme était revenu à l'agence, comme partout ailleurs en ville.

La veille de mes congés, je me lançai dans un grand ménage ; j'étais à genoux sur la moquette, au milieu des classeurs éparpillés, pris dans la valse des papiers administratifs, quand un grand type en costume entra. Je me relevai brusquement.

« Monsieur ?

– *Good vibes here* », murmura-t-il, les yeux mi-clos, après avoir profondément inspiré.

Je me précipitai sur le combiné.

« M. le Maire, encore un.

– Pas aussi dingue que l'autre, j'espère.

– J'en doute. Celui-là est en train de dessiner des cercles dans l'air, pour patienter.

– Dieu nous garde, Colin. »

Le maire arriva avec M. Boulez – notre professeur émérite, également polyglotte. Celui-ci discuta un temps avec l'Américain. Une fois l'échange terminé, il se tourna vers nous.

Le gaillard s'appelait David Lynch. Il avait été ébloui par la série photographique de son compatriote et souhaitait s'installer ici, à Dole, pour tourner la saison 4 de *Twin Peaks* : le Jura, avec ses lacs, ses combes, ses épicéas et ses scieries, ressuscitait à merveille l'ambiance crépusculaire des paysages naturels de l'État de Washington où avaient été tournées les précédentes saisons de *Twin Peaks*.

En outre, il voulait tout savoir sur Gilles Garnier.

– « Gilles qui ? fit Jean-Luc avec une moue réprobatrice.

– Gilles Garnier ! reprit M. Boulez. *Le loup-garou de Dole* ! Un des rares cas de lycanthropie jamais enregistré dans les annales de la Justice française ».

M. Boulez courut aux archives municipales. Une fois revenu, il posa un gros volume sur le bureau et en parcourut les pages de manière frénétique. Soudain, il s'exclama : « Tenez ! Ici ! '16 janvier 1574 : Gilles Garnier, tombé en sorcellerie, ayant pris et occis plusieurs enfants de 6 à 12 ans tant avec ses mains semblant pattes qu'avec ses dents, la Cour le condamne à être aujourd'hui traîné à l'envers sur une claie depuis la conciergerie de Dole jusqu'au tertre de ce lieu et y être brûlé vif et son corps réduit en cendres... »

– *That's it* ! confirma David Lynch.

– M. Lynch souhaite certainement s'emparer de ce fait divers comme point de départ de la saison 4 de *Twin Peaks*, analysai-je.

– Bon, pourquoi pas ? Bienvenue parmi nous, M. Lynch. Au nom de tous les Dolois, *welcome*.

– '... également accusé d'avoir tenté de manger gras un jour défendu, continua de lire M. Boulez ; car il eût mangé de la chair dudit garçon nonobstant qu'il fût vendredi'.

– Merci, M. Boulez, ça ira comme ça. Colin, occupez-vous donc de trouver un appartement agréable à M. Lynch ».

Que fit David Lynch à Dole ? Pas tout à fait du cinéma. Un matin, piqué par l'idée de faire du repérage dans l'immense forêt de Chaux qui jouxtait la ville, il enfila un sac, des chaussures et un casque audio. Guidé par la voix du yogi Mahares, il inspira profondément, ouvrit ses chakras, accorda sa respiration sur celle des arbres, monta sur une colline, repéra les courbes étincelantes du Doubs, suivit les mystérieuses colonnes doriques qui jalonnaient la forêt et, au bout du chemin, tomba en pâmoison devant une vierge creusée dans un

chêne. Il loua une des baraques qui servaient autrefois de logis aux bûcherons-charbonniers et ne quitta plus la forêt.

Quelques semaines plus tard, il animait au cœur du massif des ateliers de méditation transcendante.

De nouveau, Dole faisait parler d'elle. Un tourisme de la spiritualité prit ses quartiers dans le Jura. On venait par bus entiers assister aux séances du célèbre réalisateur.

Peu de temps après, Robert Pattinson débarqua à Dole, le script de *Twin Peaks 4* à la main. Après avoir successivement incarné un vampire et un homme chauve-souris, il était le candidat idéal pour tenir le rôle du loup-garou Gilles Garnier. Personne n'osa lui dire que David Lynch, tout entier à ses exercices de méditation, avait renoncé à son projet de cinéma ; et lorsqu'il demanda où trouver le réalisateur, on lui désigna d'un geste vague la forêt – le doigt légèrement orienté vers le haut, sur la cime des arbres, quelque part entre l'argile et le ciel, là où devait flotter l'esprit transcendant de David Lynch.

Robert Pattinson acheta des chaussures, un sac et des bâtons, prit le chemin du Val d'amour et s'engouffra à son tour dans la forêt. Il ne reparut plus à Dole.

L'engouement des ateliers de méditation retomba au fil des mois. De nouveau, le calme se saisit de la ville. David LaChapelle rêvassait au Café Charles. Son chauffeur pêchait. David Lynch méditait.

Jusqu'à ce matin de début novembre où l'on découvrit avec stupéfaction un immense graffiti noir sur la façade de l'ancien asile de Saint-Ylie, représentant la face goguenarde de Jack Nicholson en pensionnaire trublion dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. La presse et les curieux affluèrent massivement dans la ville.

Dès le lendemain, *Le Monde* affichait à sa une : « Banksy a encore frappé ».

Banksy à Dole !

De manière clandestine, bien entendu. Comme à son habitude.

D'aucuns pensaient que Banksy n'était que de passage, qu'il allait tracer sa route jusqu'en Suisse. Mais non ! Bientôt, les graffitis se multiplièrent comme autant d'empreintes laissées par l'ombre de l'artiste sur les remparts de la ville.

Chaque graffiti tracé au pochoir par Banksy était un astre noir qui éclaboussait Dole d'une splendeur nouvelle. On parla bientôt de *City of fame*³.

Personne ne s'étonna donc de ce qu'emménagèrent successivement, au creux de l'hiver, Jeff Koons et Frank O. Gehry. L'événement passa pour presque banal.

Il fallut trouver de quoi les occuper – sans quoi ils ne tarderaient pas, comme leurs compagnons alloglottes, à végéter au café Charles ou à se perdre dans la forêt de Chaux.

À Jeff Koons, le maire commanda un de ses « gros bidules gonflables » semblables à ce homard géant qui enflamma jadis l'ire des amoureux de Versailles et l'or du marché de l'art.

À Frank O. Gehry, le maire proposa d'imaginer sur la rive abandonnée du Doubs les linéaments du futur parc à thèmes *PasteurLand*, dont l'esprit restait encore à définir.

Les artistes étaient servis : ils pouvaient maintenant se perdre en rêverie et laisser Jean-Luc à ses affaires électorales.

Car nous étions en période électorale. La campagne battait son plein, et dans quelques mois, il faudrait élire un nouveau maire.

Dès janvier, Jean-Luc se mit à puer. Il transpirait abondamment. Dole, c'était toute sa vie. Il brigua un second mandat et n'imaginait en aucun cas être écarté de la vie politique.

Appuyé contre son bureau, il observait le ciel, l'air pensif.

On toqua doucement à sa porte.

« Pas maintenant ».

3. « Dole, France: City of fame », The New Yorker, 23 octobre 2025.

Un avion traversait les nuages. Jean-Luc se plut à suivre sa courbe harmonieuse sans se douter du lot de malheurs que l'appareil, tel un cheval de Troie volant, venait lui apporter.

Louis XIV arriva en carrosse ; Kanye West, en classe économique.

L'un par le mont Roland ; l'autre par l'aéroport de Dole-Tavaux.

Point de mémorialiste ni de génie militaire pour accompagner Kanye, mais un attelage de choix qui n'aurait pas eu à rougir devant la cour du Roi-Soleil : je veux bien entendu parler de la famille Kardashian – Kim, Kourtney et Khloé, ainsi qu'une ribambelle de mêmes affublés de prénoms aussi curieux que Chicago ou Saint – dont l'influence mondiale a largement dépassé celle des plumitifs du roi. En effet, de ce qu'on sait, Corneille n'a lancé aucune marque de vêtement ; Molière n'a dansé le twerk sur aucune chanson, et Racine n'a jamais figuré dans une émission comme *L'Incroyable famille Racine* ; et cela, malgré leurs trois cent cinquante ans d'avance.

Ce jour-là, Jean-Luc se trouvait dans mon agence, entouré de ses conseillers, les yeux rivés sur BFM TV. Des images de chaos nous parvenaient de l'aéroport de Dole-Tavaux. Massés autour de la famille Kardashian, les journalistes pressaient le rappeur de questions. Kanye West leva la main pour faire une déclaration solennelle. Le journaliste traduisit :

« Je viens pour être élu ».

Jean-Luc fut saisi d'une colère noire. Il arracha le téléviseur de son socle et le projeta au sol. « Je le savais ! beugla-t-il. J'aurais dû renvoyer tous ces amerlos chez eux ! Maintenant, ils en veulent à ma mairie ! »

Après avoir échoué à occuper la Maison-Blanche, Kanye West ambitionnait donc l'hôtel de ville d'une cité moyenne de Franche-Comté. Aucun Dolois n'avait mesuré à quel point sa commune était devenu *hype*.

Galvanisé par cette vitrine médiatique, le Président de la République avait doté le rappeur de la nationalité française afin que ce dernier pût participer à la vie démocratique de son pays.

« Mais il n’a même pas de programme, cet abruti ! » rugit Jean-Luc au téléphone, à l’adresse d’une crème qui tutoyait Matignon. La crème lui rétorqua que si, justement, M. West avait un programme bien défini ; une *vraie proposition* pour Dole, dont on pouvait dégager quelques grands axes :

- 1) jumelage de la ville de Dole avec la planète Mars ;
- 2) rebaptiser la ville Wakanda, du nom du royaume africain du film *Black Panther* ;
- 3) instruire la prière à l’école (pour Kanye West, l’envoyé de Dieu) ;
- 4) « se marrer un peu ».

Le programme reprenait peu ou prou ce que le candidat avait imaginé cinq ans plus tôt pour son pays, à quelques exceptions près : il n’était plus question ici de prêter des inspirations démoniaques aux défenseurs du vaccin⁴ ou de l’avortement⁵.

De toute manière, en Franche-Comté, le Diable avait déjà assez à faire avec les consommateurs d’absinthe.

Le rappeur acheta un manoir sur le versant du mont Roland et y logea sa famille, ses gardes du corps, ses coachs, son manager et son dealer, et convoqua Frank O. Gehry afin que celui-ci greffât à la propriété quelques excroissances de mauvais goût comme un bunker ou une piscine. Il se barricada derrière des barbelés et engagea une milice privée peu sourcilleuse sur la législation française.

À chaque sortie des Kardashian, le temps s’arrêtait : des hommes armés bloquaient la circulation, encombraient les treiges, effrayaient les chats et les passants. Les horloges comtoises retenaient leur souffle.

Kim affectionnait particulièrement la fruitière de la Place aux fleurs ; aussi n’était-il pas rare de surprendre un mastard en gilet pare-balles sortir de la petite boutique avec une tartiflette et un pot de miel bio du Jura.

4. « Kanye West suspects coronavirus vaccine is “The mark of the beast” », Guardian.ng, 8 juillet 2020

5. « “Planned parenthoods have been placed inside cities by white supremacists to do the Devil’s work”, said Kanye West. » Forbes, 7 août 2020

La présence de Kanye West et des Kardashian exaspérait autant la vieille génération qu'elle fascinait la nouvelle. Dans les sondages, Jean-Luc Gagneux et Kanye West se tenaient au coude-à-coude. Un âpre combat s'annonçait. L'ancien monde contre le nouveau.

« La France m'a abandonné », désespérait Jean-Luc.

À la manière d'un illustre président déchu, Kanye West faisait uniquement campagne sur Twitter. Son argumentaire se réduisait à moquer l'allure replète et débonnaire de notre bon maire. Mais Jean-Luc n'était pas homme à se laisser faire. Prenant le pli de son adversaire, il s'essaya au scud, comparant sur le même réseau social le postérieur de Kim à celui d'une Montbéliarde bien charpentée.

Le débat démocratique s'enlisait.

Un mois avant les élections, le manager de Kanye West proposa à notre maire un affrontement public devant les caméras du monde entier.

« Je ne sais pas si vous devez accepter, objecta Murielle.

– Un débat télévisé ? Quand il veut ! Je suis prêt à en découdre, moi !

– Il ne s'agirait pas vraiment d'un débat, monsieur, avança timidement la conseillère aux affaires culturelles.

– Il s'agirait de quoi, alors ?

– D'un *battle* de rap ».

Pour les lecteurs qui n'entendraient rien à la culture hip-hop, je marque ici une pause. Écoutons ce que M. Boulez, professeur d'histoire-géographie au lycée Pasteur de Dole, fin connaisseur des mœurs contemporaines, a à nous dire sur ce sujet :

« Un *battle* (et non une *battle*) est un événement public au cours duquel deux rappeurs, ou clasheurs, se livrent une bataille par le verbe au moyen de rimes bercées par un *flow*, dans le but de se livrer à un *ego trip* et de *vanner* son adversaire ».

– « Du rap ! désespéra notre maire. Vous me voyez faire comme Joey Starr, Nique Ta Mère et tout le tralala ? ».

Le manager de Kanye West avait déjà averti la presse internationale. Notre maire ne pouvait plus se dérober. La confrontation était désormais inévitable.

Très bien ! Qu'à cela ne tienne ! S'il fallait niquer des mères, alors on allait niquer des mères !

Jean-Luc composa le numéro de Murielle. Murielle le renvoya à un journaliste du *Progrès*. Le journaliste du *Progrès* le renvoya à un pigiste des *Inrocks*. Le pigiste des *Inrocks* le renvoya à un mec de Skyrock. Le mec de Skyrock le renvoya à Olivier Cachin.

« Olivier Cachin, j'écoute.

– C'est vous, le meilleur spécialiste du rap français ? ».

Si jamais vous avez une question sur la culture hip hop, une question qui dépasserait le champ de compétence de M. Boulez, appelez Olivier Cachin. C'est un garçon très sympathique, et il acceptera certainement de vous dépanner.

Après un quart d'heure de prise de notes, Jean-Luc Gagneux tenait dans sa main la liste des meilleurs rappeurs français ; ceux dont la plume, selon M. Cachin, saurait rivaliser avec celle de Kanye.

Dans les jours qui suivirent, le conseil municipal convoqua une « assemblée extraordinaire » constituée des meilleurs ambassadeurs de musique urbaine de l'hexagone. Jugez plutôt : Akhenaton du groupe IAM, Nikkfurie du collectif La Caution, Teki Latex du projet TTC, Fuzati du Klub des losers ; mais également Booba, autoproclamé « duc de Boulogne », Lorenzo, dit « l'Empereur du sale », et Heuss « l'Enfoiré » ; sans oublier bien sûr Alkpote, MC Circulaire, Lacrim et Kalash Criminel.

Du beau monde, en somme.

Porté par ce fabuleux aréopage d'artistes, notre maire bénéficia

d'une formation accélérée à la culture gangsta rap. On troqua ses mocassins contre des baskets, son costume contre un sweat, et on l'affubla d'une casquette ; on lui apprit à engager ses phrases par « wesh » et à les ponctuer par « gros », à marcher de manière virile et à lancer de mauvais regards. Et surtout, on lui rédigea quantité de *punchlines*. Les plus mélomanes d'entre vous apprécieront certainement un bref échantillon :

En direct des brumes du 3-9, on a la haine gros

Ici c'est pas le bitume du 9-3, on a les ièps dans l'Trousseau

Sors le spliff et les plumes, on t'bourre le pif poto

Assis sur nos bifs du loto, on t'fume comme d'la Morteau

Pendant ce temps, Kanye West, retranché dans son manoir, ouvrait des bières et jouait aux fléchettes avec son dealer. Il ne trouvait rien d'autre à faire. Il se demandait pourquoi certains de ses compatriotes s'étaient entichés de Dole. On l'avait floué. Où était le Christ saisi par David LaChapelle ? Où étaient ces vieilles extatiques, ces juments vertes, ces saintes en tenue d'infirmière ?

Kim, affalée dans son canapé, le regardait vider ses bières. Après la tartiflette, elle découvrait sans le savoir une autre spécialité française : le bovarysme.

En mars, au retour des oiseaux migrateurs, le premier tour des élections municipales porta Kanye West et Jean-Luc Gagneux en tête du scrutin, avec une légère avance pour Kanye : 34,31 % contre 32,95 %.

Le *battle* se tiendrait le lendemain soir à la Commanderie – on avait pour l'occasion repoussé le spectacle d'Anne Roumanoff qui devait originellement se dérouler dans cette salle. Les journalistes affluèrent du monde entier pour couvrir l'événement. Les curieux vinrent en masse pour supporter leur favori et campèrent jusqu'au Revermont pour assister à la confrontation.

Le jour J, ce fut un charivari indescriptible. Les routes qui

menaient à Dole étaient bloquées sur des kilomètres, si bien qu'on avait fini par abandonner les véhicules pour rejoindre la ville à pied. Les vieux remparts vibraient d'effroi et le centre-ville, soûl de cette affluence, vomissait son excédent de touristes. Quelques magasins furent dévalisés. Le pont Louis XV, qui avait résisté à la Révolution, s'effondra sous le poids des supporteurs de Kanye.

Une heure avant le début du *battle*, je filai mon billet à un inconnu et quittai, sous le soleil déclinant, le brouillamini du centre-ville.

Jouant des coudes, il me fallut une bonne heure pour rejoindre les rives du Doubs. Une fois coupé du tumulte, je retrouvai, à l'ombre d'un saule, le chauffeur de David LaChapelle, une cigarette clouée au bec et un chapeau de paille vissé sur la tête. Il pêchait. Une bouteille de Savagnin était posée dans l'herbe fraîche.

Je m'assis à côté de lui. Il m'adressa un bref signe de la tête puis retourna à son activité.

Le soleil se brisa peu à peu derrière la frondaison des arbres. Le clapotis de l'eau engourdit mon esprit et le ciel se referma sur moi. Je finis par m'endormir.

Le lendemain, tout était fini. La foule s'était retirée. Des carcasses de voitures encombraient les fossés et des déchets plastiques flottaient dans les champs. Le centre-ville, gorgé de débris, sortait doucement de sa léthargie. Un silence de mort pesait sur Dole.

La veille, personne n'avait rappelé. Kanye West était arrivé complètement ivre à la Commanderie et s'était écroulé sur scène dès le début de la confrontation. On avait dû le transférer d'urgence à l'hôpital Pasteur.

Une semaine plus tard, à l'annonce des résultats du second tour, Kanye West et les Kardashian quittèrent le pays. Ils prirent le premier avion pour la capitale, laissant définitivement à l'abandon le manoir, le bunker, la piscine et les plans de Frank O. Gehry.

Courroucé, ce dernier mit les voiles à son tour. *PasteurLand* se ferait sans lui.

Jeff Koons estima son travail terminé et rentra également au pays.

Quelques mois plus tard, David Lynch manifesta sa nostalgie pour les âmes damnées de Los Angeles. Il soutenait qu'il y avait là-bas davantage de personnes à sauver.

Concernant Banksy, qu'on n'avait jamais aperçu mais dont les œuvres témoignaient régulièrement de la présence, son art s'était tu.

« I think it's my turn to go », annonça un matin David LaChapelle à notre maire en lui donnant une tape sur l'épaule. Il tenait à le saluer une dernière fois. Dole avait été l'apogée de sa carrière.

Il rentra seul, sans son chauffeur, au volant de la limousine.

« Au revoir », murmura M. Boulez avec des trémolos dans la voix, en regardant depuis sa fenêtre la voiture de l'artiste disparaître derrière les platanes.

Quant à Robert Pattinson, qui s'était aventuré seul dans la forêt de Chaux à la recherche de son réalisateur, on ne retrouva jamais sa trace.

Mathieu Maysonnave, 31 ans, est agrégé de mathématiques. Il vit et travaille dans l'est de la France. Passionné de littérature et de théâtre, il s'intéresse à toute forme d'écriture (récit, journal, fiction).

Le Moyen et le Politique

PAR FLORENT OUMEHDI

Que n'a-t-on pas écrit sur Thierry Ordinot, premier et seul Président de l'éphémère VI^e République, dite République moyenne ? On a dit qu'il aurait eu trente-sept enfants, changé de sexe, acheté une île jamais cartographiée. Du vrai parfois, du faux le plus souvent. Une trajectoire politique plus proche de la navette spatiale Challenger que de celle des éléphants des partis autoproclamés républicains qui trustaient la scène depuis la mort du général de Gaulle. Une comète dans une constellation d'étoiles mortes. Son parcours, je le concède, a eu de quoi intriguer.

C'est près de Dégery-sur-Prime, bourgade de ronds-points, de mâchefer et de monuments aux morts que la légende a commencé. « Aux confins de la France profonde », pour reprendre le sous-titre de son manifeste blanc, « le Complexe de Deutz », mais j'y reviendrai en temps voulu. Ses parents, fermiers par dépit, y exploitaient une aire agricole de cinq hectares. S'ajoutaient à ce pactole foncier deux bovins, Marguerite et René, quelques ovins, Marcel 1, 2, 3 et suivants quel qu'en soit le sexe, des ruches, des poules et des lapins sur lesquels Thierry exerçait une tutelle affectueuse quoique sévère. Ses journées s'étiraient comme un trait de règle sur ses semaines. Après les soustractions, il fallait décrotter les abreuvoirs et les clapiers, engraisser le cheptel, aider le Saint-Père à faucher le blé.

Jeunes agriculteurs de l'après-Seconde Guerre mondiale, ses parents avaient, à leur niveau, contribué à faire du pays le premier producteur agricole au monde. Des lois d'orientation favorables, une opportunité ouverte par un héritage, ils s'étaient retrouvés à besogner dix-huit heures par jour sur cette parcelle de cinq cents ares. Trop épuisés pour s'intéresser à ce qui les arrachait à leur quotidien, ils suivaient de loin les revendications du Centre National des Jeunes Agriculteurs, l'eupéanisation de la question agricole, la mécanisation des fermes

alentour et la concrétion de petites exploitations en de plus vastes ensembles. On les voyait au marché du village écouler leurs œufs et leur miel de tilleul, à la messe le dimanche, plus par astreinte sociale que par probité religieuse (des théologiens ont vu dans la froideur de Thierry une conséquence du manque de dévotion chrétienne de ses parents), aux bals estivaux que sa mère illuminait de déhanchés twisteurs. Sur la base de photos volées et d'enquêtes de voisinage, des magazines féminins ont cherché à comprendre ce couple. Étaient-ils affectueux avec leur enfant ? Pour quelles raisons leur mariage n'avait-il pas été plus fécond ? Jusqu'à l'ultime question restée sans réponse : s'aimaient-ils vraiment ?

Moyen, c'est un mot qui a marqué l'enfance de Thierry, comme il le confiait au journal *Campagnes solidaires*. Des enquêteurs privés ont sorti de sa retraite l'instituteur de Dégery-sur-Prime. Lui non plus n'a pu lui réinventer un CP héroïque, « de mémoire, un gamin moyen ». Taille moyenne aussi, un mètre soixante-douze péniblement atteint en levant la tête. Mais un golgoth sur le tracteur allemand retapé par son père, un titan au fléau, Arès battant le fer à bœuf lorsqu'il épaulait le forgeron du village.

Dans les années 1970, le capitalisme se mit à s'intéresser à ce qu'on trafiquait dans les champs. Quitte à étouffer l'infinitésimal. Du rendement. Du rationalisme économique. De la productivité. Les exploitations confettis ne firent plus le poids. Ringarde, la campagne. On dut vendre. On déménagea dans la ville voisine, de vingt-deux mille habitants. Avec l'argent de la vente de la ferme, les parents de Thierry acquirent une maison d'un étage dont ils aménagèrent le rez-de-chaussée en épicerie et débit de boissons. De fermiers, on passa commerçants. Comme ça. Parce qu'il le fallait. Le bazar sobrement appelé « alimentation » trouva sa place dans la vie du quartier.

De futurs chômeurs, fleurs fanées sur tabourets fluets, venaient peser là leur dépit. Ils avaient l'air hagard de la déconvenue et de la mauvaise idée de boire. L'épicerie-buvette fourmillait de personnages bas d'étage mais hauts en couleurs. Adrien, ses haricots en moins, ses grattantes telles des moufles, statufié d'absinthe au comptoir quand il ne claudiquait pas jusqu'au trottoir pour jambonner les badauds comme un cabot les jantes des Solex. Sans raison physiciiste sinon celle de décharger par les réprimandes le trop-vide d'une

existence qui l'avait oublié. Quelques femmes de mauvaise vie aussi. Beaucoup d'hommes aux baigneurs de facture de vieux cèpes par trop bouleversés par leur soif, aux visages zinzolins comme si le rouquin affleurait sous leur peau. Les finances n'étaient pas merveilleuses, les ardoises s'allongeaient. Après la solitude de la ferme, Thierry modelait ici une nouvelle idée du bonheur, servant des bières sans écume, réceptionnant les marchandises avant l'école, apaisant d'un sourire canaille les départs de bagarre d'Adrien. Jusqu'au jour où des technocrates fonctionnarisés en manque de projet s'intéressèrent à ce qu'ils appelèrent la « ville moyenne », 20 000 à 200 000 habitants au compteur. Nouvelle marotte. Nouvelle expérimentation. Après la politique des grands ensembles et des villes nouvelles, pourquoi ne pas solidifier l'armature urbaine de ces aires-buvards qui avaient dû englober une partie de l'exode rural ? À coup sûr, on améliorerait la qualité de vie grâce à un aménagement cousu main et contractualisé.

Il y avait eu une concertation. Rien de très officiel. Une réunion publique avec vote à main levée dans le gymnase de la ville. Thierry avait observé du fond de la salle le maire larder le raout d'ambitions politiques démesurées. Rapidement, un commando dépêché par la Délégation interministérielle à l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale (DATAR) avait débarqué. Des complets vestons, des collets montés à attaché-case et serviette en cuir lissé de vachette diagnostiquèrent la ville et imposèrent leurs vues sur « le bien-vivre ». On entendit quelques apprentis marxistes regretter que cette politique ne cache, malgré ses bonnes intentions, une remise à niveau productiviste des territoires tout autant que leur régulation sociale. Il y eut des échecs, quelques réussites. Aucune favorable à ses parents. On piétonnisa les voies devant le commerce, interdisant tout stationnement. Quelques mois plus tard, un hypermarché égailla ses caddies à moins de cinq kilomètres. On perdit des clients. Adrien mourut. Les impôts locaux s'épaissirent. Les coûts fixes aussi. Alors on tint jusqu'au baccalauréat du petit pour ne pas trop le chambouler et on intégra des barres d'immeubles en périphérie d'une plus grande ville où on finit sa vie en rêvant de vert et du passé.

On ignore encore si cette incorporation dans une localité moyennement peuplée a constitué une parenthèse heureuse. Thierry fume du cannabis, fait quelques roues arrière sur la départementale avec la Peugeot SX50 d'un copain, on dit qu'il aurait été dépuisé

par la femme du maire à douze ans. Des freudiens y ont vu une confrontation trop précoce à la sexualité marginale. C'est en tout cas à cette période qu'il découvre Jean-Jacques Rousseau, les physiocrates (François Quesnay, Victor de Riqueti, Pierre-Paul Lemercier de La Rivière, entre autres) et surtout « Paris et le désert français » de Jean-François Gravier, que lui offre la femme du maire (cadeau à l'origine des rumeurs de défloration) pour son quatorzième anniversaire. Aparté, des fédérations conservatrices de bibliothécaires en conclurent aux effets des mauvaises lectures sur le jeune public, rejointes en cela par la ligue nationale des pédopsychiatres d'obédience maurrassienne. Mise à part cette incartade intellectuelle, son parcours adolescent n'a rien de bien original. Permis le jour de ses dix-huit ans, bac avec une mention qui terrorisa ses géniteurs, BTS techniques et services en matériels agricoles dans une université vidée de ses néo-transfuges. Il adhère alors à l'Union Nationale des Étudiants de France, milite ardemment contre la réforme Savary puis contre le projet de loi Devaquet, rejoint des factions idéologiquement plus décidées. Mais ni interpellation, ni incarcération. Casier vierge. Il disparaît des radars pendant quinze ans.

De cette éclipse, on dit qu'il aurait accompagné Jean-François Gravier dans ses derniers instants avant de rejoindre des forces révolutionnaires sud-américaines. On parle d'une exploitation agricole au Burundi et d'une grande traversée à pied de l'Afrique de l'Est. De dix mille vierges vidées de leur énergie vitale. De quoi a-t-il vécu ? Tout le monde l'ignore. À son retour, il se fait élire maire de Dégery-sur-Prime dont la population a, entre temps, septuplé pour atteindre trente mille habitants. Rafferme par une intercommunalité solidaire, l'aire urbaine devient de plus en plus attractive. Thierry engage des projets novateurs, fait de son ancien village une enclave numérique, travaille à l'embellissement du patrimoine local, rénove des fermes en espace de *coworking* pour des citadins en manque de chlorophylle.

Il pourlèche aussi un discours politique plein de territorial. Depuis le référendum de 1969, plus personne n'osait se heurter si frontalement au sujet, mieux, en faire un possible argument de campagne. Fort de quelques soutiens à l'Assemblée Nationale, d'anciens camarades de l'UNEF ayant ferré le bon squal, il se retrouve porte-voix d'un référendum d'initiative partagée sur la démétropolisation de la France soutenu par 1,2 million de citoyens. On le prend de haut. « Encore un

original qui veut sa part du gâteau », entend-on en *off* dans la salle des quatre colonnes. Si le Parlement rejette fermement la réforme, le destin politique de Thierry est en marche. Il devient l'une des personnalités préférées des Français. Il crée l'une des premières chaînes politiques YouTube. Il y parle terroir, retournement des hiérarchies urbaines, macrocéphalie parisienne. Il tord le cou aux poncifs dépeignant les villes moyennes en poches d'inertie abandonnées aux coiffeurs et aux auto-écoles.

Le dynamisme de Dégery-sur-Prime est sa plus belle carte de visite. Des cumulards du gouvernement, cuisinés sur l'abandon des villes moyennes, le prennent en exemple. « Comment peut-on nous reprocher de nous désintéresser de ces territoires alors que des villes comme Dégery-sur-Prime, pilotée par notre bon camarade Thierry Ordinot, tirent parfaitement leur épingle du jeu ». Ils ne savent pas qu'ils se tirent, eux, une balle dans le panard. Thierry tirera, lui, habilement partie de cette condescendance politique.

On l'invite sur les plateaux TV, aux matinales radio, dans les amphithéâtres d'universités de province. Le public apprécie la clarté de ses interventions et le laconisme d'un esprit qui ne s'éparpille pas en distinguos câlins. Dès qu'il ronsardise, le vide se remplit de silence. Les chuchotements se courbent sur ses réflexions habilement cuirassées. Il n'a pas une intelligence dont les Français sont familiers, celle bachotée sur les bancs des grandes écoles ou reproduite socialement. Il a l'intelligence blanche du bon sens, des convictions de l'expérience, celle qui ne s'empierre d'aucune vanité. Il écrit alors « Le Complexe de Deutz », clin d'œil au tracteur, le Deutz F1M414, de son enfance, qui devient vite un *best-seller*, en librairie et dans les champs. En épigraphe, plusieurs citations donnent le ton de l'ouvrage.

« Décentralisez-vous dans la chlorophylle ! » – slogan des années 1970.

« Les villes telles que nous les connaissons ne peuvent survivre » – Erwin Anton Gutkind dans « Le crépuscule des villes », 1962.

« Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent (...) L'haleine de l'homme est mortelle à ses

semblables (...) Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine » – Jean-Jacques Rousseau dans « L'Émile ou De l'éducation », 1762.

« Peut-on fonder l'avenir d'une nation sur l'hémorragie interne ? Peut-on fonder sa renaissance sur le gonflement congestif de 4 % de son territoire et sur l'appauvrissement continu en hommes et en productions de la moitié de ses provinces ? » – Jean-François Gravier dans « Paris et le désert français », 1947.

C'est une soupe physiocrato-graviériste pétrie de despotisme légal, de planisme centralisateur, de paradoxes et d'emprunts à la *pop culture*. Si Thierry Ordinot n'est pas contre une forte urbanité (des géographes stigmatiseront à tort son urbanophobie), l'acromégalie des grandes villes le consterne. « La ville-kraken est humainement, écologiquement, socialement et économiquement une aberration qui a fait son temps. Son incommensurabilité la rend ingouvernable. Voulez-vous d'une ville comme dans *Blade Runner* ? », exergue-t-il en quatrième de couverture.

Jusqu'à ce manifeste, les thèses de Jean-François Gravier n'avaient jamais vraiment été prises au sérieux. Elles fonctionnaient comme des électrochocs, des gnosés allume-feu à combustion très rapide, des points de départ réactionnaires à une réflexion sur l'aménagement du territoire. Thierry les renouvelle par la forme, en décoinant les germes caudataires, tranquillisant l'enrobage sémantique, décochant des flèches axiomatiques. Il trouve des appuis locaux et parlementaires, surtout au Sénat, à son grand projet de décentralisation municipaliste pour une « République moyenne ». Il veut « dé-diagonaliser la France ». La reverdir. L'équilibrer démographiquement. Il lui arrive parfois d'attiser la frustration politique des laissés-pour-compte mais rien de séditieux. À mesure que son discours se muscle, on l'invite de plus en plus. Sur les plateaux, Thierry est calme, réfléchi, il ne craint pas les silences. Dans ce monde de gongorismes, ça lui donne encore un air intelligent. Les xyloglottes n'en sont pas là, ils veulent jeter de la poudre assertorique aux yeux. Ils divaguent des récurrences. Ils ne participent qu'à distribuer la ration de mauvaise foi à leurs quémandeurs. Ils sont donc interchangeables. Lui acclimate ses émotions à ses interviewers, au public, au contemporain.

Les intellectuels le trouveront bibliquement habité. Il décolle dans les sondages et se déclare candidat à l'élection présidentielle.

Il est parti tôt et jouit d'une position monopolistique sur ce marché de la décentralisation et du « mieux-vivre » qui commence à déloger les psittacismes autour de la sécurité ou de l'étanchéité des frontières. Des crises sanitaires à fort confinement, des jacqueries sociales autour de mobiliers urbains revalorisent la question des « belles endormies » (il cite Jacques Monod) qui « n'attendent plus que le signal pour rugir » (ça, c'est de lui), « non, les villes moyennes ne sont pas des poches de stagnation sociale » (merci Julien Gracq). Sa chaîne YouTube, son principal canal de communication, engrange cinq millions d'abonnés. Des renégats d'autres formations politiques le rejoignent. Des opportunistes intello-médiatiques s'imaginent éminences grises à ses côtés. Il peut compter sur une cour d'excités qui voient en lui le grand réformateur que la France attendait. Sa chance, c'est aussi l'éclatement de l'offre politique, la dépoliarisation des clivages et les faux-pas de ses adversaires tout autant que leur passé pluridécennal dans les sphères du pouvoir. Thierry fait de son célibat un choix fort et cohérent par rapport à son malthusianisme démographique et écologiste. De son inexpérience, une marque de probité. Il annonce son intention de ne faire qu'un mandat. Il revendique la paternité de « la Présidence moyenne », même si un prédécesseur prétendument socialiste en avait offert une version précoce. Il devient la troisième voie, le « pourquoi pas » et comme ce patineur de vitesse australien qui voit, incrédule, ses concurrents tomber un à un aux jeux Olympiques, il remporte les élections à une écrasante majorité.

Il nomme un gouvernement fantoche. Il purge ostentatoirement quelques hauts fonctionnaires. Les commis pétrifiés de la République ne peuvent que suivre. Les législatives ne sont qu'une formalité. Il investit les jusqu'au-boutistes municipalistes aveuglés par son aura. Dans les six mois, il accélère sa réforme constitutionnelle. Cette majorité de pantins vote à toute brigue la suppression de l'Assemblée Nationale et de ses emplois. Le peuple en fait de même par voie référendaire. S'il n'est pas le premier à jouer des failles de la Constitution, il est le seul à avoir réussi son pari. Une VI^e République voit le jour. Il pousse la décentralisation et la dédie à des unités urbaines plus rapetassées que le département ou la région, qui disparaissent au profit d'une intercommunalité plus complémentaire.

Premières mesures symboliques, il éparpille les œuvres du Louvre dans les musées municipaux et décrète l'itinérance de la capitale française tous les deux ans dans une ville moyenne tirée au sort.

Thierry Ordinot ne s'en est jamais caché. Les premiers temps, ceux du transfert de compétences, seraient brutalement planificateurs. Des sacrifices devraient être consentis pour qu'à la fin de son mandat, rallongé à titre exceptionnel par décret à huit ans, le monocamérisme municipaliste de la France puisse tourner à plein régime et cet État centralisé autour de Paris et de la figure présidentielle s'effacer. Les marxistes ne prévoyaient-ils pas une phase autoritaire pour mener à bien leur Révolution ? Surgirent bien des ersatz anarchistes noyés de romantisme anti-localiste, quelques *biennio rosso* de chefs d'entreprise à La Défense, des croisades de yuppies épris d'urbanité mais aucune conscience générationnelle ne porta les troufions lymphatiques de cette ère apathique.

Études sérieuses à l'appui, on fixe à 200 000 la taille maximale des villes. On déjuche les Franciliens par paquets. On accompagne l'exode urbain : grasses expropriations, primes à l'installation, ristournes fiscales, marcottages de zones franches, encadrement strict des loyers, prise en charge à 100% des reconversions professionnelles, j'en passe. Le télétravail devient, à quelques exceptions près, obligatoire. On finance une politique des grands travaux pour équiper les villes moyennes nouvelles. Des services publics et des hôpitaux (fort besoin de réassurance sanitaire), des stades de cinq mille places (*panem et circenses*), des salles de CrossFit (*be better than yourself*), des opéras (« la musique commence là où s'arrête le pouvoir des mots », Richard Wagner) essaient un peu partout. De la 7G à tous les étages. On négocie avec les compagnies aériennes de nouvelles liaisons, des aéroports sortent de terre. Des dessertes ferroviaires sont rouvertes, des lignes à grande vitesse prolongées.

Les aides sociales, priorisées en faveur des célibataires sans enfant, s'avèrent très efficaces pour tamiser la démographie. Avec les décès en cascade des baby-boomers, le désengorgement naturel des métropoles, la montée de l'individualisme et du célibat féministe, la fécondité brouillée par des gamètes gâtées au bisphénol et aux parabènes, le timing est excellent. On contraint l'emprise du foncier dans les anciennes métropoles et les villes de 200 000 habitants. On

détruit les logements insalubres ou on les réhabilite en friches festives ou tiers-lieux autogérés, l'une des promesses de campagne qui trouvera un écho positif auprès d'une jeunesse épuisée par la solidarité générationnelle. La nuit revit. On force la main des universités et des grandes écoles pour qu'elles déroulent des programmes majoritairement en ligne, soutenus par de ponctuels séminaires en présentiel dans des succursales provinciales. La discrimination positive pour panacher les promotions de profils géographiquement bigarrés s'impose.

On s'arc-boute sur le nucléaire militaire et dissuasif mais on diminue sa part dans le mix énergétique. Une grande campagne « un emménagement en ville moyenne = un arbre planté » rencontre un succès populaire inattendu. L'objectif d'une forêt ou d'un parc naturel municipal (PNM) ceinturant chaque ville moyenne pour en juguler l'expansion comme à Londres est une réussite. Les unités d'habitation vivables, écoresponsables, flanquées de jardins communautaires comme hommage voltairien aux pères fondateurs de la physiocratie, champignonnent. On s'endette évidemment mais en rationalisant les dépenses, l'impact sur les finances publiques n'est pas si terrible. Et la politique des grands travaux permet de mater le chômage d'autant que d'anciens salariés issus de professions intellectuelles prennent goût à la réalisation de tâches plus manuelles et intègrent les entreprises de BTP sur des contrats courts. L'économie repart.

Naturellement, les gros salaires ainsi que le coût de la vie s'harmonisent vers le bas, le citoyen moyen y gagne. L'impression de participer à une grande révolution territoriale raffermirait le vivre ensemble à une échelle macro. Partout, des sociologues documentent les nouvelles valeurs d'entraide et d'égalité, le fléchissement de la frustration sociale. La sécession de certaines régions, qu'on prédisait au lancement de la VI^e République, ne sera jamais qu'un délire de paniquard.

La réforme constitutionnelle permet d'ailleurs d'injecter du participatif dans la démocratie locale. Aux côtés d'élus, des citoyens, tirés au sort, codirigent la cité. Les soupçons envers les élus se tempèrent. On privilégie l'égalité plutôt que la compétitivité des territoires. Mais pour titiller la conscience localiste, on instaure les « Jeux des villes moyennes » tous les quatre ans. Le Koh-Lanta, « les

héros de nos villes », est un succès d'audience.

Elle en avait perdu l'habitude, la France commence à être prise pour modèle en Europe, d'abord par les États fédéraux qui voient en son organisation un renouvellement du fédéralisme et la victoire définitive de leur système politique et administratif ; par les autres, plus tard, qui suivront le mouvement. Jamais Président de la République n'a été aussi populaire. On prête à Thierry Ordinot des pouvoirs thaumaturges dignes du toucher royal des écrouelles. À chacun de ses déplacements, des dinguettes bombent le torse en le conjurant d'autographier leurs seins dénudés, des malades humilient leurs nuques à son absolution. La recherche en sciences politiques est stimulée et en dépit du manque de recul historique et méthodologique, les thèses laudatives sur sa présidence pleuvent dont la fameuse « L'éthique du moyen et l'esprit du municipalisme ». Évidemment, sa popularité clivante comme un schisme inquiète certains mystiques. Il réchappe à plusieurs attentats, il a droit à son Petit Clamart. Il ne dévie pas.

Sa transfiguration commence à contagionner son apparence. En public, il troque ses cotonnades roturières pour des soubrevestes galonnées sans bavure et des chemises grèges à col officier qui lui donnent l'air tantôt décontracté quand il les déboutonne de moitié, tantôt liturgique lorsqu'il les verrouille jusqu'au cou, rappelant aussi ces hipsters qu'on disait « berlinois » dans les années 2010 et qui résistaient à la montée en puissance d'une mode aseptisée chassant le poil et le désassorti. Il s'habille de plus en plus de fantaisie. « Un corso fleuri ». « Le bal des Ifs à Versailles ». « Du *color field painting* », titraillent les quotidiens. Ses mollets, anglés par le *wattbike*, pleins de gastrocnémiens, aiment convoler hors d'un short (« il révolutionne les protocoles », s'échauffent les fashionistas) de lampas cousu sur mesure par un tisserand à bras du Morbihan. Mais sa tenue emblématique reste ce blazer dont l'excentricité réside moins dans son outrenoir profond que dans le croisement à deux fentes latérales émaillées de dix boutons dorés à son effigie avec, sous la flanelle, une chemise-officier de soie crème confectionnée par un canut lyonnais.

Avec une cote de popularité de 82%, sa réélection est assurée. Mais Thierry Ordinot disparaît. Un Président en exercice qui prend la poudre d'escampette à trois mois d'une élection gagnée d'avance, ce n'est pas courant. Vingt ans qu'il n'a plus donné signe de vie. Son évaporation

a nourri des spéculations immodérées. Kidnapping extra-terrestre ? Recyclage auprès de la Chine ou de la Turquie ? Hallucination transnationale ? Des adorateurs lui vouent une vénération de suicide collectif et de communauté sexuelle fluide. Des internautes sont partis à sa recherche. Ils traquent du signe et du paranormal n'importe où. Pas un jour sans qu'une théorie subcontraire sur sa disparition ne soit publiée. Des primo-écrivains, des enfants non reconnus, des maîtresses éconduites, des journalistes à la retraite, des détectives mordus de néons verts participent à l'inflation enquêtrice. Des linguistes, des analystes, des stéganographes, des structuralistes, des spécialistes du moralisme des XVII^e et XVIII^e siècles, des généticiens textuels, des pascalien, des acrologistes, des quignardiens ont tenté de dompter les aphorismes du « Complexe de Deutz » tandis que des baby-hackers y ont appliqué des procédés de décryptage informatique. Rien. Ses ultimes sorties publiques ont pareillement été décortiquées. Lecture froide. Sémiologie. Analyse des mouvements. Rien de ce côté-là non plus, à part une vague mélancolie oculaire les derniers temps.

Aujourd'hui, la République moyenne n'est plus qu'un lointain souvenir, désossée par ses successeurs qui l'ont déclarée intenable à long terme. Mais, n'en déplaisent à certains, Thierry Ordinot bénéficie encore d'une existence augmentée grâce à la culture populaire. Des biopics à budget milliardaire avec Isabelle Huppert dans le rôle principal, des romans graphiques à ligne claire primés à Angoulême, des « top un » au Billboard dont le délectable « Utopie mu-ni-chi-palis-te » des Middle Res Publica, des produits dérivés (le tracteur Deutz en porte-clefs sera numéro un des ventes Amazon pendant cinq ans), du street-art, des clins d'œil dans des jeux vidéo, des marionnettes dans des TV-shows, des fictions radiophoniques lues par Denis Podalydès, des *escape games* dans le Marais, des hors-séries estivaux à forts tirages, « splendeur et décadence de Thierry Ordinot » en tournée sur les plus grandes scènes théâtrales, un opéra avec le contre-ténor star ont éternisé sa présence.

Où est-il ? Que fait-il ? Nous sommes très peu à le savoir. N'ayant pas eu assez de temps pour décevoir, la République moyenne aura été, d'après l'histoire officielle, l'une des périodes les plus heureuses de la vie sociale, culturelle et économique de la France. De cet Âge-moyen, le pays aura gardé une expression, « la fin justifie le moyen ». De source sûre, c'est là la plus grande fierté de Thierry Ordinot.

Nuit de feu

PAR ARNAUD HECKMANN

La nuit tombait déjà, il était sorti du parking et s'engageait sur l'avenue à quatre voies en bénissant l'arrivée du week-end. La semaine avait été rude, la fatigue accumulée qu'il repoussait depuis le matin semblait prête à lui tomber dessus comme une masse. C'était le moment suspendu où il était presque déjà chez lui, là où rien ne pourrait l'atteindre, aucune heure supplémentaire imprévue, rame bondée, grève des transports ou « incident voyageur », euphémisme ferroviaire inventé pour désigner un suicide sur les voies qui causait, au minimum, une demi-heure de retard à chaque fois. Il brancha l'autoradio sur une chaîne d'information. Ce bruit de fond l'apaisait, tout comme les paysages familiers qu'il arpentait invariablement chaque matin et chaque soir depuis plus de dix ans. Il avait défini le trajet optimal entre son domicile et la gare pour être à 8h30 au travail quoi qu'il arrive, ses responsabilités durement acquises dans l'entreprise exigeant l'exemplarité. Il lui était rarement possible d'être de retour chez lui avant 19 heures ; les journées étaient longues, mais l'effort en valait la peine. Il anticipait chaque feu et chaque arrêt de bus, adaptant sa vitesse pour donner le moins de coups de frein possible dans une conduite souple et assurée qui était une de ses nombreuses petites fiertés secrètes. Il connaissait par cœur ces longues perspectives d'asphalte bordées d'immeubles modernes qui semblaient ne jamais devoir finir. Elles débouchaient pourtant, beaucoup plus loin, sur de larges croisements où les feux clignotants et les terre-pleins enherbés distribuaient de nouvelles avenues tout aussi imposantes. Pour qui ne connaissait pas encore la ville, ces multiples directions pouvaient dérouter. C'était un éclatement d'axes opposés, reliés ensemble sans logique apparente malgré l'abondance de panneaux indicateurs qu'il ne regardait plus depuis longtemps. Le sens de l'orientation urbain était historiquement fondé sur l'idée de cercles concentriques partant du centre ancien pour s'élargir vers les quartiers périphériques en strates lentement accumulées dans l'espace. Le cercle le plus extérieur, aussi loin qu'il fut, était de ce fait toujours lié au noyau de ses origines, et il était facile au voyageur de trouver la route qui y menait. Ici, ces repères inconscients semblaient

inopérants. Les panneaux indiquaient pourtant bien une ville. Mais elle semblait fractionnée, dispersée aux quatre points cardinaux, comme introuvable. Lui la connaissait bien. Il savait la lire. Elle était différente des autres, née déjà adulte dans le berceau de hameaux obscurs qu'elle devait écraser, fruit des amours cérébrales entre un ministre gaullien et une brigade d'urbanistes. Il avait aimé son côté novateur, l'ingénierie savante qui avait présidé à sa naissance. Le progrès qu'elle portait en elle le fascinait : elle déroulait son pragmatisme implacable sur les vieux reliefs du passé. Un front pionnier dans la grande banlieue ouest de Paris dont les audacieux, comme lui, avaient tout de suite compris le potentiel. En moins de trois mois, il avait vendu son logement ancien et exigu de la petite couronne, s'était endetté pour trente ans au-delà du raisonnable et était devenu possesseur d'un pavillon neuf avec jardin au milieu de nulle part. Il avait demandé à son épouse de lui faire confiance. Son flair ne le trompait jamais : il avait pris la bonne décision. Il avait connu les forêts de grues s'affairant à faire naître un centre-ville autour de la gare, au milieu des champs de boue désolés et des terrains vagues. Vision déprimante d'une ville sans chair déployant lentement son squelette, qui pouvait décourager les âmes sans imagination. Il fallait juste être patient. . . Les constructions neuves et modernes de toutes sortes avaient finalement jailli de terre, bâtiments publics, commerces, immeubles collectifs et maisons individuelles où commençaient à venir s'entasser les nouveaux habitants qu'il ne pouvait s'empêcher d'appeler les *suiveurs*, comme si sa relative ancienneté dans cette ville nouvelle lui donnait sur eux un sentiment de supériorité légèrement méprisante.

Arrivé à mi-chemin du trajet qui le ramenait chez lui, la ville défilait soudain de manière plus horizontale, se permettant le luxe de s'offrir, entre les lotissements, des espaces inoccupés, artificiellement dotés de bosquets et de plans d'eau, traversés de promenades piétonnes éclairées et déjà vides à cette heure. Dans cette partie du Far-West moderne, l'expansion urbaine ne semblait plus limitée par aucune contrainte naturelle ou humaine. Elle s'étalait partout. Les avenues éclataient en nombreux réseaux secondaires où les courbes et les ronds-points faisaient leur apparition, irriguant le domaine exclusif des zones résidentielles. Elles alignaient leurs grappes de pavillons dos à la route, regroupées sur elles-mêmes, protégées du monde extérieur par des haies grillagées ou des murets crépis, exemptes de toute construction

utilitaire, uniquement dédiées à leur mission de refuge pour cadres possédant un certain niveau de revenus. On y pénétrait par des entrées qui se voulaient solennelles, avec petite rotonde sur laquelle le nom de la résidence était inscrit en lettres blanches. La sienne portait le nom d'une fleur accolé au qualificatif pompeux de villa mais ce n'est pas pour ça qu'il l'avait choisie ; elle était juste l'une des premières à avoir émergé du néant, les lots étaient partis en quelques semaines et il avait su saisir le sien au bon moment. C'était devenu le centre principal de son univers, et il en prenait soin. Il y avait d'ailleurs ce soir une réunion du syndicat de quartier dont il était un membre actif. Malgré sa fatigue, il irait : il comptait bien aborder le problème nouveau de ces dégradations volontaires qui étaient apparues depuis quelques semaines et qui le préoccupaient plus qu'il ne l'aurait voulu. Il se gara juste devant chez lui, sur sa place personnelle qu'aucun de ses voisins n'aurait eu l'idée d'occuper. C'était peut-être cette petite commodité qui le confortait le plus dans son choix d'être venu habiter à Saint-Quentin-en-Yvelines, ville dans laquelle l'usage de la voiture était aussi agréable qu'indispensable à tous les habitants. Il serra le frein à main. Toute la famille devait être rentrée à cette heure, peut-être même déjà en train de dîner. Son estomac lui indiqua violemment que son dernier repas remontait à plus de huit heures, alors que la masse de fatigue qui hésitait encore au-dessus de son crâne s'abattait finalement comme une avalanche.

La réunion se tenait chez le président du syndic, à deux rues. Qu'il aille chez les uns ou les autres, le sentiment de familiarité était partout présent : les maisons du lotissement répondaient exactement au même plan, sauf les maisons d'angle qui étaient plus grandes. Il pouvait chez n'importe qui trouver instantanément la cuisine ou les WC sans avoir besoin de demander. Lui, le fils d'ouvrier, le petit Normand boursier monté à Paris pour faire son école d'ingénieur, se retrouvait entouré de juristes, de médecins, de banquiers et d'officiers, dotés pour la plupart d'une pratique plus ancienne de l'aisance sociale qui aurait pu l'intimider, mais la possession d'un bien immobilier d'une valeur financière exactement identique les mettait dans son esprit sur un pied d'égalité. Il osait donc être lui-même face à eux, sans crainte de s'attirer quelques inimitiés par des réflexions franches sur ceux qui roulaient trop vite dans la résidence ou négligeaient le ravalement pourtant obligatoire, réflexions directement adressées

aux intéressés, sans pincettes. Aux regards parfois réprobateurs qui se posaient sur lui, il répondait qu'il ne faisait que défendre leur intérêt commun. Il ne leur avait pas épargné un petit laïus sur la théorie du « carreau cassé », glanée au hasard de ses lectures dans le RER et qu'il s'était immédiatement appropriée, tant elle correspondait à sa pensée profonde : un carreau cassé par malveillance qui n'était pas remplacé en appelait invariablement un autre. La moindre entorse au règlement de la résidence possédait le même effet, et il ne fallait en tolérer aucune. Son intransigeance n'était pas qu'une question de principe, bien qu'il fut bourré de principes, mais répondait aussi à un intérêt plus prosaïque : il devenait chaque année plus clair que la hausse de l'immobilier devait conduire à ce que le prix de chacune de leurs maisons double en quinze ans. À condition que ni le quartier ni la résidence ne se dévalorisent. Après les discussions d'usage sur l'ordre du jour, il aborda frontalement la question de ces incivilités inhabituelles : boîtes aux lettres cassées, visites nocturnes dans les garages, vols, voitures rayées. Il suggéra qu'il était de leur intérêt qu'ils s'en occupent eux-mêmes sans tarder. Malgré quelques acquiescements et approbations, il ne les sentit pas aussi motivés qu'il l'aurait voulu. Ils éludaient. On lui répondit que c'était l'affaire de la police, qui avait déjà été prévenue. Il exprima finalement tout haut sa pensée : sûrement des jeunes désœuvrés de la cité de T., qui traînaient dans le quartier. La police ne ferait rien. On le regarda de travers. Chacun était déjà bien trop préoccupé par la perspective des loisirs du week-end pour s'investir sérieusement sur la question. Ça se calmerait tout seul, et il n'y avait rien de si grave après tout. Quelqu'un le fixa posément et lui demanda d'un air ambigu : « Qui vous dit que ça ne vient pas de chez nous ? ». Il répondit que c'était absurde. Vraiment impossible. Après un instant de silence embarrassé, ils décidèrent que c'était une affaire à suivre, puis on changea de sujet.

Il rentra chez lui, irrité de son demi-échec à la réunion. Il était tard. À l'intérieur, tout dormait. Les enfants, maintenant adolescents, avaient leur chambre, dans laquelle il ne se sentait plus le bienvenu. Chacun faisait sa vie de son côté. C'était l'âge... Ils se croisaient parfois dans la cuisine, il leur demandait des comptes sur les résultats scolaires sur lesquels il maintenait un contrôle pointilleux et c'était tout. Sa femme dans son lit était endormie, tournée sur le côté. Elle s'absentait de plus en plus tôt, aidée en cela par la prise régulière d'anxiolytiques et autres

petites pilules colorées obtenues par ordonnance. Ils s'étaient éloignés depuis longtemps, leur intimité réduite à partager un lit froid dans lequel ils évitaient de se toucher. Elle semblait sombrer lentement dans la neurasthénie et la contemplation des mille choses qui n'allaient pas dans sa vie, mais il n'avait pas encore osé lui proposer les deux lits séparés, bien qu'il fut évident que c'était la solution la plus rationnelle. Elle lui reprochait amèrement cette installation à St-Quentin, elle était une vraie citadine, elle qui avait gâché ses meilleures années à attendre que cette ville ressemble enfin à quelque chose, ce qui n'arriverait jamais. Et tout ce temps qu'il consacrait à son fichu travail et à ses réunions... Elle ne se rendait pas compte des efforts qu'il faisait pour assurer la prospérité de leur famille. Il n'arrivait plus à voir en elle qu'une petite fille gâtée et pleurnicharde, et il bénissait ses déplacements fréquents en province qui le préservaient pour quelques jours de sa moue crispée et de son regard dur, qui se chargeait parfois subitement d'une larme annonciatrice de tempêtes. Il se coucha, soupira pour chasser un sentiment oppressant de désastre imminent qui lui montait dans la poitrine de plus en plus souvent. Il essaya de s'endormir en se raccrochant fermement à l'idée qu'il avait fait les meilleurs choix possibles, et que c'était elle, décidément, qui n'avait jamais rien compris.

À l'heure où toute vie s'était assoupie en silence dans les maisons aux yeux morts, Antoine s'était glissé hors de son lit. Déjà habillé, il avait descendu l'escalier en soupesant chaque pas – il savait quelles marches grinçaient –, l'oreille tendue vers le moindre bruit inhabituel. Puis il avait enfilé ses baskets dans le noir, tourné la clé dans la serrure avec toute la délicatesse de ses quinze ans et s'était retrouvé dehors, légèrement saisi par le froid de la nuit. Ils s'étaient donné rendez-vous à ce qu'ils appelaient dans leur langage codé « *l'endroit* », point de départ habituel de leurs errances nocturnes, un bosquet touffu situé dans le recoin d'une allée piétonne à l'abri de l'éclairage public. Il se mit en marche en essayant de rester discret, se penchant inconsciemment en

avant comme pour dérober sa maigre silhouette aux éventuels regards. Son parcours était étudié pour éviter la route qui enlaçait les résidences d'une ceinture de bitume et de lampadaires aux halos jaunâtres. Des voitures pouvaient y passer à n'importe quel moment, bien que ce fut plutôt rare. Il existait un réseau secondaire qu'il connaissait par cœur, un entrelacs de chemins étroits et sombres, pistes de terre et de cailloux qui passaient derrière les jardins sagement alignés des pavillons, débouchaient sur des promenades ornées de bancs et de bosquets taillés d'où partaient encore d'autres embranchements. Il était rarement fréquenté par les adultes et toujours complètement désert à partir d'une certaine heure, quand tous les Rex, Médor et Fido du quartier avaient fini d'y promener leurs maîtres à moitié endormis. La seconde vie de la ville y commençait la nuit, secrète et mystérieuse. C'était là qu'il l'aimait le mieux, car elle semblait enfin pleine de possibilités. Ludo lui avait promis une surprise pour ce soir. Ludo. Il l'avait rencontré au lycée et l'attraction avait été immédiate. Il avait senti en lui la même folie, le même élan de vie enragé qui ne demandait qu'à sortir de n'importe quelle manière. Ils habitaient à quelques résidences d'écart, s'étaient rendus compte que malgré cela leurs maisons étaient presque identiques, que leurs parents qui ne se connaissaient pas accomplissaient les mêmes rites – le fameux dîner en famille autour du JT de 20 heures, où trois mots s'échangeaient à peine qui ne concernaient pas le repas, puis le coucher précoce de cadres essorés. Il lui expliqua que c'était à ce moment-là que tout pouvait commencer : il lui apprit à sortir de sa cage, à faire le mur de chez lui pour se sentir enfin vivant. Ils évoluaient dans la ville, passant d'un quartier à un autre par les petits chemins, explorant les différents itinéraires, se rendant compte qu'ils pouvaient se déplacer partout sans jamais être vus, et ils comprirent que tout leur était offert. Ça avait commencé par un caillou lancé contre le lampadaire d'une allée – un instinct soudain, irrépressible, bourré d'adrénaline –, qui rebondit sèchement contre le bulbe rond en plastique sans parvenir à le briser. Ils durent s'y reprendre à trois fois. Deux soirs plus tard, Ludo revint avec une carabine à plomb. Antoine ne s'en étonna même pas. Elle était à son père. Ils dégommèrent tranquillement une dizaine de lampadaires, une vraie fête foraine, puis passèrent devant un abribus éclairé aux épaisses parois de verre. Les plombs n'avaient aucun effet. La pierre qu'il finit par lancer de toute ses forces fit éclater la vitre dans un bruit assourdissant. Ils coururent comme jamais, se cachèrent longtemps derrière une haie en savourant l'ivresse nouvelle de la

destruction. Elle retomba, il se rendirent compte qu'ils étaient peut-être allés trop loin, décidèrent de ne pas ressortir avant au moins une semaine. Mais, au fond d'eux-mêmes, ils bouillaient d'impatience et trois jours plus tard, ils remettaient ça. Antoine aimait le frisson de la peur, le sentiment de puissance et d'impunité, les odeurs de la nuit et son cœur qu'il sentait enfin battre. Il en voulait plus. Chacun entraînait l'autre dans sa fuite en avant. Ils commencèrent à pénétrer dans les jardins des maisons : un petit saut par-dessus le grillage et c'était fait. Ils y dérobaient tout ce qui traînait, juste pour le geste, avant de se rendre compte que dans la plupart de ces jardins il y avait des portes donnant sur les garages. Ils les testèrent. Presque toutes étaient fermées à clé mais, un soir, une poignée s'abaissa doucement. Après un instant d'hésitation, Ludo se décida à entrer. Antoine le suivit. La tension était à son comble. Dans un silence seulement troublé par le ronflement sourd d'un congélateur, obsédés par l'idée du propriétaire qui dormait à l'étage au-dessus et qui pouvait débouler à tout moment, ils explorèrent les lieux, fouillèrent les placards puis partirent avec un vélo sur lequel ils roulèrent à tour de rôle avant de l'abandonner dans les bois, aux limites de la ville. Ils s'étaient engagés dans la voie de la délinquance sans s'en rendre compte, mais jamais ce mot ne leur serait venu à l'esprit. Ce n'est qu'en observant la présence nouvelle de voitures de police patrouillant dans le quartier qu'ils comprirent que leur petit manège avait été repéré et que les choses étaient en train de devenir sérieuses. Bizarrement, ils n'en conçurent presque pas d'inquiétude. Ils se sentaient protégés par le réseau secret des chemins obscurs, leur domaine nocturne où les planques abondaient sous les lampadaires aveuglés d'un plomb bien placé. Ils étaient devenus les apaches de la nuit, souples, rapides, discrets et insaisissables ; le monde extérieur, le monde des avenues, de l'asphalte et de l'ordre ne pouvait rien contre eux.

Ludo était à l'heure au rendez-vous, la capuche noire de son sweater entourait son visage émacié et ses yeux bruns brillaient d'une fièvre joyeuse. À ses pieds, un bidon d'essence. C'était la surprise annoncée. Ils avaient souvent parlé d'aller cramer des trucs, sans jamais encore passer à l'acte. C'était pour ce soir. Antoine frissonna. Ce type ne faisait jamais les choses à moitié. Il l'admirait pour ça, bien qu'il lui fasse aussi un peu peur. Il était en train de se rendre compte qu'il n'avait pas de limites. Une appréhension soudaine monta en lui, qu'il chassa vite. Il y avait des soirs où il savait que tout se passerait bien.

Il le sentait dans l'air, dans la vibration de la nuit. D'autres moins. Il y avait eu quelques alertes – un chien qui aboie juste à côté d'eux, une silhouette apparaissant à la fenêtre d'un étage subitement éclairé – mais leurs expéditions s'étaient toujours bien terminées. Leur chance allait-elle durer ? Il aurait pu tout annuler, rentrer chez lui, dire qu'il était fatigué. L'excitation reprit le dessus. L'appel de la nuit était plus fort et l'idée du feu réveillait en lui un élan viscéral.

« On fait quoi ? », demanda Ludo.

« Les jeux en bois », répondit instinctivement Antoine, surpris par sa propre détermination.

Ludo sourit et hocha la tête. « OK ».

Ils se mirent en route en silence. Pas besoin d'explication, tout le monde connaissait cette structure ludique construite depuis quelques années au croisement de deux résidences. Sur une large aire en terre battue, il y avait des cabanes à étage reliées par des ponts de singe et des passerelles, des murets, mâts, tables et balançoires, entièrement construits en rondins de bois clair. Il y traînaient, parfois, y avaient même bu une bouteille de mousseux tiède, chipée dans un garage, qui leur avait tourné la tête et donné envie de vomir. Ils se cachèrent dans les buissons. L'espace était dégagé, éclairé, bordé sur tout un côté par les pignons blafards de maisons bien alignées et sur l'autre par la route. L'opération était périlleuse. Ils étudièrent les voies de repli. Il fallait agir vite et bien. Plusieurs foyers, à allumer simultanément, pour être sûrs de tout brûler. Ludo avait récupéré des vieux chiffons et deux boîtes d'allumettes. Il donna le top. Deux silhouettes courbées coururent vers les structures désertes. Ils placèrent les chiffons imbibés aux jointures des rondins, sous la passerelle, versèrent l'essence en traçant des chemins qui rejoignaient les différents foyers. Antoine jura.

– « Merde.

– Qu'est-ce qui y-a ?

– Je m'en suis renversé sur les chaussures... Ça pue !

– Fais gaffe quand t’allumes ! »

Le bidon y était passé. Tout était prêt. Chacun de son côté du pont craqua une allumette. Les flammes commencèrent à éclater en petits foyers brillants qui s’étendirent rapidement. Ils coururent vers leur abri de buissons. Ils avaient convenu de s’y rendre puis de dégager dès le début de l’incendie jusqu’au rendez-vous de secours, l’entrée des bois du Manet qui était un refuge plus sûr en cas de danger. Mais la fascination de la flamme était trop forte, trop ancestralement marquée dans l’esprit de l’homme pour qu’ils ne soient pas subjugués. Elles montaient, majestueuses, projetant de petites étincelles qui rejoignaient les étoiles par-dessus la lueur sale des éclairages artificiels. Sans s’en rendre compte, Antoine sortait la tête de sa cachette pour mieux admirer leur œuvre.

Il repensa alors à son enfance, quand cet endroit n’était qu’un immense terrain vague, un champ de boue où les gamins du quartier venaient salir leurs pantalons du dimanche en les frottant aux grandes carcasses jaunes des pelleteuses immobiles. C’était presque son premier souvenir, et il y en avait eu d’autres, suite heureuse de cabanes construites dans les bois qui bordaient encore directement les pavillons neufs, d’arcs et flèches fabriqués avec un bout de ficelle et un canif, de grandes batailles simulées avec les enfants des autres lotissements, d’un monde sans adultes et de ce caillou fièrement encaissé qui avait fait saigner sa lèvre et pleurer sa mère. Ils avaient été bien, tous, dans ces moments-là, unis sur une motte de terre qui était tour à tour fort Alamo, château médiéval ou bunker du débarquement. Chacun rentrait chez lui ensuite retrouver ses parents, recevoir un goûter ou une correction pour avoir déchiré ses vêtements. Puis les pelleteuses avaient redémarré, le béton et l’asphalte avaient repoussé toujours plus loin les espaces sauvages, mis leurs jeux et leur imagination en boîte, la ville partout avançait, pensée pour eux, pensée malgré eux par des gens qui n’y habiteraient jamais. Comme l’enfant en lui commençait à céder sa place à l’adulte, il se rendit compte que la vie l’appelait ailleurs. Son quartier était devenu étriqué et morne, mais cet ailleurs était lointain, conditionné à la fréquentation de bus, de routes, d’horaires et de dépendance puisque ce que l’on appelait le centre-ville, où toute la vie des adolescents étaient censée s’épanouir, se situait à des kilomètres, à plus d’une heure de marche de chez lui. Et ce qu’on y trouvait ne lui avait pas amené les satisfactions espérées

: des galeries commerçantes modernes qui ne s'offraient qu'à ceux qui avaient quelque chose à y acheter, de grandes sculptures absurdes et d'autres jeunes qui y traînaient déjà en défendant un territoire imaginaire. Alors son quartier, où rien n'existait d'autre que des maisons aux parents absents et des allées vides, était redevenu l'option la plus acceptable. Mais quelque chose était définitivement mort en lui et autour de lui, son existence lui paraissait à la fois pleine d'exigences et d'impossibilités : il lui sembla en cet instant précis que les flammes qui dépassaient maintenant largement du toit des cabanes le vengeaient de quelque chose qu'il lui aurait été impossible d'expliquer.

– « Là-bas, dans les buissons ! »

Le violent éclat de voix le sortit soudainement de ses pensées. Derrière eux, à vingt mètres, deux uniformes bleus braquaient leurs lampes torches dans leur direction. Il eut juste le temps de croiser le regard affolé de Ludo et ses jambes, sans qu'il leur ait rien demandé, l'emmenaient déjà dans une course folle vers l'entrée des résidences. Trop tard pour le rendez-vous de secours. Il fallait filer par les allées, le plus loin possible. Se sauver. En courant, le cerveau paralysé par la peur, le cœur tapant comme un marteau-piqueur, il eut la vision claire du seul refuge où on n'aurait jamais la possibilité de venir le chercher. Il allait tout perdre mais ça valait mieux que les flics. Il fallait juste l'atteindre avant que tout le quartier ne se mette à sa fenêtre.

Il se réveilla brutalement et sut tout de suite que l'horaire n'était pas habituel. Sa femme s'agita dans son sommeil en grommelant. Il ressentait comme une alerte, quelque chose d'inédit qui le poussa à se lever. Il alla boire un verre d'eau dans la salle de bain puis descendit dans le salon. On était vendredi soir. Veille de week-end. Le soir des conneries. Il repensa à la discussion au syndic. Personne ne bougerait avec lui. Mais il sentait que s'il arrivait à en attraper un, les choses changeraient sûrement. Donner l'exemple, il n'y avait que comme

ça que les choses fonctionnaient. Sans réfléchir, il enfila son manteau par-dessus son pyjama, mit ses chaussures et sortit. Il y avait dans le souffle de la nuit comme une urgence impalpable. Il entendit une sirène de pompier éclater au loin puis se rapprocher. Dans la rue, plusieurs fenêtres s'étaient éclairées aux étages. Une lueur inhabituelle à la sortie de la résidence attira son regard. Et cette odeur de fumée qu'il sentait, ce n'était pourtant pas encore la saison des cheminées... Sans savoir pourquoi, pris d'un sentiment d'urgence, il s'engagea dans la petite allée qui séparait son pavillon de celui du voisin. Elle était sombre, bordée de haies régulières de thuyas et de lauriers qui la rendaient semblable à un labyrinthe. Il tournait à droite, au hasard, quand il entendit des pas rapides et sourds frapper le sol à toute vitesse. Ça venait vers lui. Il comprit alors qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait s'il croisait l'un de ces voyous nocturnes qui polluaient le quartier. Trop tard pour y réfléchir. Une silhouette sombre déboucha dans l'allée en courant et le heurta en poussant un « ouf » de surprise. Son cœur se figea brusquement alors qu'il levait les bras pour l'attraper. Dans le visage pâle entouré d'épais cheveux bouclés, dans les grands yeux verts emplis de terreur, il venait de reconnaître son fils, Antoine, qui bredouillait des paroles confuses d'une voix paniquée. Il ne put s'empêcher de sentir l'odeur d'essence qui émanait de lui, et il comprit enfin.

Toutes les certitudes établies en lui pendant des années, tout l'univers qu'il s'était patiemment construit s'effondrèrent en un instant sans qu'il puisse rien y faire.

Né à Saint-Quentin en Picardie, Arnaud Heckmann a vécu toute sa jeunesse à Saint-Quentin... en Yvelines. Une certaine constance semble donc guider son parcours de vie. Il lui a fallu néanmoins s'élever au-dessus des fondations et partir loin pour se réinventer.

Cette quête d'un ailleurs l'a finalement ramené à son point de départ. Les souvenirs lentement rassemblés, éclats calcinés tapissant le fond d'une mémoire qui s'apaise enfin, ont donné cette nouvelle.

La grande maison

PAR ÉRIC JUHERIAN

Bernard Dupré vit seul dans cette grande et belle bâtisse qui domine la vallée de la Seine. Il habite là depuis plus d'un demi-siècle et à quatre-vingt-deux ans passés, il n'est plus question pour lui de vivre ailleurs. Certes, la maison est trop grande, six chambres vous imaginez, un énorme salon vide, et les visites qui se font si rares, sauf à l'approche des beaux jours, un week-end de temps en temps, l'un de ses deux fils débarque avec femme et enfants et alors cette cuisine, qui ne sert quasiment plus à rien, se ranime. Puis, tout de suite après le poulet dominical, ils remontent en voiture et repartent comme ils sont venus, en coup de vent. Bernard reprend alors le fil de sa vie.

Le matin, vers neuf heures, rarement plus tôt, il descend, rasé, lavé, habillé. Il allume le vieux poste de radio à piles, calé sur France Inter, et prépare un bol de Ricoré. À chaque fois qu'il en achète au supermarché, il se dit que c'est sans doute la dernière fois – un jour, ils vont enlever des rayons cette boisson désuète comme lui, il en est persuadé. Il fait griller un bout de pain de la veille, pose un peu de confiture dessus. Une fois terminé cet encas, il sort dehors faire le tour de ce petit parc qu'il a façonné quand il était encore jeune et vaillant, ces allées bordées de marronniers qu'il faut tailler tous les trois ans et les feuilles qu'il faut ramasser tous les automnes. Il y a peu de temps encore, il grimpait sur les arbres lui-même, en hiver, pour couper les branches avec une tronçonneuse. Il contemple ces bosquets qu'il faut tailler au printemps et ces pelouses si aliénantes, qui réclament une à deux tontes par semaine à la belle saison. Ce jardin, Bernard en connaît chaque recoin, il pense même que c'est une continuité de lui-même, un appendice fleuri en quelque sorte. En faire le tour le replonge dans ses heures glorieuses mais lointaines et ça lui fait du bien.

Bernard a acheté cette maison peu de temps après la naissance de son premier fils, Olivier, au début des années soixante-dix. Avec Evelyne, son épouse, ils rentraient d'un week-end à Honfleur, il s'en souvient très bien. Il avait à l'époque une Mercedes grise, une voiture de fonction qui faisait sa fierté. Le petit n'arrêtait pas de pleurer et

Evelyne avait insisté pour qu'ils quittent l'autoroute. C'est donc par hasard qu'ils s'étaient arrêtés à Vernon pour acheter du lait dans une petite épicerie miraculeusement ouverte un dimanche. En remontant vers l'autoroute, ils étaient passés devant cette maison alors en ruine, il y avait une pancarte sur la grille, avec un numéro de téléphone que Bernard avait retenu par cœur. Le lendemain, sans en parler à Evelyne, il avait appelé puis avait fait l'aller-retour dans la journée. Le bien était laissé à l'abandon à la suite d'une succession qui se passait mal. Le jardin ressemblait à une jungle, les parquets étaient quasiment tous cassés et par endroits le plafond s'effondrait mais, sans qu'il ne puisse réellement expliquer pourquoi, Bernard désirait vivre dans cet endroit. Il avait fait une offre très basse, puis, en bon directeur commercial, avait convaincu les ayants droit un par un, en glissant parfois une enveloppe de billets quand cela semblait nécessaire. Quand il fut certain d'être en mesure d'acheter la maison, il en parla à Evelyne, qui n'eut d'autre choix que de quitter la région parisienne pour venir installer sa famille dans cette bourgade de bord de Seine.

Que de bons moments passés dans cet endroit, se remémore-t-il, en arpentant son allée bordée de platanes par ce beau matin d'automne, froid et brumeux. Evelyne est partie trop tôt, voilà dix ans, emportée par une maladie, mais les garçons se portent à merveille, chacun a une bonne situation, comme il aime le dire aux rares amis qui viennent le voir. La solitude lui pèse, certes, mais il se rend tous les jeudis au club de bridge. Pour y aller, il descend la rue des Près, sa rue, qui a tant changé au fil des décennies.

À son arrivée en 1972, Bernard avait pour voisin un maraîcher, Monsieur Poussin, qui possédait un vaste terrain sur lequel il faisait pousser des légumes. Peu de temps après leur installation, il fut vendu à un promoteur. Avec étonnement, chaque soir en rentrant chez lui, Bernard voyait sortir de terre un lotissement – rien de gênant, il ne le voyait pas vraiment mais une telle construction en entraîne toujours d'autres, évidemment. Ce qui était alors un petit coin de campagne dans

la ville changeait de visage. Les maisons vétustes étaient remplacées par des résidences, des familles s'installaient dans des appartements modernes. Ils eurent bientôt des enfants qu'il fallait bien scolariser. De nouvelles routes furent tracées pour relier les artères. Au bout de la rue, une école maternelle fut construite, l'école Claude Monet, Giverny n'étant pas loin. Bernard accueillait tous ces changements avec pragmatisme, la période était au progrès, à la croissance et toutes ces choses optimistes.

Mais au milieu des années quatre-vingt, la mairie changea de bord. Le nouveau maire socialiste voyait les choses en grand : de petite ville, Vernon devait devenir une ville moyenne, « attrayante et moderne », selon ses mots. Le maire autorisa encore plus de nouvelles constructions et surtout expropria les terrains en friche, les jardins jugés trop grands. À chaque fois qu'il se rendait chez sa coiffeuse, Madame Couaderado, dans le salon qu'elle avait ouvert en face de l'école maternelle, Bernard entendait de nouvelles rumeurs le concernant : « le prochain sur la liste, c'est vous ! », c'était certain, comme toujours dans ces cas, la source est fiable, c'est bien connu, et, le pauvre, ils allaient pas le louper, le maire voulait faire monter un mur qui passerait juste devant sa porte, il pourrait à peine rentrer chez lui ! « C'est ça qui s'est passé avec Monsieur Boudre qu'avait la grande maison en face de l'Église, là où ils ont construit le parking à la place ! »

Bernard ne céda pas à la panique et partit rencontrer le maire. Ce dernier avait effectivement prévu d'installer un square pour enfants dans son parc. L'expropriation était bien programmée, beaucoup moins cruelle que celle prévue par la rumeur, certes, mais tout de même. Bernard négocia de longs mois au point que des échéances électorales se profilèrent et, coup de chance, l'édile constructeur perdit. Comme c'est souvent l'usage, son remplaçant abandonna immédiatement tous les projets de son prédécesseur.

Pendant une trentaine d'années, la ville ne changea plus trop, elle semblait avoir trouvé sa taille de croisière et surtout, sa place sur le territoire, ni trop proche, ni trop loin de cette capitale qui n'en finissait pas de s'étendre.

Ce mardi 17 novembre, Bernard a rendez-vous avec Jasek en fin de journée. D'un ton mystérieux, ce dernier lui a indiqué vouloir lui parler d'un projet, sans plus de précision.

Les deux hommes se connaissent depuis une quinzaine d'années. À l'époque, Bernard avait besoin de quelqu'un pour l'aider à entretenir son jardin, un voisin lui avait alors parlé de ce grand gaillard Polonais qui venait d'arriver à Vernon chercher du travail. Rapidement, le courant était passé entre les deux hommes, au point qu'une forme d'amitié s'était nouée au fil du temps. Bernard parlait de Jasek autour de lui en des termes élogieux et l'avait ainsi aidé à trouver du travail. Le sérieux de Jasek et sa gentillesse avaient fait le reste – rapidement, il s'était retrouvé à la tête d'une petite affaire de rénovation : avec deux cousins venus prêter main forte, ils enchaînaient les chantiers. Rien de faramineux, au début, mais tout de même de quoi faire venir en France sa femme, Miranda, et leurs deux enfants et que tout ce petit monde puisse vivre convenablement.

Quinze ans plus tard, la famille Kosjowski quasiment devenue une institution à Vernon. On salue Jasek avec un grand sourire quand on le croise dans la rue, il a toujours un mot gentil pour chacun, souvent des anciens clients qui à leur tour sa réputation. Miranda s'occupe du secrétariat d'un centre médical situé au centre-ville. Les patients âgés lui vouent un véritable culte car elle arrive toujours à leur dégoter un rendez-vous à la dernière minute. « Une femme comme ça, c'est précieux » : Jasek entend cette phrase dès qu'il croise une personne âgée, et il se trouve qu'il partage cet avis.

- « Comment ça va, Monsieur Bernard ?

Jasek s'avance et tend sa main à Bernard qui s'en empare chaleureusement. Depuis le premier jour, c'est comme ça qu'il l'appelle et le vieil homme apprécie ce mélange de respect et de proximité. Il l'invite à s'asseoir dans le salon, une bouteille de Porto attend déjà les deux hommes, accompagnés de deux petits verres de cristal si désuets. Bernard les sert.

- « Alors, dites-moi, vous étiez bien mystérieux au téléphone... C'est quoi, ce petit secret ? Vous me faites peur ! »

Jasek rit mécaniquement. Il est assis sur un fauteuil Empire assez inconfortable qui ne lui rend pas la tâche facile. Il prend une respiration, pose ses mains sur ses genoux avant de parler. Bernard se rend alors compte qu'il a fait un effort vestimentaire, il porte une chemise beige sous son éternel blouson de cuir marron et des chaussures de ville bon marché, certes, qui semblent neuves, comme achetées pour l'occasion. Jasek repose son petit verre de porto sur la table basse et se lance.

- « J'ai un marché à vous proposer, monsieur Bernard ».

Il lui demande s'il n'a pas remarqué que, depuis quelques années, la ville commence à changer. Bernard reconnaît qu'effectivement, il croise beaucoup de nouvelles têtes, plus jeunes qu'avant, et pas mal de poussettes aussi, sans doute ces jeunes couples dont parlent les journaux télévisés, qui quittent la capitale, devenue, dit-on, inabordable. D'ailleurs, ses deux fils aussi ne sont pas restés longtemps en région parisienne : l'aîné est parti il y a dix ans, pour suivre le développement d'une entreprise spécialisée dans les éoliennes. Il vit désormais en Bretagne avec sa famille. Ils habitent un petit village en bord de mer et pour rien au monde ils ne quitteraient ce « petit paradis », répètent-ils à Bernard qui se voit régulièrement proposer de venir s'installer à côté d'eux, mais non, cela ne l'intéresse pas.

- « Comme vous le savez, j'ai commencé une nouvelle activité, continue Jasek.

- Oui, de 'bâtitteur', je sais », complète Bernard avec affection.

En effet, c'en était fini pour Jasek des petits travaux. À quarante ans passés, le voilà en passe de devenir un véritable petit empereur de la promotion locale, certes modeste mais bien actif. Dès qu'il entend parler d'une maison, d'un pavillon ou, mieux, d'un terrain, il l'achète. Presque compulsivement, selon certaines mauvaises langues. Pour faciliter cette activité, il s'est lié avec un certain Jean-Claude Bosset, le chargé de clientèle de l'agence Société générale de la place d'Évreux, un bon gaillard bien dodu, qui ne refuse jamais un repas arrosé à la brasserie du coin. On peut dire que Jasek sait y faire avec ce Jean-

Claude qui ne lui refuse jamais un crédit. Le risque est contenu, certes, puisque dans les six mois qui suivent l'achat, Jasek revend sous la forme d'une multitude de petits pavillons construits sur le terrain divisé jusqu'au point limite de ce que permet la loi. Les maisons sont quasiment collées les unes aux autres, les jardins microscopiques. Ces maisons n'ont certes pas le moindre charme, pour ne pas dire qu'elles sont même laides, mais elles rendent leur constructeur un peu plus riche à chaque vente, et, c'est comme cela que Jasek parle de son activité, « elles permettent à des familles de quitter un appartement pour vivre un rêve ».

– « Je veux vous proposer de racheter votre terrain, je sais que cela doit vous surprendre mais vous le répétez souvent, il est devenu trop grand pour vous. Je pourrais me construire une maison au fond, comme ça on serait voisins. Miranda pourrait veiller sur vous, vous apporter à manger, trouver quelqu'un pour faire un peu de ménage. Ça nous ferait plaisir. Vous ne pouvez pas rester vivre seul comme ça à votre âge ».

À son air compassé, Jasek comprend qu'effectivement Bernard est un peu surpris par la proposition. Ce dernier se dit qu'il y a encore un an, Jasek n'aurait jamais osé évoquer un tel projet. Certes, son autorité décline avec la force physique, chaque jour un peu plus. Bernard pense à sa femme aussi, partie si tôt, si elle avait encore été à ses côtés, cette discussion n'aurait pas eu lieu. Mais donc on en est là, ça y est, il est un vieillard seul et isolé. La nature humaine est ainsi faite, le voilà devenu une proie – même pour Jasek, qui, il le sait, ne lui veut aucun mal. Le fait qu'il porte désormais son appétit sur les allées que Bernard a mis tant de temps à façonner est un signe de plus du déclin qui s'accélère.

– « Je sais que ça peut paraître bizarre, mais avec Miranda, on en a beaucoup parlé et ça nous semble être une bonne solution ».

Bernard sait qu'il doit répondre quelque chose, ne serait-ce que par politesse, et surtout pour ne pas laisser l'avantage à son interlocuteur. Il pourrait bien sûr balayer cette idée farfelue d'un revers de main, il pourrait demander de réfléchir – mais rien ne lui vient naturellement alors il garde le silence. Jasek en profite pour développer sa pensée. Bernard garderait sa maison et la moitié du grand jardin, sur l'autre

moitié, que Jasek achèterait, “au prix du marché, bien sûr”, précise-t-il, il construirait une maison, chacun aurait son entrée indépendante, évidemment. Une petite porte permettrait de passer d’un jardin à l’autre.

Il a pensé à tout, se dit Bernard, qui comprend qu’il va sans doute avoir du mal à tenir tête au jeune homme. Il s’est évidemment déjà demandé ce qu’allait devenir cette maison, sa maison, dans une ville qui ne cesse de grandir et de dévorer l’espace « perdu ». Un tel parc, une si vaste maison pour un si vieil homme, seul de surcroît, quelle incongruité ! Il se demande même, les jours de blues, s’il ne faut pas prendre les devants et léguer cette demeure à la mairie, avec obligation de la conserver en état. Cela pourrait devenir une maison de retraite, a-t-il déjà pensé, sans avoir forcément conscience des contraintes réglementaires d’un tel endroit. Évidemment, il n’a jamais franchi le pas, la force de vie est encore trop forte. Alors céder au plan de Jasek, ce serait accepter la défaite du parcellement – pour Bernard qui aime l’idée obsolète d’une propriété au sens noble, majestueuse, malgré les servitudes que cela impose, ce serait presque déshonorant. D’un autre côté, l’idée du confort apporté par le voisinage de ce couple charmant ne lui déplait pas totalement. À quatre-vingt-deux ans, il voit bien que son autonomie diminue. Un incident est vite arrivé, ses enfants le lui répètent à chaque visite, et la solitude lui pèse également de plus en plus – elle est même devenue un horizon sans fin. Et, cette idée le chagrine, le jardin est devenu trop grand, trop lourd à porter.

– « Je vous demande juste d’y réfléchir ».

Jasek lui vient en secours. Rien ne presse, lui dit-il, c’est une idée qui leur semble bonne, à lui et Miranda. Mais ils ne veulent rien imposer. Jasek se lève, repose son verre et serre la main de Bernard avant de le quitter, d’une poignée franche, les yeux dans les yeux – comme pour achever de le persuader. Bernard le raccompagne à la grille, aucun des deux hommes n’ose alors parler.

– « C’est moi qui vous rappelle », dit Bernard en fermant la porte derrière Jasek.

En revenant vers la maison, il pose un regard nostalgique sur cette vieille bâtisse imposante. Une partie du toit mériterait un

rafraîchissement, les ardoises sont fragilisées par les années, mais il n'a plus le courage de supporter un échafaudage sur la façade, sans parler du coût qu'il préfère ne pas connaître. Combien de travaux d'entretien comme celui-ci faudrait-il faire et dans quel but ? Le bruit de ses pas sur le gravier fait remonter en lui des images lointaines. Celles de ses enfants qui courent et crient l'été, celles des amis qui viennent profiter de la pelouse pour un déjeuner au soleil. Finalement, les maisons ne servent qu'à fabriquer des souvenirs, se dit-il. Que faut-il en faire quand on sait qu'il n'y en aura plus ? Cette visite l'a plus déprimé qu'il ne l'aurait imaginé...

L'étude notariale Favet se distingue des autres immeubles par une grosse plaque dorée aux couleurs de la République qui orne sa devanture. On pousse une grande porte cochère et, juste à droite, une entrée vitrée annonce l'étude. À l'intérieur, rien d'ostentatoire, sans doute volontairement, pour ne pas montrer qu'à chaque décès, le notaire s'enrichit un peu plus.

Quand Olivier Dupré, le fils aîné de Bernard, entre, Jasek est déjà assis sur une des chaises sans âme de l'accueil. Il se lève pour le saluer. Les deux hommes se sont déjà croisés lors de l'enterrement, il y a maintenant presque un an.

Car oui, peu de temps après la visite de Jasek, Bernard est mort. Dans son sommeil, sans faire de bruit, sans déranger personne. Il est monté dans sa chambre, il s'est endormi. Et voilà. C'est Miranda qui l'a découvert allongé, après que son mari a appelé plusieurs fois pour avoir de ses nouvelles. Il attendait le coup de fil du vieil homme qui mettait du temps à se manifester. Ce n'était pas son genre. Il a donc donné le double des clés qu'il conservait à sa femme qui s'est rendue sur place. Cette dernière est entrée dans la cuisine où tout était parfaitement rangé, immobile, elle a très vite compris que quelque chose n'allait pas et a grimpé quatre à quatre les escaliers pour se précipiter dans la chambre et trouver le corps, inerte.

– « Vous avez fait bon voyage ? », demande Jasek à Olivier, qui lui répond que oui, la Bretagne n'est pas si loin finalement.

Averti de leur arrivée, Maître Favert les invite à se rendre dans son bureau, une grande pièce rectangulaire et grise, dont le voilage masque le soleil d'automne. Il les installe côte à côte, en face de lui, et ouvre son ordinateur.

– « Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter mes condoléances, dit-il à l'attention d'Olivier, votre père, que j'ai eu la chance de connaître, était un homme bien. J'ai rencontré votre frère l'année dernière mais on ne se connaissait pas encore ».

Il est vrai qu'à l'époque, Olivier n'a pas eu le courage de s'occuper de la succession de son père, laissant son jeune frère Jean s'en charger. Il faut dire que la mort de Bernard avait surpris tout le monde – sauf lui-même, peut-être, puisque, prévoyant comme il l'avait été tout au long de sa vie, il avait pris les devants. Il laissait à ses fils deux studios parisiens, de taille identique, dont il s'était déjà acquitté des frais de donation de son vivant, et qui produisaient des loyers modestes mais réguliers dont ses enfants seraient désormais les bénéficiaires. Il restait donc la maison de Vernon qui leur revenait, et rien n'était précisé sur ce point. Pour les garçons, cette demeure contenait évidemment beaucoup de souvenirs, le parc aussi avec ses cachettes d'enfants, mais, fort heureusement, ils avaient fait leur vie ailleurs et ce fut quasiment une délivrance lorsqu'à l'issue de l'enterrement de leur père, Jasek se proposa de la leur racheter. Il alla les voir l'un après l'autre, avec des mots réconfortants sur leur père, suivi de Miranda qui hochait de la tête comme pour donner plus de force à ses propos. Sans qu'il le dise franchement, il laissait entendre que leur père aurait été très heureux de voir la famille de Jasek reprendre la maison. Les deux hommes, en plein deuil, ne donnèrent pas suite immédiatement, mais quelques mois plus tard, Jasek rappela Olivier, l'aîné, pour réitérer son offre. Ce dernier en parla à son frère qui ne fut pas dur à convaincre. Il était évident, bien que non-dit, qu'aucun des deux ne souhaitait garder la maison. Trop coûteuse, trop loin d'eux, cette dernière était un fardeau. Ni l'un ni l'autre n'avait l'intention de revenir vivre à Vernon.

La proposition de Jasek leur permettait tout de même de trouver une porte de sortie honorable à une situation qui, au fond d'eux, les gênait.

Sans qu'il ne sache vraiment pourquoi, Olivier était passé voir la maison une dernière fois avant de se rendre chez le notaire. Il avait arpenté les allées dessinées par son père, qu'il avait lui-même dévalé sur son vélo, enfant, admiré les arbres plantés par Bernard – il s'était assis sur le banc de pierre pour regarder cette bâtisse qu'il connaissait par cœur, puis il s'était perdu dans ces pièces où se cachaient ses premiers souvenirs. Tous les meubles étaient là, comme si son père allait descendre de sa chambre : dans la cuisine trônait cette boîte de chicorée dont l'odeur à elle seule aurait pu faire revivre Bernard, dans le salon, ces maudits fauteuils Empire, si inconfortables et sur lesquels il n'avait pas eu le droit de s'asseoir enfant, les tapis d'Orient qu'ils avaient essayé de vendre à la mort de leur père, mais personne n'en voulait, tout comme l'argenterie, la vaisselle, toutes ces objets d'un autre temps qui finissent bradés dans les brocantes, qui trônent là, sur les étagères éclairées de la salle à manger. Que fallait-il en faire ?

En allant dans le grenier, où se trouvait sa chambre d'adolescent quasiment immaculée (son père qui ne supportait pas qu'on touche à ses affaires, n'avait pas osé le faire avec celles de son fils aîné), il trouva dans un placard humide la collection de vieux polars de Bernard, des correspondances avec la Mairie de la ville du temps des menaces d'expropriation et de vieux plans d'aménagement de la maison. Tout cela aussi était appelé à disparaître. Cette visite plongea Olivier dans une profonde mélancolie. Cette vente n'était-elle pas une erreur ? Était-ce vraiment cela que leur père aurait souhaité – mais avaient-ils vraiment le choix ? Aucun des deux n'avait les moyens d'entretenir une maison vide, et pour dire la vérité, ils avaient même besoin, chacun pour des raisons différentes, de l'argent qui leur reviendrait après les frais de succession.

Maître Favert vient de terminer la lecture, fastidieuse, de l'acte et invite les parties à signer. Jasek sourit, visiblement ému. Pour lui, il s'agit sans nul doute d'un véritable accomplissement, cette journée est si importante qu'aucune personne présente, ni Olivier, ni le notaire, n'en

perçoit vraiment la portée personnelle. Pour lui et sa femme, cette propriété représente un symbole puissant de leur intégration dans la ville où, quand il est arrivé voilà plus de quinze ans, il n'était rien ni personne. Avant qu'on lui passe le stylo, Jasek essaie de se souvenir de ce qu'il a pensé la première fois qu'il a vu la maison. « Un jour, elle sera à moi » ? Il ne se souvient pas avoir été aussi ambitieux. Non, mais il se souvient de ce qu'il a ressenti quand il est rentré, lui qui n'avait connu que des habitations misérables dans sa Pologne natale. La taille des pièces, l'ordonnancement des objets, le confort des tapis, tout cela avait provoqué en lui de vives émotions, comme s'il avait trouvé un refuge bien loin de la brutalité du monde qu'il avait cherché à fuir. Il ne connaissait pas encore le chemin qu'il aurait à emprunter pour y vivre, ni même s'il y arriverait, mais il avait trouvé un objectif pour nourrir son appétit de réussite.

En quittant le bureau, Jasek ne peut s'empêcher de se tourner vers le notaire pour l'inviter à boire un verre dans sa nouvelle demeure. Ce qu'il n'aurait jamais osé faire une heure auparavant, il peut se le permettre, pense-t-il, maintenant qu'ils appartiennent tous les deux au même monde.

Pour contrarier sa mère qui lui disait, quand il était enfant, qu'il fallait « travailler à l'école car il ne pourrait pas vivre de l'air du temps », Éric Juherian a commencé comme journaliste de presse écrite : chroniqueur judiciaire pour France Soir, reporter pour De l'Air, Nova Magazine, Pèlerin, le JDD. Puis à trente ans, il devient producteur de cinéma au sein de Récifilms, avec plus de douze long-métrages produits à ce jour. Pendant tout ce temps, en cachette, il écrivait des nouvelles.

Schibboleth

PAR MEHDI OURAOUI

Tout le monde le savait, Charline et Benoît, ses jumeaux à peine adultes, Nora, son épouse, moi, plus que les autres, pour l'avoir veillé les nuits précédentes : c'était le matin crépusculaire où je perdrais mon frère. Pour ménager la bientôt veuve, j'avais respecté le rituel : rien, absolument rien, ne distinguait des autres matins le dernier jour du reste de sa vie. Le Figaro posé sur le bord du lit. Un americano et un croissant, qu'il ne pouvait évidemment plus avaler. Les rideaux de velours bleu tirés, jamais les voilages, « faits pour adoucir le jour qui vient », comme disait Maman. Mon aîné allait mourir et je m'occupais de journaux, de viennoiseries et de rideaux, ultime hommage à un homme d'habitudes. C'était un livre ouvert, nous n'ignorions rien de lui, nous connaissions chaque trait saillant du torse qu'il bombait chaque été au Ferret, chaque ride impressionniste qui avait récemment transformé le père sévère en grand-père ému, chaque intonation, chaque voyage, chaque erreur, chaque battement de cœur. Rien de lui ne nous était étranger, ni les rares maîtresses ni sa détresse la seule fois où il rapporta un carnet moins excellent qu'à l'habitude à nos parents, dont seules quelques heures douloureuses le séparaient désormais. Lui, qui avait écrit sa vie comme un récit libéré de tout désir romanesque, conservait jusque dans son dernier lit l'imposante stature de la vérité. Pourtant, un mot inconnu, une sorte de schibboleth, lui avait échappé à plusieurs reprises ces dernières nuits, puis il se réveillait halluciné comme si un cocktail Molotov s'était fracassé contre son sommeil. Son seul mensonge, par omission, c'était *Bayonne*.

* * *

Bayonne, 1996, mon premier contrat. L'École Supérieure de Journalisme avait une particularité qui signait son excellence : un

service de l'école dénichait aux élèves leur premier CDD à la fin de leurs études. J'avais accepté le bureau bayonnais du quotidien *Sud Ouest*, principalement pour mettre 800 km entre le nid parental et moi. Je n'y connaissais personne, mais je montais excité dans la « Palombe bleue » pour quitter, un soir de juin à 21h52, la gare d'Austerlitz pour une nuit de couchette et une vie d'aventure. J'arrivai dans l'inconnu, seul capable de séduire la jeunesse, et dans un matin chromatique où contrastaient la saleté du quartier de la gare et « la grande lumière du Sud Ouest » que j'avais lue chez Barthes. Là, quartier St Esprit, quelques immigrés jouaient déjà aux cartes à la terrasse d'un café. Pas au *mus* basque mais bien à la *ronda* marocaine qui soignait un peu leur mal du pays. Ils avaient rejoint des générations de juifs, installés dans ce refuge depuis l'Inquisition, et auxquels Bayonne devait son chocolat. Dans l'alignement de la gare, aussi sûrement que les Champs-Élysées relie la Concorde à l'Étoile, le boulevard d'Alsace Lorraine conduisait à la Villa Chagrin, la maison d'arrêt. « Putain, je suis même pas sûr qu'ils aient un cinéma dans ce trou... ».

Ce n'était pas grave. À vrai dire, j'aspirais à un peu de calme. Les deux dernières années avaient été agitées, j'avais malgré moi plongé dans la mobilisation contre le CIP de Balladur, puis dans les grandes grèves de novembre-décembre. Sous prétexte de m'exercer aux techniques de reportage, j'avais souvent trompé Lille pour Paris et ses manifs, dévorant les conférences de Bourdieu et l'actualité syndicale. La demi-victoire, le retrait du Plan sur les retraites, sonnait comme une demi-défaite, le maintien de la réforme de la Sécu. Dans mon esprit enflammé, la déception était à la hauteur de l'espoir avorté de notre quasi-Mai 68. Dans mes valises, j'avais emporté le besoin immature de voir le monde tranché en deux, comme l'Adour semblait diviser Bayonne : St Esprit la sémite face à la Cathédrale toutes flèches au Ciel, la ZUP ghetto face à l'entre-soi des élites centre-bourgeoises, le village d'irréductibles bascopphones du Petit Bayonne face au castrum romain et aux remparts du Grand Bayonne, le noble port industriel face à l'arrogant et snob phare de Biarritz. Je n'avais rien compris à cette ville bizarre, gasco-portugaise, judéo-basque, arabo-républicaine, ni à son fleuve, dont les scintillements reflétaient moins ses conflits intérieurs que les miens.

Je trouvai sans difficulté une chambre d'étudiant, dont le propriétaire eut l'air amusé par mon métier : « ici, au *Petit Bayonne*, vous allez

en voir, *dia* ! Mais je ne vous conseille pas trop de raconter...”. Quant au journal, les journées y tenaient leur promesse de chaude langueur, les fêtes de Bayonne approchaient et mon travail consistait essentiellement en marronniers : qui lancerait les clefs au balcon de la mairie ? La fréquentation serait-elle en hausse ? Quel dispositif de sécurité la Préfecture avait-elle prévu ? Je trouvai même le temps de surfer pendant mes pauses-déjeuner, fixant ma planche sur le toit de la Super Cinq d’occasion, qui m’était vite apparue un besoin vital. Je m’étais intégré rapidement à la rédaction, même si les confrères me chahutaient gentiment sur mon accent pointu et mon refus obstiné de corrompre mon français classique avec des « poche » et « chocolatine ». Le rédacteur en chef se montrait satisfait de mes articles. Un jour néanmoins, apprenant que je logeais dans le Petit Bayonne, il m’avait lancé de façon inhabituellement abrupte un avertissement incompréhensible : « attention, hein, au Petit, ne va pas suivre les jeunes basques dans leurs conneries !... ».

Le soir-même, j’interrogeai Eñaut, un étudiant en lettres qui vivait à mon étage, et avec lequel nous avions pris l’habitude d’échanger des CD de Public Enemy et de NTM : « Tu es bien basque, toi ? osai-je, alors même que ses cheveux courts et sa boucle à l’oreille gauche rendaient ma question parfaitement stupide.

- Oui. Mais pas au sens où tu es français.
- Je ne comprends pas, tu es basque ou pas ?
- Je suis *euskaldun*, je suis basque parce que je parle la langue des basques, c’est ainsi que nous nous définissons.
- Mais c’est quoi les conneries des jeunes basques dont parle mon réd-chef ? »

À ces mots, le visage d’Eñaut se crispa dans un sourire qui luttait pour rester bienveillant.

« Allez viens, je t’emmène faire la fête ».

Le Patxoki était un bar à part. Il était à la fois le repère, le trophée, le bouillon de culture d’un mouvement éclos au mitan des années

1980 : « Patxa ». En France, l'antiracisme festif et fédérateur de SOS Racisme et la naissance imprévue des Verts avaient remplacé la violence politique des années 70, les barres de fer entre gauchistes et fascistes, Mesrine et Action directe. Au Pays basque, ceux de la place Patxa l'avaient certes « interdite aux flics et aux bourgeois » mais avaient surtout imaginé une militance joyeuse, soucieuse d'écologie, de féminisme, des homosexuels, alternative de fait à la lutte armée qui coûtait si cher à Iparretarrak, sœur cadette d'ETA côté français. Le Patxoki était depuis une décennie un laboratoire animé et pacifique, un *gaztetxe*, maison commune gérée par la jeunesse. « Vous n'avez pas ça, à Paris, hein ? », crânait Eñaut.

J'avais plus l'impression d'avoir traversé une frontière que mon quartier ou même mon pays. J'étais à l'étranger. Pas seulement parce que se mêlaient le basque, le français, l'espagnol, et même l'allemand, ce soir-là, avec quelques néo-punks venus de Dresde. Surtout parce que le lieu, en apparence un simple bar, éclatait d'une positivité absente des jours pluvieux de mes mobilisations parisiennes.

« C'est qui, la fille, là-bas ? » Le cidre, aussi artisanal qu'astringent, me piquait la gorge et me déliait la langue. Surtout, il me donnait le courage d'interroger Eñaut, au moins sur des sujets de notre âge.

- « Laisse tomber, *kospei*, aucune chance... ». Je compris que mon nouveau surnom, contraction de cong(és) pay(és), donc synonyme de touriste, d'idiot de passage plus que du village, n'était pas très valorisant.

- « Quoi, elle a un mec jaloux ?

- Alice ? Elle n'obéit à aucun mec, elle a plus de couilles que toi et moi. J'étais à l'ikastola avec elle quand on était gosses. Personne ne l'emmerdait. Un commando du GAL a tué son père dans un bar quasiment sous ses yeux quand elle avait 12 ans, sa sœur en avait 8. Ça endurecit.

- Attends, tu vas trop vite pour moi. Le GAL, c'est les commandos espagnols anti-basques, les ikastola c'est vos écoles, c'est ça ? Ok, ça n'a pas l'air bien marrant, mais aucun rapport avec moi ! Tu la connais bien alors, présente-la moi ! » Ce qu'il fit, amusé et curieux

de voir le désastre annoncé. Mon copilote m'introduisit dans une langue qui ne m'offrait aucun repère ni indice, mais il fut vite interrompu par un immense éclat de rire tout à fait explicite. Sans me jeter le moindre regard, elle tourna les talons pour rejoindre ses amis. Même le verre de cidre offert par un Eñaut hilare ne put amodier mon humiliation.

Plus tard dans la nuit, alors que je sortais fumer une cigarette et prendre l'air, je recroisai ma contemprice. C'était une fille des années 1990. Longs cheveux, bruns et libres, minijupe en jean, collants grunge, Doc Martens à coques, son débardeur disait "Borrokak ez du etenik !" : « la lutte ne s'arrête jamais ». Le visage d'Alice ne m'évoquait pas le cliché anthropométrique du fier profil des femmes basques. Il était plutôt empreint d'une beauté douce que seules les circonstances avaient rendue grave. « On joue à chat ? proposa-t-elle, heureuse de la stupéfaction manifeste qu'elle avait provoquée chez moi. Si tu m'attrapes, on passe la nuit ensemble. Mais la nuit seulement, hein ». Puis elle se mit à courir sans que mes esprits me soient complètement revenus. Malgré sa meilleure connaissance du parcours et sa légèreté, elle avait méconnu, ou peut-être que non, mon extrême rapidité dans cet exercice. Notre course s'arrêta au bord de la Nive, à l'entrée du pont Pannecau sur lequel donnait sa fenêtre et sous lequel, au Moyen-Âge, on noyait dans des cages en fer les femmes de mauvaise vie. Ce soir-là, je peux dire que la liberté se vengea.

La nuit se fit semaine, puis mois. Alors que donner un surnom est le privilège habituel des amoureux, le mien était au contraire de l'appeler par son nom, Alice Iparraguirre. « Elle veut que tout le monde l'appelle *Dima*, c'est le village de sa famille maternelle en Biscaye », se moquait gentiment Eñaut. Pendant plusieurs mois, Alice me fit partager ses lectures situationnistes, alternant livres de Debord, Ellul, Marcuse, soirées au Patxoki et trek dans les estives pyrénéennes. Mais le climat s'était alourdi. À Paris, on avait fait exploser à la hache la porte de l'Église Saint Bernard pour traquer des sans-papiers. Dans le très catholique Pays basque, a fortiori dans les milieux militants où le mouvement de la jeunesse chrétienne agricole et ouvrière était essentiel, cela avait heurté les consciences. À Bayonne, après plusieurs incidents entre les jeunes et la police, plus un jour ne passait sans une arrestation. Les contrôles collectifs d'identité se multipliaient en pleine rue, des lycéens interpellés

dans leur bahut ou des jeunes travailleurs à leur boulot. Il fallait les mettre sous pression. Dissuader les vocations, casser la dynamique avant qu'elle s'enclenche. Le mouvement auquel appartenait Alice, *Gazteria*, était particulièrement visé par les juges qui l'accusaient – à tort – d'être la pépinière d'ETA.

L'ascendant intellectuel qu'Alice avait pris sur moi était évident. Nos moments ensemble étaient faits de rire et de sexe, comme souvent quand on a vingt ans, mais elle m'apportait une maturité et une culture nouvelles. Sa patience était sans borne pour me conter la mythologie du Pays basque ou les affrontements tactiques entre « collectifs ». En revanche, elle pouvait s'embraser pour des brouilles, quand l'étrangeté d'un mot basque m'arrachait un sourire ou bien ce jour où j'enfilai le béret dormant sur un clou au mur : « tu as vu, ça me va bien, non ? Je ressemble à un vieux Basque, et si je mets une baguette sous mon bras, à un vieux Français !

- Arrête tes idioties, *vous* n'avez aucun respect pour rien, c'est celui de mon Aitatxi, mon grand-père le portait pendant la Guerre d'Espagne. Il ne me quitte jamais, mon pays c'est ma langue, et le lieu où je pose ce béret est mon foyer ».

Je me souviens ainsi avoir déclenché son ire en souhaitant que Jospin devînt Premier ministre :

« Tu te rends compte ? Il défend les 35h, la parité, et puis c'est quand même autre chose que les salauds qu'on a aujourd'hui, avais-je timidement tenté.

- C'est un pourri comme les autres, asséna celle qui se définissait comme *abertzale* – 'de ceux qui aiment la patrie', traduit grossièrement.

- Mais en face c'est la droite !

- Et alors ? Tu crois que cela fait une différence ? Tu n'as rien compris, avec tes raisonnements de petit-bourgeois. La gauche, la droite, ta démocratie, ta République, tes flonflons et tes défilés du 14 juillet, ça n'existe pas, c'est du vent. La seule question, c'est le pouvoir. Ils ont le pouvoir, et ils aiment ça. Ils aiment la putain de

domination qu'ils exercent sur nos vies. Et face à ce pouvoir-là, la réponse ce n'est pas vos élections, c'est Kale Borroka ».

Le mot était lâché. *Kale Borroka*, cette intifada basque, variante à base de cocktails Molotov et d'attentats de faible intensité contre les distributeurs automatiques ou certaines institutions. Une guérilla urbaine dans les rues étroites, course-poursuite parfois surréaliste entre les jolies maisons à colombage en encorbellement, dont l'issue était souvent plus sanglante qu'une corrida aux Arènes. Un mouvement qui faisait passer n'importe quel taureau de Picasso pour un aimable bœuf de labour. Un élan qui secouait jusqu'aux couleurs des maisons, ces immeubles dont aucune façade sage à la Mondrian ne résiste à la chevauchée d'enfants terribles, qu'aucune ligne verticale ou horizontale, verte ou rouge, ces lignes remplies de drapeaux blancs, ne pouvait contenir. Certains jours, la jeunesse débordait comme la Nive et l'Adour. Ce jour-là, pour ma part, je compris que Dima me demandait de prendre parti. Elle serait bientôt rattrapée par l'histoire en train de s'écrire ou plutôt déjà écrite : interpellation, transfert à la section antiterroriste du Parquet de Paris, lourde condamnation, peu importe les liens réels avec ETA. Une vie gâchée, ou offerte, c'est selon. Je n'étais pas assez courageux pour la suivre dans sa lutte, ni pour l'en dissuader. Je ne voulais même pas avoir à écrire le papier qui viendrait inéluctablement annoncer son incarcération. Pour tout adieu, je ne reçus qu'une valise confiée comme un secret sur le quai de la gare de Bayonne et un regard qui m'empêcha de la refuser. Peut-être un basque de Paris l'attendait-il déjà, une photo de moi à la main. Tout me traversait l'esprit sans traverser ma gorge. Après cette rupture silencieuse, je m'exfiltrai vers la capitale et le nouveau grand quotidien où commencerait ma véritable carrière journalistique. Dans la Palombe bleue, je me berçais des mots de circonstance sur la lutte par d'autres moyens, la non-violence comme éthique fondamentale, la recherche de la vérité qui devrait faire vaciller tous les pouvoirs.

* * *

À 800km et un quart de siècle de Bayonne, mon frère n'était de toute évidence plus ce jeune journaliste, ni le grand reporter prêt à se jeter en Irak ou en Afghanistan, ni même l'envié directeur de rédaction ignorant, il y a quelques mois encore, le cancer qui lui dévorait les entrailles. Il n'était plus qu'une ombre sur un lit. Je ne sais où il puisa la force de se priver d'air même un instant pour expirer quelques mots : « la valise, s'il te plaît François, dans la cave, la valise... ». Je n'eus aucune difficulté à trouver cette minuscule malle qu'il n'avait pas vraiment cachée et la déposai, contrarié par sa trace sombre sur le dessus-de-lit. La valise, à peine plus lourde que la poussière dont les années l'avaient couverte, ne sembla pas écraser son corps digne mais décharné. Ses doigts toujours élégants s'agitèrent comme des épingles à nourrice sur le cadran de la valise à code. Après quelques tentatives, une intuition, impossible : 11.06.73, sa date de naissance. À l'intérieur, sur un amas de t-shirts à slogans, sweats à capuche et petites culottes bon marché, précieusement serré dans la main désormais inerte de mon frère : un béret noir.

Mehdi Ouraoui est auteur de fictions et de non-fictions. Il vit et écrit au Pays basque.

Résurrection

PAR GABRIEL KEENE

Chère Adèle,

Vous me faites l'amitié de m'écrire après toutes ces années, et j'en suis très touché. Votre message m'est parvenu avec beaucoup de retard, vous connaissez l'état déplorable de ce qui reste de nos services postaux. Hélas, je crains de ne pas vous être d'un grand secours. Maupertuis a tellement changé depuis que vous en êtes partie. Il faut dire que tant de choses se sont passées. Nous étions naïfs alors, nous pensions être à l'abri, derrière nos haies bien taillées, nos rues calmes et propres. La fraîcheur de nos parcs, notre rivière aux eaux étincelantes en été, tout cela nous paraissait éternel. C'est bien loin.

Je sais que je me répète mais c'est le privilège du grand âge de pouvoir radoter sans être interrompu. Avant d'en venir à ce qui vous préoccupe, faites-moi la faveur de m'écouter une dernière fois. Comme tant d'autres petites communes, après des décennies à glisser sur le long toboggan du déclin, nous avons tenté l'impossible. 14 387 habitants en 2022. J'avais renoncé à publier le carnet dans le bulletin municipal. La colonne des décès prenait trop de place. Chaque recensement était une nouvelle gifle. De déconfitures économiques en fermetures de commerces, nous avons tout essayé. Dernier vestige de notre passé industriel, l'usine de plasturgie avait fermé. La prise en otage du directeur par des syndicalistes à bout de nerfs s'était terminée piteusement, après une nuit d'invectives et de négociations sans issue. Sous la menace des fusils d'assaut du groupe d'intervention de la gendarmerie, les gars sont sortis un par un, les mains levées au-dessus de la tête, pointeur laser sur la poitrine. Ils se sont couchés docilement face contre le sol, les bras en croix, avant d'être embarqués. La bonbonne de gaz avec laquelle ils menaçaient de faire sauter l'usine était vide, comme le serait bientôt le compte en banque d'une centaine de familles de la commune. La même année, on avait retrouvé un marchand de chaussures dans son arrière-boutique, veines ouvertes, la tête dans ses cartons débordant d'invendus de la saison précédente. Ce jour-là, j'ai compris que c'était foutu. Bien sûr,

je ne pouvais pas le dire. J'ai fait comme si de rien n'était, comme un comédien consciencieux qui reste sur scène et continue de jouer, imperturbable malgré les spectateurs qui font claquer leur siège en quittant la salle.

De plans de réindustrialisation en stratégies de relocalisation, nous avons alors balayé toute la gamme des promesses gouvernementales de revitalisation. J'ai fini par en connaître un rayon. Je les ai tous vus défiler. Des ministres, des secrétaires d'État, des délégués interministériels, des hauts commissaires à ceci ou à cela, des préfets. J'en ai signé des conventions. J'en ai écouté des discours. Sans parler des consultants en marketing territorial grassement payés par le conseil départemental pour venir de Paris en business class. Des conseillers en finances locales qui préconisent à tous leurs clients l'idée originale de réduire les impôts locaux pour favoriser les implantations d'entreprises. Des experts en attractivité qui vous garantissent l'exclusivité de leurs prestations mais qui oublient de changer le nom de la ville voisine sur leur présentation. J'ai concédé le camping municipal au bord de l'étang à un couple de néo-ruraux, vendu un euro le mètre carré des parcelles viabilisées aux frais de la commune, subventionné l'installation d'un jeune médecin dans un cabinet entièrement rénové. Il est reparti au bout de six mois, épuisé par le flux incessant de patients qui avaient enfin quelqu'un à qui parler de leurs cors aux pieds et de la dépression de leur femme. J'ai envisagé de créer un musée de la qualité de vie, avant de me raviser et de lancer un festival international de danses traditionnelles. Mais il faut croire que les dandinements des Ouzbeks et des Guatémaltèques avaient un potentiel touristique limité, et la première édition a été la dernière. J'ai réclamé en vain la réouverture de la ligne de train. Trop tard, trop cher, irréaliste. Avec les subventions de la SNCF, on avait déjà depuis longtemps transformé la gare en centre multiservices. Une dizaine de personnes y passaient dans la journée pour faire des photocopies. Et les fonds européens pour les mobilités douces nous avaient permis de dérouler une magnifique piste cyclable à la place de la voie ferrée. L'asphalte était si parfait qu'on avait envie de s'agenouiller pour le caresser. Le jour de l'inauguration de la piste, pendant que je faisais mon discours, un bambin s'était allongé pour poser sa joue sur le revêtement tiédi par le soleil. Un wagon à la peinture écaillée était resté là à titre patrimonial – c'est ce que m'avait dit le directeur régional de la SNCF – pour marquer la transition entre les rails et le début de la piste cyclable, énorme masse de fer de l'ère

industrielle, comme un mégalithe pensif au bord d'une autoroute.

Nous avions, je crois, tout essayé, et de guerre lasse, nous avions déposé les armes. Nos enfants étaient déjà partis depuis longtemps et nos successeurs se débrouilleraient avec les lambeaux que nous leur laisserions. Personne ne s'intéressait et ne s'intéresserait jamais à Maupertuis, à son église en granit du 15^{ème} siècle aux lourdes portes condamnées pour risque d'effondrement, à ses boulangeries fermées le week-end au profit de distributeurs de pain toujours en panne, à son école publique mixte à classes uniques, à son kebab et sa pizzeria où l'on ne se sentait pas plus à Istanbul qu'à Naples. Et puis, c'est arrivé. Tout ce que nous avions tenté en vain est devenu réalité, sans que nous y soyons pour grand-chose.

Comment notre population a-t-elle doublé de taille en si peu de temps ? Je ne me l'explique toujours pas. Je crois me souvenir que vous êtes arrivée dans ces premières années de croissance exubérante. Tout est allé si vite. Nous étions surpris mais heureux d'assister à la fin de l'agonie de Maupertuis. L'afflux de réfugiés – vous préféreriez le qualificatif plus épique et plus douloureux de survivants – transformait la physionomie de notre ville. Comme vous, ils avaient fui avant qu'il ne soit trop tard. Pour la plupart ils étaient qualifiés, jeunes, avec des ressources financières appréciables. Nombre d'entre eux achetaient nos antiques et croulantes maisons du centre-ville qu'ils rénovaient au goût du jour. Les jardins refleurissaient, les façades retrouvaient leur éclat. Des enfants couraient à nouveau dans les rues et faisaient résonner de leurs cris la cour de l'école dont il a fallu en urgence rouvrir des classes. Bien sûr, ce n'est pas allé sans tensions. Nos vieux grommelaient devant ces étrangers comme ils disaient – l'étranger commençait pour eux à la limite du canton – mais ils en profitaient pour vendre en quelques semaines des ruines dont personne n'aurait voulu en temps normal. Une visite suffisait. Le propriétaire attendait sur le trottoir, tranquille, en tirant sur son mégot qu'il tenait entre le pouce et l'index. Monsieur et madame faisaient un dernier tour à l'intérieur et terminaient leur conciliabule sur le seuil, en chuchotant nerveusement. Les prix de l'immobilier montaient de façon déraisonnable, mais tout le monde y trouvait son compte. Des agences immobilières avaient poussé comme des champignons sur l'écorce d'arbres morts. Leurs vitrines mettaient en valeur les vieilles pierres et les poutres apparentes. Des photos lumineuses de la France authentique, noyée

dans la verdure. Maison, jardin, qualité de vie. Les trois ingrédients du cocktail gagnant, disaient les agents immobiliers. Nos artisans et nos commerçants ne s'étaient jamais aussi bien portés. Les finances de la ville aussi. Trois fois de suite, j'ai été réélu au premier tour. Avec le conseil municipal, j'ai engagé de grands travaux d'aménagement pour embellir la commune, moderniser ses équipements, remplacer l'éclairage, enterrer les lignes électriques, construire une médiathèque et un terrain de sport dignes de ce nom. Je vous passe les détails, vous les connaissez aussi bien que moi. De nouveaux lotissements poussaient autour de Maupertuis, à l'emplacement de terres agricoles qu'il avait fallu déclasser pour les rendre constructibles. Une zone artisanale et industrielle a vu le jour, un échangeur routier pour connecter la ville à la voie rapide, un deuxième puis un troisième supermarché.

Avec près de trente mille habitants, nous vivions dans une vraie ville et notre croissance semblait assurée pour des décennies. Maupertuis se relevait de ses cendres. Vous souvenez-vous, chère Adèle, de cette mémorable fête de la musique pour laquelle j'avais invité un orchestre symphonique à jouer l'Ode à la joie au milieu du parc ? Les notes s'envolaient dans l'air léger de ce soir de juin, et je regardais avec étonnement cette mer d'hommes, de femmes et d'enfants écouter la merveilleuse mélodie. Assis comme tout le monde sur l'herbe humide, comment décrire mon état ? J'étais, je crois, transporté. Par quel miracle, alors que j'avais abandonné tout espoir, Maupertuis était-il soudain devenu désirable à ce point ? Il y avait alentour bien d'autres villes qui auraient pu, elles aussi, profiter de l'afflux de réfugiés. Nous n'avions rien de plus, rien de moins que les autres. Il faut croire que le mouvement était aussi arbitraire qu'inéluctable : c'était Maupertuis et nulle part ailleurs. Dès lors, il fallait nous montrer à la hauteur. Nous nous sommes lourdement endettés, nous avons engagé de grands travaux d'infrastructures, refait nos routes, construit trois écoles et un lycée, nous avons même dû nous lancer dans la construction de logements sociaux et de résidences pour nos vieux. Il faut dire que les réfugiés nous aidaient bien. La plupart continuaient à travailler à distance pour leurs employeurs, d'autres avaient créé leur propre activité, tous avaient à cœur de s'impliquer dans la vie de la cité pour faire du commun, comme ils disaient. Je n'ai jamais bien compris ce qu'ils voulaient dire par là, mais si ça leur faisait plaisir, pourquoi pas. J'en ai intégré quelques-uns au conseil municipal, deux jeunes femmes et un homme. Du sang neuf et des idées neuves, ça nous changeait

des déprimants lotos des aînés et des sempiternelles kermesses de fin d'année.

Je me souviens parfaitement de l'inauguration de votre magnifique galerie d'art, chère Adèle. Quelle idée audacieuse vous aviez eue de rénover une partie de l'ancien couvent pour y installer les œuvres de vos artistes. J'étais très impressionné par tant de beauté réunie sous ces voûtes de pierre blonde, patinées par les siècles. L'accrochage était très réussi, les tableaux semblaient dialoguer avec les installations de métal poli qui parsemaient la pelouse. Le champagne pétillait gentiment dans les coupes. Au milieu du jardin, autour du bassin qui miroitait, les femmes étaient belles et gaies et les hommes avaient poussé l'effort jusqu'à mettre une cravate. Malgré la désapprobation de votre architecte, inquiet pour les fondations du couvent, vous aviez planté un petit ginkgo, dont les feuilles bruissaient doucement. C'était comme le couronnement d'années de combats. Non seulement Maupertuis n'était pas mort, non seulement la ville avait grandi comme personne ne l'aurait imaginé, mais elle se transformait en écrin de beauté et de culture. Maupertuis s'était relevé et rayonnait comme jamais. Dans la chapelle du couvent, les trois vitraux que vous aviez restaurés à grands frais émettaient une sorte de vibration, comme animés d'une vie autonome. Au fond du chœur, de part et d'autre d'une Résurrection du Christ, il me semble qu'il y avait une scène de l'Apocalypse, et une autre de l'Annonciation. Le soir du vernissage, vous aviez préféré n'exposer aucune œuvre dans la chapelle, qui était restée absolument vide. Vous m'aviez dit que pour vous le vide était une œuvre d'art en soi. Vous parliez du Japon, d'ascétisme et de philosophes du dépouillement dont les noms m'étaient inconnus. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai vraiment compris ce que vous vouliez dire. Le silence de la chapelle et les mondanités bruyantes du cloître étaient comme les deux faces d'une même médaille, un pas suffisait pour basculer d'un monde à l'autre.

J'en suis persuadé : les Maupertuisiens étaient heureux. Pour rien au monde ils n'auraient échangé leurs pavillons avec jardin ou leurs maisons anciennes contre les résidences sécurisées en périphérie des grandes villes où le gouvernement proposait aux réfugiés de s'installer. Quand les événements sont survenus, nous venions d'apprendre l'implantation prochaine à Maupertuis de l'antenne régionale d'une grande école de commerce. J'avais fait une déclaration solennelle au

conseil municipal pour marquer cette étape décisive. Mais autour de notre bulle, la pression montait. Depuis des mois, les journaux parlaient de manifestations monstres dans les principales métropoles, noyautées par des casseurs. À Maupertuis, nous commentions ces péripéties de loin, sans nous sentir vraiment concernés, comme on regarde la tempête depuis le rivage. Un jour, sans prévenir, les manifestations avaient cessé : plus personne ne revendiquait quoi que ce soit parce qu'il n'y avait plus rien à attendre. Pendant plusieurs semaines, un calme étrange s'était fait dans le pays. Mais ce n'était que la mer qui se retire avant le tsunami. Simultanément, sans qu'on puisse dire s'il y avait eu concertation, les plus grandes villes entrèrent en ébullition. Ce qu'aucun gouvernement ne pouvait plus leur donner, l'espoir, les gens se mirent à en arracher les moindres racines, à rendre son existence même impossible. Puisqu'une vie meilleure leur était interdite, il fallait que rien ne subsiste en dehors de leur colère. Ce fut le temps des émeutes urbaines, des pillages à grande échelle et du chaos. Bientôt, il n'y eut plus d'ordre social parce qu'il n'y avait plus de société. Plus personne ne savait à qui se fier, tout le monde pillait tout le monde. Le boucher brisait la vitrine du fleuriste pour récupérer quelques euros derrière le comptoir et surtout parce qu'il n'y avait pas de raison que le fleuriste garde sa devanture intacte, alors que lui, le boucher, avait tout perdu. Les voisins épiaient les allers et venues dans l'immeuble pour savoir quand défoncer la porte en face et aller se servir chez le voisin. On saccageait les voitures garées le long des trottoirs aussi bien que les poussettes dans les halls d'immeubles. Les adolescents allumaient des poubelles pour réduire en cendres leur école et la crèche de leurs petits frères et sœurs. On jetait par les fenêtres les livres des bibliothèques pour faire de grands feux au milieu des boulevards.

Dans les cercles parisiens, contre toute évidence, on échafaudait des théories hasardeuses. Il fallait que la vapeur s'échappe de temps en temps de la cocotte-minute pour faire baisser la pression. Les inégalités sociales provoquées par la politique ultra-libérale du gouvernement étaient tellement scandaleuses qu'il fallait bien tolérer quelques épisodes d'autorégulation. La légitimité était du côté des émeutiers, qui ne faisaient que se défendre face aux violences policières d'un État totalitaire. La bouillie journalistique prenait les formes d'absolution les plus fumeuses pour trouver des excuses aux auteurs de troubles. Il fallait éviter à tout prix de faire des vagues. Les forces de l'ordre n'intervenaient que de façon exceptionnelle,

quand des bâtiments officiels étaient pris pour cible. Mais au fond la réalité n'échappait à personne : la couleur de l'émeute était celle de l'abandon, du ressentiment et de la haine. Depuis des années, ceux qui n'avaient pas eu les moyens de fuir avaient formé une sous-société. Les reclus, les surnuméraires, les invisibles, les inutiles. Des collectifs informels avaient pris toutes les dénominations possibles. Créés par on ne sait qui dans le chaos et la fièvre, ils se dissolvaient dans les fumerolles des gaz lacrymogènes sitôt l'éruption passée. Ils n'avaient plus rien à perdre ni à espérer. À bout de nerfs, leur existence médiocre leur était devenue insupportable. Les autres, qui avaient fait le choix paradoxal de devenir des réfugiés, avaient retrouvé des vies infiniment plus confortables. À présent que Paris et les principales métropoles étaient des champs de ruines, c'est vers eux, vers leur prospérité et leur insupportable sérénité que tous les regards se tournaient.

Rien n'y a fait. Ni les essaims de drones, ni les patrouilles de chars, ni les barrages de gendarmerie, ni les assignations à résidence. Les vagues ont commencé à déferler sur notre pauvre Maupertuis, malgré les promesses de tolérance zéro des autorités. Sitôt la première nuit de pillage passée, en voyant la ville dévastée, vous avez pris la sage décision d'aller vous mettre à l'abri avec la plupart de vos œuvres. Barricadé dans le sous-sol de la mairie, face aux écrans de contrôle qui ne renvoyaient plus aucune image, je ne pouvais pas vous en vouloir. Vous disiez que votre départ était temporaire, le temps que ça se calme, et vous le pensiez certainement. Je vous ai vue partir avec dépit, mais je vous comprenais. Nous avons, coûte que coûte, essayé de tenir bon dans la tempête. Je ne peux pas oublier les nuits passées à patrouiller d'un quartier à l'autre avec la police municipale, le quadrillage par l'armée, la désolante comptabilité des voitures brûlées et des magasins pillés, la mise à sac de la médiathèque, les pétitions citoyennes, les conseils municipaux de crise, les courriers au préfet, la formation de milices citoyennes. Rien n'y a fait. Vague après vague, Maupertuis s'est vidé de ses habitants, comme une vieille baignoire fuyarde. Les vitrines éclatées restaient en l'état, les toits effondrés des maisons incendiées béaient sur le vide. Rapidement, je n'ai plus eu les moyens de changer le mobilier urbain dégradé, de réparer les lampadaires, de commander des modules préfabriqués à la place des salles de classe inutilisables. Et puis toute tentative de réparer quoi que ce soit était vaine : la vague suivante arracherait ce qui avait survécu à la précédente. Les gens ne disaient plus rien, ils ne venaient même

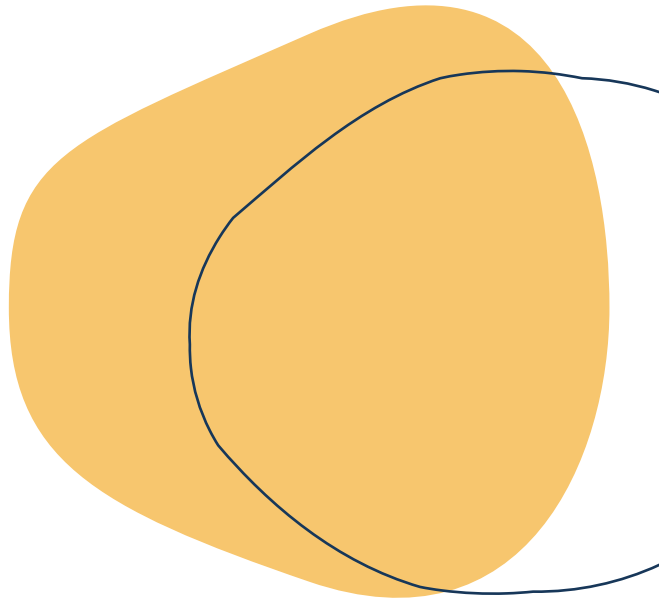
plus me voir comme à l'époque où tout allait bien et qu'ils gueulaient pour un trou dans la chaussée devant chez eux. À quoi bon ? Ils sont partis, tout simplement. Les camions de déménagement tournaient jour et nuit dans les rues. Les résidences sécurisées derrière leurs hauts murs, leurs barbelés et leurs caméras de surveillance sont finalement devenues désirables, comme autant d'îlots assiégés mais encore sûrs. Des hordes de pillards passaient sur la ville sans discontinuer. Parfois, ils s'affrontaient pour le contrôle d'un quartier, d'un entrepôt ou d'un dépôt de bus. La guerre de Cent ans avec des cocktails Molotov, des portables et des voitures. Chère Adèle, vous ne pouvez pas imaginer à quel point je vous ai envie à cette époque. Mais mon devoir était de tenir, de préserver ce qui pouvait l'être, de protéger ceux qui restaient.

À présent, je dois bien vous l'avouer, chère Adèle. Vous vous en doutez : les vagues successives de pillages n'ont pas épargné votre galerie. La beauté attire la profanation comme l'arbre le plus haut attire la foudre. L'ancien couvent a été saccagé et les œuvres encore entreposées dans vos réserves ont disparu. Et puisqu'il faut en venir aux faits, l'entrée de la crypte que vous aviez aménagée et occultée a finalement été découverte. Je ne saurais vous dire quand exactement, mais c'est arrivé. La rage de la destruction a fait son œuvre. Rien de ce que vous y aviez mis à l'abri n'a subsisté. Ni le retable flamand du 17^{ème} siècle, ni les tirages photo grands formats sur plexiglas auxquels vous teniez tant, ni les délicates faïences de Delft dont la céramique bleue et blanche parsème les dalles. D'après les débris que j'ai pu retrouver, les trois sculptures dont vous me parlez dans votre message ont dû être détruites à coup de masse. Je sais que cette nouvelle vous brise le cœur et j'en suis désolé. Mais ne soyez pas triste, pensez aux jours heureux de Maupertuis comme à une parenthèse enchantée dans la longue suite de malheurs qui se sont abattus sur notre génération.

Parfois, avant que la nuit ne tombe, je vais me promener. Mes pas me conduisent souvent vers votre galerie, sans que je m'en rende compte. Des silhouettes passent, silencieuses et furtives, derrière des pans de murs écroulés. La vue du feuillage doré de l'imposant ginkgo qui frémit sous la brise me reconforte. J'entre dans le cloître envahi d'herbes folles et mes yeux se posent sur les colonnes dont les pierres éclatées par le feu semblent m'adresser un reproche muet. J'enjambe l'enchevêtrement de poutres noircies et je pénètre dans la chapelle. Des vitraux, il reste des éclats de verre colorés qui crissent sous mes

pas. En avançant dans l'espace qui résonne, je distingue, retenu par une baguette de plomb, un fragment de la Résurrection qui se balance dans le vide.

Gabriel Keene est né d'un père aborigène et d'une mère bretonne. Peu doué pour les chiffres, il aime les lettres et publie un recueil de nouvelles. Il partage avec quelques éminentes personnalités le privilège d'être un romancier non publié. Il a rédigé une thèse sur le refus de la pratique stylistique dans la configuration carnavalesque chez Jean Seul de Méluret (1885 - 1935). Depuis, il voyage et exerce divers métiers (plagiste, bûcheron, serveur, agent de sécurité...).



Vingt villages

PAR IMANE DEMNATI

Debout sur le parking, Alia faisait signe à l'autocar rempli d'enfants qui s'éloignait progressivement. L'idée lui vint que si le véhicule faisait brusquement marche arrière et la percutait, elle ressentirait probablement la même chose.

Bien sûr, Alia savait à l'avance qu'elle ne pourrait pas partir à la montagne avec ses camarades. Ses parents n'en avaient pas les moyens. Ils n'étaient pas comme ceux des autres enfants de son collège. Non, évidemment, c'était impossible par l'ordre naturel des choses : son père avait pour patron le père d'un garçon de sa classe. Et elle habitait dans la seule tour HLM de Salon-de-Provence qui avait le malheur de dépendre d'un collège totalement différent de celui des amis de son quartier. Elle était avec les huppés.

Alia y avait rencontré Emma. Emma était très excitée à l'idée de partir une semaine à la montagne. Ses cheveux blonds s'électrifiaient à chaque fois qu'elle lui en parlait, et elle en parlait beaucoup. Son amie lui avait dit qu'elle pourrait peut-être passer l'épreuve du Chamois cette fois, Alia lui avait répondu qu'elle trouvait cela merveilleux, qu'elle-même n'en était pas encore au Chamois, mais qu'elle rattraperait son retard durant la semaine au ski.

Bien sûr, Alia n'avait jamais skié de sa vie. Ce voyage dont elle savait qu'elle ne ferait pas partie lui donnait une désagréable sensation de déjà-vu. Elle n'était pas non plus allée à la classe de neige de CM1. Et quand ses camarades étaient revenus et n'arrêtaient pas de parler des médailles qu'ils avaient remportées, des histoires de flocons d'argent, elle avait retenu par cœur l'ordre magique bronze-argent-or et avait affirmé haut et fort qu'elle avait eu son flocon d'or à l'âge précoce de six ans.

Le soir de l'annonce du voyage à la montagne, Alia était rentrée chez elle en se demandant si cela valait la peine de poser une question à laquelle on connaissait déjà la réponse. Puis elle s'était dit qu'une

confirmation orale de sa mère lui permettrait peut-être de dormir en paix. Elle l'avait rejointe dans la cuisine où elle épluchait sereinement des navets, lui avait donné le prix de la semaine au ski. Sa mère avait secoué doucement la tête, avait dit « c'est très cher », et Alia savait que la conversation était close. Sa mère n'avait pas dit « non », pas même « trop cher », juste « très ». Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Alia n'avait pas insisté, elle n'était même pas déçue, juste légèrement lassée.

« D'ailleurs, ce samedi-là, on est invités au mariage de Samia », avait rajouté sa mère. « Tu sais, Samia ? La petite que je gardais il y a quelques années ».

Alia voyait vaguement. Samia, cela devait être la fille qui allait faire ses courses le samedi matin en legging rose, elle saluait poliment sa mère à chaque fois. Elle habitait dans la tour d'en face. Alia avait hoché la tête et s'était dit qu'elle allait annoncer à Emma que malheureusement son grand frère se mariait la semaine du ski et qu'elle ne pourrait pas y aller.

Elle s'était couchée ce soir-là en pensant à ce qu'Emma allait lui raconter en revenant. Les médailles qu'elle allait obtenir. Alia avait réalisé qu'elle n'était pas très sûre de savoir ce à quoi ressemblait un chamois. Elle avait allumé son téléphone et tapé le mot chamois sur Google Images. Une mosaïque de photos était apparue, montrant la même bête blanche et cornue dans le même décor vert et montagneux. C'était bien l'animal qu'elle avait imaginé. Rassurée, elle avait éteint son téléphone, s'était répété l'ordre magique bronze-argent-or et s'était endormie rapidement.

Aujourd'hui, c'était vendredi, le vendredi de départ pour la classe de neige. Le lendemain aurait lieu le mariage de Samia. Il semblait à Alia que ces deux projets étaient assez asymétriques et peu équilibrés. Et elle était condamnée à subir le deuxième.

Sa classe était partie à midi mais elle avait passé l'après-midi au collège. Sa professeure de français, probablement par compassion, avait insisté pour faire quand même cours. Il y avait un autre élève de

sa classe qui n'était pas parti non plus. Mais lui, c'était parce qu'il était en fauteuil roulant.

Ils avaient étudié un poème de Wallace Stevens, qui débutait par :

« Vingt hommes traversant un pont pour aller dans un village / Sont vingt hommes traversant vingt ponts pour aller dans vingt villages ».

Alia s'était dit que cela n'avait aucun sens.

Mais ça faisait passer le temps. De toute façon, elle n'avait pas grand-chose d'autre à faire. Chez elle, elle n'aurait fait que ruminer sur son sort.

Elle prit le chemin du retour. L'air sentait la résine de pin. L'immensité bleue du ciel contrastait avec le paysage terne et aride du sud de la France. Il semblait que la nature elle-même avait renoncé à faire pousser sur ce sol rocailleux autre chose que des épines vertes et drues.

L'architecture autour d'elle s'élevait au fur et à mesure qu'elle approchait de sa destination. Des résidences riches et plates aux volets pastel fraîchement peints, elle arriva jusqu'aux tours de son quartier, où les vies s'entassaient les unes sur les autres dans une matrice de béton sale.

Vingt villages suspendus à la verticale.

Elle trouva son père, comme à son habitude, devant la télévision. Il lui sourit quand elle vint lui déposer un bisou sur la joue. Il lui annonça qu'ils avaient fini aujourd'hui le chantier du château. C'était lui qui avait eu l'honneur de poser la dernière pierre sur les murailles, il était très fier. Sa mère était dans la cuisine et essuyait la vaisselle en écoutant la radio, comme à son habitude. Il sembla à Alia que la scène était la même à chaque fois qu'elle rentrait, éternelle et figée dans le temps. Elle l'embrassa silencieusement à son tour et, une fois cette routine exécutée, s'exila dans sa chambre.

Allongée dans son lit mezzanine, les yeux levés vers le plafond, elle contempla le monde. Elle avait scotché juste au-dessus de sa tête un planisphère découpé dans un des magazines du CDI.

Son regard balaya l'Atlantique et se fixa sur la France. Du doigt, elle traça sur le papier plastifié le trajet entre Salon et les Alpes. Elle se dit que cette distance géographique ne faisait que confirmer celle qui la séparait, elle, de ses camarades de classe.

Elle déplaça son doigt jusqu'à ce qu'il cache entièrement le minuscule mot Marseille qui chevauchait la terre et le bleu de la Méditerranée, là où Salon aurait été s'il avait été écrit sur la carte. Puis soudain, quelque chose explosa en elle. Une haine noire se répandit comme un poison dans ses tripes et elle maudit sa famille, son école, l'univers. Elle se dit que si elle était née dans les montagnes elle aurait su skier et n'aurait pas eu à chercher le mot chamois sur Google Images. Mais non, non, il avait fallu qu'elle naisse dans cette ville petite et sèche, qui ne méritait même pas d'être située sur la carte.

Elle chercha désespérément à se raccrocher à quelque chose que sa ville avait pu lui donner, n'importe quoi ! Sa ville qui était d'abord son quartier, puis Salon. Mais elle ne trouvait rien et, devant ce vide poussiéreux, elle se sentit d'une impuissance telle qu'elle eut envie de hurler. Elle détestait cette ville qui avoisinait la mer sans la toucher, elle détestait les trente minutes en voiture qui la séparaient de la plage la plus proche. Elle était à une heure et demie de la première station de ski, mais encore une fois, c'était à *une heure et demi*. Et de toute façon, elle n'avait jamais fait le trajet pour le vérifier. Elle détestait cette ville qui était proche de tout mais de rien à la fois, un entre deux, une position intermédiaire, comme une étape, indécise, bancale, stratégique sans doute pour des personnes comme Emma mais sans aucun avantage pour une petite fille comme elle.

Elle se sentait minuscule, inutile, vidée d'espoir.

Face au vide, le sommeil l'absorba sans même qu'elle s'en rende compte.

Elle se réveilla deux heures plus tard.

Elle saisit instinctivement son téléphone. Sur son écran s'affichait : *Emma a envoyé 5 photos*, et sa poitrine se serra. Elle n'avait pas la force d'ouvrir les messages. Elle mit son téléphone en mode avion, le posa loin sur ses draps.

Dans le silence de son appartement assoupi, une démangeaison gagna ses orteils. Elle agrippa ses chevilles, puis ses jambes, et bientôt s'étendit sur tout son corps. Le contact de sa peau contre le matelas devenait insupportable, brûlant, cela ne lui était jamais arrivé, elle avait l'énergie pour soulever l'univers entier, elle ne pouvait pas rester dans son lit à ne rien faire. Elle n'arriverait pas à se rendormir, et de toute façon elle ne le voulait pas. Ses camarades étaient dans le dortoir de la station de ski, il devait s'y passer mille choses. Alors elle devait en faire mille et une.

Elle se leva en un éclair, enfila les habits les plus chauds qu'elle trouva à tâtons dans l'obscurité de sa chambre et, sans un bruit, le cœur battant, elle ouvrit la porte d'entrée, se faufila dans la cage d'escalier et descendit en courant jusqu'à l'extérieur.

Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Elle savait juste qu'il fallait qu'elle fasse quelque chose. Il fallait qu'elle rétablisse l'équilibre dans ce monde, qu'elle détruise l'asymétrie. Elle espérait que ses parents ne s'étaient rendus compte de rien, elle reviendrait dans quelques heures, promis.

Un groupe fumait au coin de son immeuble. Elle se rapprocha et reconnut les grands frères de ses amis. Ils la reconnurent aussi, lui demandèrent avec surprise ce qu'elle faisait là. Ils n'avaient pas l'air d'être totalement eux-mêmes, leurs yeux plus petits et rouges que d'habitude, c'était étrange mais excitant. Ils dirent à Alia qu'ils voulaient aller en ville, quitter le quartier, changer de décor, que c'était plus marrant. Elle les suivit.

La minuscule Clio 2 était saturée de fumée et de musique. Les vitres ouvertes, elle roulait à toute vitesse vers le centre-ville.

Alia était serrée contre la portière, les narines cherchant l'air frais de l'extérieur. Elle avait l'impression de voler. Il lui semblait qu'elle

n'avait jamais été aussi heureuse qu'à cet instant-là, les oreilles bourdonnant de musique, la cage thoracique battant au bruit des basses, projetée contre un côté de la voiture à chaque virage. Les lumières de la ville défilaient rouges, oranges, floues devant ses yeux, la vie n'avait jamais été aussi rapide et intense. Quelques passants promenaient leur chien et regardaient passer la voiture. Ils semblaient figés dans le décor, si tristes avec leurs manteaux lourds et sombres, alors qu'elle était si légère et libre.

Arrivés au centre-ville, la Clio grilla un feu rouge et manqua d'écraser un SDF qui traversait la route à ce moment-là. Il traînait un vieux sac de randonnée et, avec son béret enfoncé sur le crâne, elle le reconnut, ils le reconnurent tous. C'était « Ta Gueule de Salon-de-Provence », l'icône ! Le SDF que toutes les générations de collégiens connaissaient parce qu'il leur criait « Ta gueule ! » dès qu'il les croisait. La voiture klaxonna, le vieil homme la salua comme à son habitude. Satisfaits, Alia et les autres continuèrent leur route et se garèrent quelques centaines de mètres plus loin.

Ils sortirent des bouteilles de Coca-cola du coffre et se les passèrent en buvant chacun quelques gorgées. Ils en proposèrent à Alia en rigolant. Elle devina que ce ne devait pas être seulement du Coca, et elle refusa.

La fumée dans la voiture lui était un peu montée à la tête. Elle avait le vertige quand elle marchait et, avec l'exaltation de vivre quelque chose d'interdit, elle se sentait ivre.

Ils s'engagèrent dans la rue piétonne principale. Les lampadaires projetaient de grosses taches jaunâtres sur eux. Le groupe chahutait et criait, Alia se dit qu'ils devaient faire peur de l'extérieur, cela lui plut. Avec les camarades de son collège, lisses et propres, elle n'aurait jamais fait cet effet. Bientôt, ils croisèrent d'autres jeunes, et au fur et à mesure qu'ils avançaient, le groupe grossissait. Elle les connaissait quasiment tous, ils lui ébouriffèrent affectueusement les cheveux en répétant « Improbable que tu sois là Alia, improbable ! ». Ils lui dirent qu'ils étaient contents de la voir et, du haut de son petit corps, elle se sentait parfaitement à sa place.

C'était eux, les vingt hommes, traversant un pont, pour aller dans un village.

Il lui sembla finalement qu'ils n'avaient pas vraiment d'autre plan que de « zoner » (elle comprenait pour la première fois la réelle signification de ce mot). Ils progressaient dans la rue, passèrent devant la savonnerie, puis la fontaine moussue. Leurs silhouettes se reflétaient, floues et déformées, dans les vitrines des magasins fermés. Elle trouvait cela exaltant, mais lorsque, arrivés au bout de la rue piétonne, la masse noire du château se détacha devant eux, l'envie lui prit d'y monter pour contempler de haut les lumières de la ville.

Elle profita d'un moment de rencontre avec d'autres jeunes de son quartier pour se détacher discrètement du groupe. Elle s'enfonça dans une ruelle qui montait jusqu'au château. Il y régnait une obscurité si épaisse qu'un frisson la parcourut, alors elle se mit à courir, foncer dans la pénombre plutôt que d'y avancer en marchant lui semblait moins effrayant.

Elle arriva essoufflée sur l'esplanade qui surplombait la ville, se glissa sous la porte massive du château et pénétra dans l'enceinte.

Comme son père le lui avait dit, les travaux des remparts étaient finis, mais les échafaudages n'avaient pas encore été retirés. Alia grimpa sur la première plateforme. L'acier était froid et mordait sa main nue. Elle se hissa, barre après barre, étage après étage, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de métal au-dessus de sa tête.

Elle l'attendait là, la ville.

Noire, elle semblait être la symétrie parfaite du ciel nocturne. Les étoiles étaient les lampes électriques des quelques maisons encore illuminées. Les tuiles des immeubles, qu'elle savait oranges et fauves, luisaient doucement dans la lumière grisâtre de la nuit. Elle regarda en bas. Le vertige de la voiture s'accentua. Les remparts étaient raides et verticaux sur quelques mètres puis finissaient en pente douce et matelassée de plantes jusqu'à l'horizontal.

C'était beau.

Émue, elle voulut monter sur le rempart. Il fallait qu'elle touche cette pierre, celle que son père avait posée, lui ou un autre peut-être. Elle voulait se sentir connectée à cette ville, en communion. Elle s'accroupit, tendit les mains pour attraper la pierre. Elle la trouva étrangement tiède sous ses doigts. Elle fit basculer son poids vers l'avant et posa un premier pied sur le sommet du rempart. Elle s'équilibra, ramena le second, mais au moment où elle voulut le poser sur la pierre, il y eut un chuintement, la pierre se détacha du mur, et Alia avec elle, chuta dans le vide.

En entrouvrant les yeux, elle vit un éclair métallique, bronze-argent-or. Elle crut qu'elle délirait. L'éclair oscillait devant elle, comme un pendule, accroché autour d'une barre, non, d'un cou ? flasque et blême. Elle vit deux yeux sous un béret et comprit soudain avec horreur qui était le personnage devant elle. Elle recula brusquement et se retrouva acculée contre la pierre.

– « Entendu un bruit, lui dit Ta Gueule. M'est tombée dessus. » Il sentait comme les bouteilles de Coca-cola sorties du coffre. Et le tabac froid, écoeurant. Il faisait si sombre, Alia peinait à voir quoi que ce soit. Elle tâta, paralysée, le sol autour d'elle. Elle se rendit compte qu'elle était assise sur un sac de couchage recouvert d'aiguilles de pin. Elle sentait son téléphone dans la poche de sa veste, se dit qu'elle devait appeler quelqu'un, ses parents, la police.

« Il faut – il faut que je rentre chez moi », balbutia Alia. Mais elle avait trop peur, elle n'arrivait pas à bouger. Son visage pulsait. Elle toucha sa joue droite et une douleur vive électrifia tout son corps.

– « Comment t'es tombée là ? »

– « Je voulais monter sur la muraille... »

– « Pas malin, p'tite. Pas un endroit pour une fille comme toi ici. » Alia se mit à pleurer.

– « Je voulais faire quelque chose... Juste *quelque chose* ».

Ta Gueule alluma une lampe et l'obscurité fuit. C'était une vieille lampe électrique, il la plaça entre eux deux, et elle se rendit compte qu'elle voyait son visage pour la première fois. Il avait une bouche fine, un nez droit aux minuscules veines rouges éclatées, une moustache touffue, des petits yeux bleus et doux. Autour de son cou pendait une bourse en plastique transparent dans laquelle étaient stockées quelques pièces de monnaie, *bronze-argent-or*. Il lui tendit un bout de tissu pour qu'elle essuie la plaie de sa joue. Ses mains étaient noires et sales.

La peur d'Alia s'était envolée.

Alors ils parlèrent.

Pendant très longtemps.

Elle lui raconta son collègue, la montagne, ses parents trop pauvres. Le temps semblait ne plus avoir de dimension, il se dissolvait dans l'air glacial et figé de la nuit. Ta Gueule lui dit que l'hiver, c'était mieux ici, au pied du château, que la pierre conservait bien la chaleur de la journée. Et puis au milieu des buissons, personne ne venait l'embêter. Il lui raconta que ce froid-là, c'était le même qu'à la montagne. C'était le même que partout. Qu'elle n'avait rien à leur envier, à ses camarades. Il l'avait connu le froid, sous toutes ses formes, sous les ponts des villes immenses et impersonnelles, derrière les églises des bourgs étroits et méfiants. Il avait erré par-ci par-là. Alia se dit qu'il avait été un homme, traversant vingt ponts, pour aller dans vingt villages. Puis quand il avait découvert Salon, chaude et accueillante, il avait décidé d'y rester définitivement.

Sans toit où dormir, la ville entière était devenue sa maison.

Et un jour, son tombeau.

– « Mais toi, gamine, t'es pas condamnée. L'ordre, l'est pas fixe. Tes gosses, ils iront au ski ».

Il y eut un long silence. Ta Gueule bailla. « Tu devrais rentrer, maintenant. Tes parents, vont s'inquiéter ».

Elle se leva lentement, balaya son pantalon du revers de la main. Elle avait des égratignures partout mais, elle s'en rendait compte, les fourrés avaient miraculeusement amorti sa chute. Il se leva lui aussi. Son épais manteau de feutre peinait à cacher sa maigreur. Hésitant d'abord, il la serra dans ses bras, comme pour lui dire *merci*.

Ils s'écartèrent. Il faisait encore nuit. Elle fit quelques pas pour sortir de la broussaille, se retourna, lui demanda : « Au fait, comment tu t'appelles ? ».

– « Albert. »

Elle lui sourit.

– « Au revoir, Albert ».

Elle semblait avoir repris ses esprits. La fumée et la chute avaient été drainés de son corps. Instinctivement, sans vraiment s'en rendre compte, elle prit le chemin pour rentrer chez elle. Elle marcha longtemps, pensant aux paroles d'Albert. Elle se dit qu'elle allait l'aider, qu'il le méritait. Elle se sentait bien, apaisée, elle ne voulait rompre cette énergie formidable pour rien au monde. Alors elle marcha, marcha. Quelques rues avant d'arriver chez elle, elle se dit que ceux du groupe devaient s'inquiéter. Elle aurait dû les prévenir.

Elle glissa sa main dans sa poche pour prendre son téléphone et leur envoyer un message, mais ses doigts ne rencontrèrent que du tissu. Elle chercha dans son jean, dans sa veste à nouveau, puis par terre, et ne le trouva pas.

Puis soudain, elle le vit : Albert qui la prenait dans ses bras, longtemps, un peu trop longtemps.

Il lui avait volé son téléphone.

Cela ne la choqua pas.

Elle n'était que légèrement déçue, elle aurait préféré une histoire de rédemption, parfaite jusqu'au bout.

Mais au moins, maintenant, il avait un nom.

Elle porta un doigt sur son visage et effleura l'égratignure qui commençait à enfler sur sa joue. Elle se dit qu'elle ne serait pas très jolie pour le mariage de ce soir, qu'avec cette plaie elle ne pourrait plus cacher sa sortie, que ses parents allaient la punir. Sans parler de son téléphone. Mais en fait, cela importait peu.

Le mistral commença à souffler. Il balaya doucement son visage comme pour lui dire d'arrêter de toucher sa blessure.

Il était froid, ce vent, mais entraînant. Il arrachait les dernières feuilles des arbres pour permettre une renaissance à venir. Il durcissait l'hiver mais préparait le printemps. Alors elle retira sa main de sa blessure et laissa l'air vivant la caresser, l'envelopper.

Elle pensa à Samia au leggings rose qui, une fois mariée, annoncerait une grossesse, et qui bientôt donnerait naissance à un être qui, lui aussi, serait destiné à ne pas aller à sa classe de neige. Il subirait le même sort qu'elle. Puis Alia pensa à toutes les petites filles et petits garçons qui viendront après elle, qui mentiront à leurs amis pour cacher l'origine de leur famille. Elle se sentit proche d'eux et compatissante. Ils n'auront pas de flocon d'argent, eux non plus. Elle avait envie de leur serrer l'épaule, de leur passer une main adulte dans le dos, de leur dire : *C'est bon, ça va aller.*

Elle pensa à la blonde Emma, puis à Albert, et les vers du poème de Wallace Stevens remontèrent en elle comme un souffle :

« *Vingt hommes traversant un pont pour aller dans un village / Sont vingt hommes traversant vingt ponts pour aller dans vingt villages* », et il lui sembla qu'elle comprenait cette phrase pour la première fois. Le village d'Emma était beau et propre, celui d'Albert était dur et solitaire, le sien se situait quelque part entre les deux. Et pourtant, aux yeux de tous, c'était le même village. Ils partageaient tous le même décor, la même éternelle ville de Salon-de-Provence.

Elle se rendit compte que cette ville liait les hommes. Elle liait Emma à Albert, elle liait l'homme qui avait posé la première pierre du château à son père qui avait posé la dernière. Elle liait ses pas, qui

allaient au collège chaque matin, à ceux de générations d'enfants qui avaient emprunté le même trajet des années durant.

Elle pensa à toutes les Alia qu'elle avait été et à celles qu'elle serait. Chacune de ces Alia avait eu son propre village, sa propre perception de la ville, qui changeait au fur et à mesure qu'elle-même changeait. Elle se rendit compte que ces Alia du passé ne condamnaient pas les Alia du futur, qu'il lui restait vingt, mille, une infinité de villages à découvrir. En ce moment même, elle se trouvait au centre de toutes ces Alia, et cette asymétrie du destin la réconforta. Elle ne se sentait plus seule.

Albert avait raison, l'ordre était vivant et évoluait. Peut-être qu'aujourd'hui sa peau était trop bronzée ou que ses parents n'avaient pas assez d'argent, mais ce n'était pas une fatalité.

Alors, soulagée, elle leva les yeux vers la lumière dorée du soleil naissant et sourit. Et en souriant, elle remarqua qu'à l'horizon les tours de sa cité dessinaient des montagnes noires sur la voûte du ciel.

Imane Demnati a grandi à Salon-de-Provence et est aujourd'hui étudiante en ingénierie. Même si elle poursuit une carrière scientifique, l'écriture a toujours été sa passion la plus intime. Pendant son enfance, elle lui permettait d'échapper à la minuscule réalité qu'offrait Salon-de-Provence, de voyager mentalement. Aujourd'hui, l'écriture lui permet de célébrer sa ville qui autrefois était pour elle une prison, et est aujourd'hui un sanctuaire.

Un jour de sous-préfecture

PAR JEAN-MICHEL LEROY

Vous êtes bien, sur Radio Classique... La virgule précéda les informations de neuf heures, au moment où Fabien Durajila s'apprêtait à engager son fourgon utilitaire Jumpy dans le carrefour de l'Obélisque. Ce giratoire était la porte d'entrée des automobiles dans Fontainebleau, qui commençait dès après la première sortie. Les autres ouvraient sur le boulevard de Constance, D607, sorte de périphérique local ; sur la route d'Orléans, D152, qui menait au golf et au stade hippique du Grand Parquet — emplacements des loisirs bourgeois ; sur d'autres routes encore. Une rumeur érudite un peu éteinte associait à ce rond-point la figure de la reine Marie-Antoinette, mais Fabien à ce moment n'y songeait guère. Il était agacé. Il était en retard.

Grâce à Artysan, une application française qui mettait en relation particuliers et artisans, et qui avait reçu le soutien d'Arnaud Montebourg, du temps de son ministère, avant qu'il n'étudie à l'INSEAD, Mme Charmettes s'était assurée le concours de Fabien et rendez-vous avait été pris. Une panne électrique dans la maison luxueuse des Charmettes, place Decamps, avait fait sauter Google Home et les différents appareils qui lui étaient connectés. Les stores demeuraient baissés à demi ; le réfrigérateur menaçait de ne plus pouvoir passer commande en ligne automatiquement. Les Charmettes, retraités paisibles mais soucieux de se trouver toujours à la pointe de l'innovation technologique, étaient désemparés.

Habitué à pénétrer dans des intérieurs divers — quelle variété de petits kilomètres ne peuvent-ils abriter ! —, Fabien enregistra mentalement d'un bref coup d'œil l'apparence générale de cette demeure nouvelle pour lui. Il considéra les papiers peints frais, signe de l'attention portée au fait d'entretenir le patrimoine immobilier par de réguliers travaux, les lambris discrets, les commodes et les

bergères. Dans le vaste salon, on ne pouvait manquer la présence de bibliothèques fournies, au sein desquelles trônait, épanouie, la Pléiade, et son regard habitué aux détails aperçut des exemplaires de *Libération* et de *Télérama*, organes de presse dont Fabien négligeait la lecture. Un très grand écran de télévision dernier cri occupait un angle de la pièce. Les baies vitrées aéraient heureusement l'espace. L'opération qu'il devait accomplir était pour lui assez simple. Un quart d'heure de son temps y suffit.

Constance Keller s'éveilla une minute avant que sonne le réveil de son iPhone — neuf heures. Elle ôta son *sleep mask*, s'étira et considéra calmement sa chambre claire. Une bonne journée allait commencer, elle n'en doutait pas. Toutes ses journées étaient plutôt bonnes ; elle avait beaucoup de choses à faire. Elle descendit dans la vaste cuisine de la propriété cossue de ses parents, sise rue Saint-Merry. Là, elle accomplit les gestes matinaux, *morning routine* habituelle aux jeunes bourgeoises de son temps : petit déjeuner composé de fruits de saison et de matcha avec du lait de soja Bjorg, jus détox aux différentes épices, compléments alimentaires sous forme de gélules. Dans le même temps, elle jeta sur son MacBook Air un œil semi-distrain sur le flux d'Instagram, où cohabitaient témoignages de l'existence virtuelle de ses amis et publications d'architecture, lut en diagonale un article sur les prisons à ciel ouvert en Finlande, pointe de l'innovation, tout en parcourant le dernier numéro de la revue *Ideat*. Elle compara ce qu'elle y voyait avec ce qui l'entourait. Son envie de transformer la ville lui venait d'abord de son envie de transformer son intérieur à elle, conçu comme le prolongement matériel de sa personne. Maintenant, elle s'habillait : carré Hermès, *knee socks*, robe, mocassins à glands. Certes, grande, brune, lumineuse, elle était très belle. Elle étudiait à Sciences Po, dans le master Stratégies territoriales et urbaines. Aujourd'hui, elle n'avait pas cours. Constance sortit de chez elle.

À midi, Julien Sablons entra au kebab Les Délices du Bosphore, rue de France. Dans l'estaminet régnait une odeur de graisse frite. Les photographies montrant les possibilités de commande étaient défraîchies. Le mobilier, quelconque, et la décoration, datée, étaient comme un mélange intemporel de province, de récup' et de pages hasardeuses d'un catalogue de vente en gros. Un couple de lycéens hagards était encore attablé, leur repas fini, chacun considérant son téléphone ; au fond de la salle, trois ouvriers, deux Maghrébins et un Polonais, pantalons tachés de peinture, mangeaient en silence. Julien commanda (— Un grec-frites dans la galette, sauce algérienne, chef !), puis s'assit. En lui se mêlaient deux sentiments. Il portait sur lui-même un regard amusé, fruit du fait que *lui*, esthète, poète des images, artiste, soit assis là, à manger comme au second degré... En même temps, il ne pouvait s'empêcher de pester intérieurement contre le fait qu'il finançait de ses deniers un entrepreneur oriental assez louche, sur la devanture duquel figurait tout de même le label *halal*... Comment était-il possible qu'en France, de nos jours, dans une petite sous-préfecture française, on ne puisse plus manger à peu de frais dans un restaurant *français* ?!? Il n'existait plus d'andouillettes à moins de dix euros, de croque-monsieur économique, de bavette accessible ? Dans le doute, il redemanda des frites.

Pour un autre rendez-vous, Fabien arriva à Avon. Cette ville jouxtait Fontainebleau et lui était comme consubstantielle. Le reste du réseau géographique bellifontain s'étendait, par des départementales et par la voie ferrée de la ligne R, jusqu'à un certain nombre de villages de quelques milliers d'habitants, dans un rayon d'une dizaine de kilomètres : Bois-le-Roi au nord, que la Révolution avait renommé Bois-la-Nation ; Moret-sur-Loing au sud, d'ancienne et médiévale extraction ; Barbizon à l'est, célébré par les Impressionnistes ; à

l'ouest, le Vulaines de Mallarmé ou le Samois de Django Reinhardt. Tous ces lieux, avec leurs importances propres, formaient comme un écrin pour la perle que se jugeait être Fontainebleau. D'ailleurs, étaient-ce encore des *villages* ? Plutôt des communes, des périphéries connectées à un centre, ayant un caractère de dortoir pour les salariés soucieux d'offrir à leurs enfants un cadre bucolique aux attraits certains, et de havre tranquille pour les vieilles gens. Rue du Viaduc, Fabien sonna à l'interphone de l'HLM, que les nomenclatures les mieux informées désignaient comme *logements à vocation sociale*. À cet instant, Souleymane et Alexia, scandalisés, visionnaient sur YouTube une vidéo montrant le rappeur Koba percutant en voiture de luxe louée une jeune femme, avant de prendre la fuite à pied.

Boxeur, Souleymane était sponsorisé par une marque de *sportswear* anglaise qui voyait en lui un futur champion capable d'améliorer ses statistiques de ventes grâce à sa popularité sur les réseaux sociaux. Il préparait par ailleurs son diplôme de coach sportif dans les locaux de l'INSEP. Il était fier de représenter la France, mais sa famille, au Mali, à moitié touareg, l'avait renié pour son attachement au pays colonisateur qu'elle conspuait. Alexia, enceinte, restait à la maison. Dernièrement, elle se renseignait beaucoup sur Internet quant aux démarches à suivre pour augmenter le montant des allocations qu'elle toucherait après son accouchement. Elle s'était également intéressée aux polémiques concernant le lien entre vaccination et autisme, condition mentale dont elle avait très peur. Fabien et Alexia avaient été au collège ensemble ; de loin, ils étaient restés liés.

L'appartement était au nom d'Alexia. L'immeuble avait fait l'objet d'une restructuration lourde cinq ans auparavant. Le but de cette rénovation ambitieuse était d'améliorer la performance thermique globale du bâtiment sans affecter la typologie des surfaces habitables. Le gestionnaire du complexe immobilier auquel appartenait l'immeuble d'Alexia avait commandé une inspection thermographique par drone de tous ses bâtiments (on avait d'ailleurs demandé à Alexia de garder ses fenêtres fermées ce jour-là pour respecter le protocole de sécurité réglementaire lié à l'utilisation d'un drone en zone habitée). Le résultat de l'analyse suggérait que les principales déperditions étaient localisées au niveau des menuiseries extérieures. Cela signifiait que les principes constructifs du bâtiment, malgré son ancienneté, respectaient les plus récentes recommandations en matière de

conception écologique. Toutefois, un effort serait à faire en faveur de l'intelligence du bâtiment. Une solution innovante avait été proposée et *implémentée* : la centralisation des relevés des compteurs d'eau, d'électricité et de gaz de ville, par l'ajout de capteurs connectés sur les compteurs existants. Les signaux étaient envoyés dans le Cloud, compilés par des algorithmes de *data management créés in-house*, puis traités par les *energy managers* d'Engie, mandatée par le Conseil municipal pour piloter, harmoniser et rationaliser la distribution et la consommation énergétiques dans l'espace bâti du bas-Avon. La plateforme développée satisfaisait parfaitement les membres du Conseil municipal, et les premières économies semblaient déjà se manifester. De cette minutieuse mise en place d'un *smart grid* dans son quartier, Alexia n'avait pas conscience ; on lui avait seulement demandé de changer ses fenêtres.

Quand Fabien entra, Souleymane dut partir à l'entraînement — ça tombait bien, il n'était pas sûr d'apprécier cette fréquentation masculine de sa compagne, fût-elle justifiée par un motif pratique. Alexia alluma machinalement la télévision, qui débitait en sourdine les clips de Cool Radio TV. Elle commença d'expliquer le problème qui l'occupait : elle avait fait l'acquisition d'appliques murales qu'elle trouvait du meilleur effet mais ne savait pas comment les installer. Fabien demeura circonspect et fit remarquer que l'alimentation électrique passait par le plafond... Pour qu'il ne soit pas venu pour rien, Alexia se rappela un autre problème, à vrai dire assez éloigné du cœur de métier de l'électricien : la fuite du tuyau d'un lavabo. Dévoué, Fabien se contorsionna dans la petite salle de bains pour constater que le diligent plombier l'ayant précédé dans ces acrobaties avait fait un raccord à l'aide de ruban adhésif — méthode expéditive... Il fit du mieux qu'il put. Fabien devait faire vite ; il était garé en double file. Le moment de partir était celui d'ultimes politesses :

— Vous connaissez déjà le sexe du bébé ?

— Ouiii, ce sera une fille, j'ai trop hâte !

— Et tu sais comment tu vas l'appeler ?

— Shanel. Avec un S.

À deux heures, Julien entendait déposer en mains propres auprès de l'adjointe au Maire chargée de la Culture le portfolio de ses photographies de la ville, qu'il avait réalisées à la faveur d'un concours sur le thème *Formes & Visages*. Il l'avait emporté haut la main (de son point de vue), et cette victoire ne manquait pas de satisfaire l'ego de l'artiste qu'il ne doutait pas d'être. Le projet *Formes & Visages* entendait mettre en scène de la ville de Fontainebleau aussi bien le patrimoine architectural et culturel que les forces vives contemporaines. Il avait conçu son catalogue comme une promenade. Ainsi on y voyait d'abord l'Obélisque, enté depuis peu de colonnes de pierre gravées au nom des routes qu'il desservait. Julien avait choisi de montrer le Grand Parquet, où il avait été palefrenier, et qui illustrait les traditions équestres de la ville. Quelques emplacements romantiques et rocheux de la forêt avaient retenu son attention. Des éléments modernes figuraient : la massive tour Warnery, les barres américaines de l'OTAN, évacuées en 1966 et réhabilitées dans les années 2010. Naturellement le Château apparaissait en bonne place. La difficulté avait été de traiter cet éminent sujet avec une inspiration renouvelée. Perspectives du Canal ; symétrie des parterres. En face du Jardin de Diane, le manège, qui semblait à tous les Bellifontains avoir toujours été là, et où, génération après génération, les enfants avaient été heureux. Le manège et les cafés de la place Napoléon-Bonaparte étaient le décor inchangé de l'écoulement des ans. Avec eux, le théâtre municipal, l'hôtel de l'Aigle Noir, l'église Saint-Louis, la place de la République — toutes formes diverses des divers âges de la France. Cette dernière avait connu une évolution urbanistique houleuse et récente. L'ancienne halle au marché, d'un béton brut assez daté « Trente Glorieuses », avait été condamnée pour faire place à un espace ouvert, végétal, habillé de mobilier aux lignes épurées. Julien avait photographié l'avant et l'après. Des débats avaient opposé les habitants. Son sentiment profond quant à cette halle était partagé. Le conservateur en lui l'aurait bien... conservée, parce qu'elle était marquée du sceau du temps, et cependant, l'ennemi du béton en lui ne voyait pas d'un mauvais œil son éradication. Qu'importe : faire des images.

Il lui restait encore un peu de temps à tuer, aussi décida-t-il de refaire le trajet qu'il faisait depuis toujours parmi les rues piétonnes et marchandes. C'est là qu'il avait trouvé la matière pour le second aspect de sa présentation de sa ville natale : les commerçants, leurs visages, leurs histoires. Bouchers, coiffeuses, libraires : à côté de leur portrait se trouvait un bref texte, où Julien les avait interrogés sur leur rapport à cette ville où ils travaillaient et habitaient parfois. Rue des Trois Maillets, rue du Conventionnel Geoffroy, il laissa aller sa flânerie. Ces entours étaient discrètement sonorisés par la municipalité. Au loin s'envolaient les notes rares et les accents languissants de Lou Reed dans *Walk on the Wild Side* — curieuse programmation, mais qui lui agréait. Enfant, en voiture, il entendait souvent cette chanson qu'aimait sa mère. Elle était morte dans cette voiture enchantée d'enfance. La musique était douce-amère. Il se laissa aller à songer à la suite de son histoire. La tristesse. Le déclassement paternel. Le déclassement de la bourgeoisie de province lui semblait être un aspect de la réalité contemporaine tout à fait ignoré, injustement, à ses yeux. Contemplatif, il voulait faire mieux que seulement contempler ; il voulait témoigner du monde. Mais dans sa songerie présente, il ne voyait presque plus les devantures, le contraste d'une fromagerie aux dehors méticuleusement traditionnels et le futurisme aseptisé d'une boutique Orange. Le paysage familier d'une ville est un cadre propice aux songes. On le connaît si bien qu'on est libre de la contrainte qu'il pourrait exercer sur notre œil, sur notre esprit. Julien songeait...

Constance filait le parfait amour impossible avec son professeur de stratégie, associé du cabinet de conseil KPMG, quadragénaire, propriétaire dans le XVII^{ème} arrondissement et possédant une maison de campagne à l'Île-aux-Moines, où elle avait séjourné le temps de vacances. Elle avait nourri son attirance pour le professeur après qu'il eut organisé un apéro dînatoire de fin de semestre dans les locaux de l'entreprise où il travaillait. Il avait ce soir-là, entre autres, parlé de sa vision de ce qu'il appelait les *territoires*, de leur insertion économique future dans la mondialisation grâce au développement de

l'intercommunalité, et de l'avènement de villes intelligentes de taille moyenne dans un avenir proche. Constance avait rendez-vous avec Gabriel au spa de Fontainebleau le lendemain. De cette perspective, elle marchait sur un nuage.

À l'arrêt Place de l'Étape, Constance monta dans le bus. En cette heure, peu de passagers, tous retrouvant *via* leurs *smartphones* l'écho de leurs doubles numériques. Sur Spotify, Constance écoutait les dernières chansons de Pomme. Dans ses pensées elle regardait la ville défiler, lente et lustrée. Le trajet du bus suivait le chantier du nouveau tramway, tonitruante entreprise d'aménagement urbain mise en valeur par la municipalité avec astuce. Ce moyen de transport réussissait l'exploit d'être à la fois écologique et touristique, de désenclaver les zones résidentielles éloignées du centre, et de contribuer à bannir en pleine Seine-et-Marne la voiture du cœur d'une ville ! Le Bréau, Les Fougères, La Butte Montceau, silencieusement à deux pas de la Place d'Armes ! Constance connaissait ces vieilles cartes postales de 1910 montrant le premier tramway de Fontainebleau, construit en 1896 et qui avait existé jusqu'en 1953. L'innovation marchait dans les pas de la tradition. C'était été l'argument des promoteurs et des édiles. C'était sa conviction.

Constance pensait à la Plaine Monceau de Gabriel, mais c'est à La Butte Montceau qu'elle se rendait. Le Master qu'elle suivait l'avait amenée à intégrer l'équipe d'un projet dédié aux réflexions sur le réaménagement de La Butte Montceau, quartier annonçant la ville d'Avon au sortir de Fontainebleau. Les travaux de Constance devaient la conduire à formaliser un ensemble de recommandations pour la prochaine révision du plan local d'urbanisme intercommunal établi conjointement par les mairies de Fontainebleau et d'Avon. Sur une éminence géologique en calcaire qui lui offrait une belle position dominante, La Butte Montceau représentait cette situation originale à laquelle sont confrontées les villes dont l'expansion territoriale, conséquence positive de leur développement, est contrainte par celle de leurs voisins. Penser la future Butte Montceau invitait à concevoir la limite de la ville non plus comme une frontière à repousser, mais comme une interface à configurer. Plus encore, cette conception spécifique de la frontière forçait à rebrousser chemin, à revenir vers le centre de la ville : la pensée de l'extérieur oblige à actualiser la pensée de l'intérieur. Cet effet ne pouvait être décelé que par un urbaniste

aguerri ; Constance ne le comprendrait vraiment que bien des années plus tard. Pour le moment, elle devrait se contenter de déployer des principes théoriques élémentaires étudiés lors de cours magistraux : analyser les besoins *en termes de services* et d'équipements selon les activités économiques envisagées, ou encore prendre en compte le patrimoine bâti et végétal pour établir une continuité architecturale entre les deux villes. Son travail devant revêtir une dimension technique, c'est-à-dire graphique et numérique, il s'agissait pour elle de déterminer un plan préliminaire de zonage, une définition des volumétries de bâtiments admissibles, les caractéristiques des dessertes, le traitement paysager, les coefficients d'occupation des sols... Constance, et c'est une qualité qui contribua plus tard à sa renommée, ne se laissait jamais noyer par l'infinité de détails exigée par la mise en application de principes directeurs. Elle en apporta la preuve à travers cette modeste mission : son rapport impressionnerait à tous les niveaux auxquels le projet serait examiné. On y verrait davantage qu'une simple cohérence aux différentes échelles d'analyse, davantage même qu'une application logique et parfaite des conséquences des principes généraux retenus. Son plan relevait d'une toute autre catégorie : chaque élément, chaque détail, chaque choix portait en lui-même cette vision du projet dont il n'était plus nécessaire, dès lors, de faire un exposé indépendant. L'idée générale était répandue, dispersée à travers ses composantes. Cette sensation produirait chez l'un des fonctionnaires chargés de l'examen du projet la réflexion suivante. *S'il ne reste d'une ville disparue qu'une seule brique, alors cette ville existe encore.* Évidemment, tout cela n'était rien de plus qu'un travail d'étudiant.

18h12, heure Apple. Julien sentit vibrer son téléphone. Un sms : *Toujours ok pour ce soir ?* Oui, il lui semblait bien qu'il était toujours ok pour ce soir : *J'amène à boire, à tout à l'heure. Je redemande à Fabien.* Lui aussi était toujours ok pour ce soir. Excellent. Constance appréciait le bon sens pragmatique de Fabien et la répartie mordante de Julien — leurs discussions lui donnaient à réfléchir. Elle était pour

eux un ravissement familial. Fabien Durajila, Constance Keller et Julien Sablons étaient amis. Si la stricte sociologie n'expliquait pas vraiment leur amitié, les hasards géographiques lui avaient donné naissance et un commun attachement à leur ville de Fontainebleau, où ils continuaient de vivre, l'avait pérennisée.

Le lieu habituel des rendez-vous vespéraux de ce trio, agencé parfois selon d'autres configurations humaines, avec certains éléments d'une plus large bande, était celui où se retrouvait la jeunesse bellifontaine, aux soirs du début de l'été. Nombreuse était la foule qui se pressait aux abords du majestueux Canal, mais celui-ci n'offrait que la vue de lui-même. De là où les trois amis aimaient à s'établir, on voyait l'ensemble du Château, déployé comme un accordéon de pierre et d'ardoise : on avait une vue privilégiée sur un témoignage impassible du temps. Au-delà des toitures se couchait le soleil. Le segment herbu, au commencement de la forêt, était délimité par des rangées de conifères impeccables et longé à droite par l'avenue des Cascades. Cette esplanade verdoyante dominait le jardin à la française jusqu'à l'Étang des Carpes. Devant, une pièce d'eau centrale entourée de ses sœurs s'appelait le Romulus. Les noms possédaient une épaisseur propre.

C'est Julien qui avait converti ses amis à ce lieu, qu'il avait arpenté d'abord pour le caractère photogénique des vues qu'il offrait — plein regard sur la *vraie demeure des rois, la maison des siècles*, selon le mot de l'Empereur repris par la campagne publicitaire abondamment déployée par le Château et la Ville de Fontainebleau, y compris dans les couloirs du métropolitain parisien. Il arriva le premier, s'assit dans l'herbe. Constance arriva peu après ; un moment plus tard, Fabien, qui avait garé à proximité son Jumpy.

Ils décapsulèrent quelques bouteilles d'une IPA locale, La Gâtine, trinquèrent, et échangèrent les plus récentes nouvelles de leurs vies — ils ne s'étaient vus depuis un moment. Fabien était plutôt satisfait du tour que prenait son existence. Si quelques années avant, il était destiné à la galère et pouvait espérer au mieux un CDI dans une PME avec une clientèle fixe, un patron et des cotisations pour sa retraite, il était désormais autoentrepreneur et se déplaçait selon les demandes dans un périmètre large mais familier ; ses rémunérations étaient correctes et ses missions variées et simples, tout comme les formalités

administratives à accomplir. De la crainte du remplacement par la machine, il en était venu à la certitude rassurante qu'elle l'assistait, et demeurerait un rouage soumis et libérateur. Son seul agacement venait des différents chantiers qui chamboulaient la ville et rendaient pour lui la circulation automobile pénible et ralentie. Constance lui fit valoir les bienfaits prochains dont ils étaient l'obole inévitable.

— Parce que tu trouves que le BTP, c'est l'avenir radieux ? C'est l'avenir hideux, ouais... grinça amèrement Julien. Déjà que quand on arrive de Paris, le panneau FONTAINEBLEAU-AVON, dans la forêt, un peu avant la gare, tombe en ruine... Ça me sidère ! La ville communique de partout, mais le premier truc que voient les touristes japonais, quand ils arrivent, c'est cet abandon, ce renoncement... Et je passe sur le fait qu'en une après-midi, Fabien et moi, on te remet ce brave panneau à neuf !

— Tu sais, répondit Constance, habituée aux diatribes de Julien, il faut toujours du temps pour que la matière se transforme en esthétique... Et puis tu t'attardes sur des détails sans importance : *See the bigger picture* ! Toute époque a toujours eu ses grincheux, ses rabat-joie dans ton genre. Je sais que tu aimes Maupassant. Il détestait la Tour Eiffel. Il avait raison, peut-être ? D'ailleurs, au lieu de te plaindre, écoute ça. J'ai du boulot pour toi. Mercredi prochain, tu as rendez-vous dans les bureaux de KPMG à La Défense pour prendre en photo les executives. Photos professionnelles, trente-cinq personnes : avec le traitement des images, ça devrait te faire dans les deux mille euros. Merci qui ?

— T'as le bras long, fit remarquer Fabien.

— Les voies de Constance sont impénétrables, ajouta galamment Julien.

— T'es trop bête... T'as des feuilles ?

— Pour écrire ou pour rouler ?

Le soir tombait doucement. Constance organisa un petit cône de CBD tout en évoquant ses projets. L'éco-quartier de La Butte-Montceau recevrait d'intenses financements de la Commission européenne dans

le cadre d'un grand programme de subventions européennes pour l'environnement, le programme LIFE. Julien fit claquer son Zippo ; fumer était pour lui l'occasion de laisser s'épanouir ce qu'il appelait ses *visions*. Fabien, plutôt étranger à la substance, la goûta néanmoins :

— Tu te souviens, quand on avait notre groupe Bleau Up ! ?

— *Du temps des grandes heures...* commenta Julien.

— Votre petit concert au lycée était marrant, ajouta Constance, mais le meilleur dans votre groupe, c'était quand même le nom. Il pourra servir à plein de choses...

Ils fumèrent un moment en silence. La nuit était maintenant tout à fait tombée. Du Château seuls demeuraient visibles le dessin crénelé des toitures et la ponctuation des hautes cheminées. Julien se laissa aller auprès de Constance à un numéro ancien et rôdé entre eux, celui d'un charme à demi plaisant, déployé à grand renfort d'alexandrins. Baudelaire en cette nuit lui revint, et il murmura, instaurant autour des strophes comme une épaisseur de mystère :

À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve

Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs

Et têtent la douleur comme une bonne louve !

Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile

Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !

Je pense aux matelots oubliés dans une île,

Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor !

Un autre silence accueillit ces vers. Tous trois communiaient maintenant dans la fusion primitive et englobante, fruit des liqueurs et des aromates. Fabien considérait leur trio d'un œil un peu lointain : il

savait devoir travailler encore demain. Cependant Constance et Julien, rompus davantage à l'ingestion d'alcool et de marijuana, planaient doucement dans une vision partagée. Lui envisageait un avenir purement esthétique, où les reliefs incertains du réel s'effaceraient dans une pureté figée. Elle imaginait un rêve plus pur encore, plus abstrait, un rêve tout d'idées — matérialisées par des lignes, des élans, des forces. Constance portait en elle l'heureux devenir de cette ville :

— D'ailleurs, j'ai entendu parler d'un projet énorme. Voilà l'idée. Il s'agirait de construire dans les anciennes écuries royales, vous savez, aux Héronnières, un centre artistique au rayonnement mondial. Un INSEAD des Arts.

— Ils devraient appeler ça INSEArts... formula immédiatement Julien.

— T'imagines, un centre d'enseignement de toutes les disciplines : peinture, dessin, sculpture, arts plastiques en général, design, architecture évidemment... Sur plus de dix mille mètres carrés ! Avec un campus flambant neuf en pleine forêt, juste à côté, accueillant des étudiants du monde entier ! Constance s'exaltait. Ils pourront faire un partenariat avec le Conservatoire américain, ce sera magnifique... Il y aura des concerts, des expositions, de la vie !

— Et du travail pour tout le monde pendant des années, ajouta pensivement Fabien.

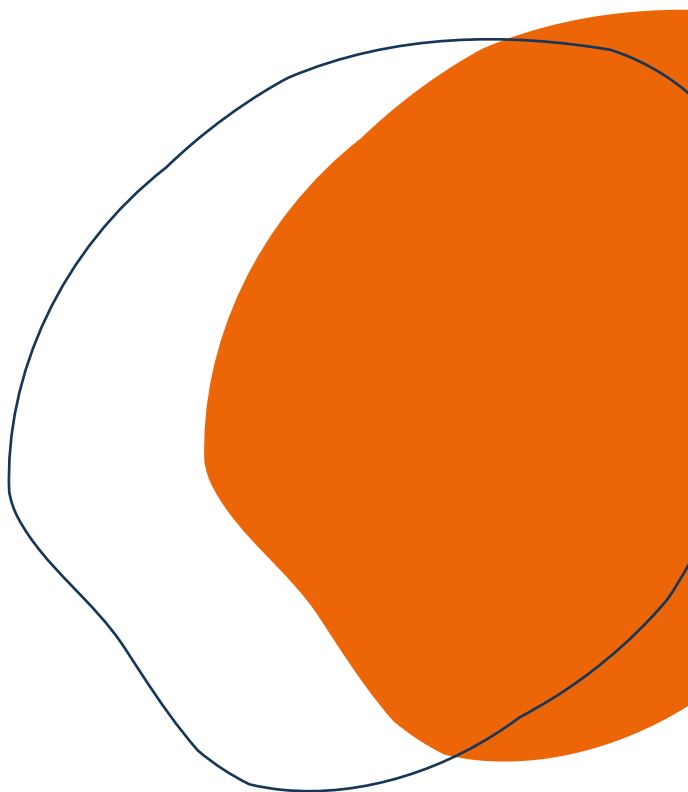
— C'est ça qui est formidable avec toutes ces idées : on pourra faire tout ça ensemble. Est-ce que c'est pas ça, le sens d'une ville : être ensemble, habiter ensemble, avancer ensemble ?

Julien se laissait aller à la rêverie qu'elle leur proposait. Elle ajouta encore :

— J'ai un pote DJ qui a déjà une idée de festival électro, qui commencera dès l'année prochaine, ici-même, mes amis, à l'endroit où on se trouve en ce moment même. *Sunset on Fontainebleau*... C'est Bleu Up ! 2.0 !

Ce qu'ensemble ils entrevoyaient, et qu'elle les invitait à embrasser avec sérénité, comme une tournure inéluctable et bienveillante du cours des choses, c'était la fluidité électronique, aérienne et comme évanescence du futur.

Jean-Michel Leroy est né à Fontainebleau en 1994. Ancien élève de l'Institut d'Études Politiques de Paris, licencié ès lettres, étudiant de l'École du Louvre, il vit, étudie et travaille à Paris.



Bouzac

PAR MAXIME MIANAT

Il n'y a pas de plage à Bouzac. Ni mer ni montagne. Pas de ruines gréco-romaines ou de sites remarquables. Les guides touristiques répertorient un square où repose la statue de sainte Bernadette, une fermière canonisée en 1876 après avoir reconnu le visage du Christ sur la croûte d'un fromage.

« J'ai toujours vécu là ».

Il lui avait décrit les maisons si représentatives de l'architecture creusoise, avec leur toit de tavaillons et leur porte encadrée de deux fenêtres (l'une plus petite que l'autre). Il avait mentionné l'existence de l'église en granit et de ce banc où s'asseyaient tous les après-midis deux vieilles dames, typiquement creusoises (l'une plus petite que l'autre). Baudouin appréciait le charme suranné du centre-ville, ses vieilles demeures médiévales, leurs gargouilles, les fresques, les vestiges de cette place plongée dans un silence que n'interrompait plus le carillon de la boulangerie familiale. Clémence aimait l'histoire, elle aussi. Peu après leur rencontre sur Meetic, il croyait qu'elle se laisserait rapidement de lui et qu'il n'en entendrait plus jamais parler, tout simplement parce qu'il n'avait jamais eu de relation plus longue qu'un simple bonjour avec une fille. « Elle a vingt-deux ans, j'en ai presque trente ». Il ne savait pas s'y prendre avec les femmes et manquait de confiance en lui. « Je suis trop gentil », pensait-il. Si la gentillesse figurait effectivement parmi ses qualités, il était surtout grassouillet et petit, sujet au bégaiement, voûté comme le plafond d'une église. Avec le recul, il est vraiment regrettable qu'un garçon si laid soit aussi gentil, car il ne disposait d'aucune arme pour contrebalancer son aspect physique, que ce soit l'humour ou le charisme.

Pourtant, elle était revenue.

Elle lui avait proposé de se donner rendez-vous à la zone commerciale de Tourbières, à seulement vingt minutes en voiture. Il n'avait pas le permis.

Par bonheur, son père se rendait deux fois par mois à la « Vallée fleurie » de Tourbières, un nom rappelant les prairies verdoyantes rasées par les bulldozers au moment de sa construction, début 2012. À son ouverture, elle comptait vingt-six enseignes et un « Village du fun » – terme finalement retenu au prix d’interminables réunions ponctuées d’engueulades mémorables – regroupant un bowling, un centre aquatique, un laser game, un parc de jeux pour enfants et un mur d’escalade géant, le plus grand d’Europe. Face à la démesure de ce projet consommateur d’espace agricole, le syndicat Coordination rurale s’était livré à des sit-in sur le parking, entraînant dans son sillage les écologistes et l’extrême-gauche. Une politique de réhabilitation menée en 2016 par le Conseil régional avait conduit à la création d’une piste cyclable autour du Leclerc et à l’implantation d’arbres sur une centaine de places de stationnement, une initiative couronnée par très peu d’accidents mortels.

Son existence était un don du ciel. L’installation de marques aussi populaires que Darty, Conforama, Leroy Merlin, H&M, Norauto, Quick, Gémio ou Saint-Maclou répondait à une logique évidente : si un Creusois investissait dans un marteau à Bricorama, il prévoyait également des pansements à la pharmacie d’en face ; s’il se salissait en mangeant au Quick, il retrouvait sa dignité en achetant une chemise neuve cent mètres plus loin. Mentalement fragilisé, il succombait au slogan du centre de remise en forme : « Perdez du poids mais pas votre temps ». À force d’innovations, la zone commerciale Vallée fleurie était devenue le premier parc d’attraction du département, une ville ouverte de sept heures du matin à huit heures du soir.

Bernard s’engouffra le long de l’avenue puis se gara près du supermarché. Le quadrillage alternait produits de première nécessité et gourmandises afin de contraindre le visiteur à se détourner de sa liste. Revigorés par la lumière du Leclerc, les personnes âgées s’échangeaient des conseils sur la qualité de tel ou tel camembert avant d’avancer d’un pas pour passer du fromage aux desserts. Les plus souples piétinaient le sol d’une danse molle, embarqués par la musique d’ambiance. C’était leur sortie de la semaine, une croisière autour d’une île flottante. Les animations rythmaient les promenades comme autant de promesses d’un lendemain heureux. Dans la galerie des glaces, un animateur costumé en vache distribuait des billets pour la tombola qui donnait droit à des lots aussi fantastiques que

des cônes vanille-noisette à 2 euros 23. Bernard céda à l'appel de l'inutile, emballé par les yaourts aux couleurs hypnotiques. Tout juste s'agaçait-il devant les lots de six pains au chocolat vendus 3 euros 95, lui, le boulanger en faillite. En dix ans, Bouzac avait dit adieu à 3 900 habitants. La désertification concernait les boucheries, les épiceries, les restaurants, les artisans, les services publics et privés. Le rafraîchissement du centre-ville n'avait pas endigué l'exode des consommateurs vers l'univers féérique de Tourbières. Les jeunes actifs travaillaient loin d'ici ; beaucoup quittaient le nid pour accéder au confort des grandes villes voisines. Bernard n'avait plus guère qu'une dizaine de clients, des amis, Sandrine, Didier, François, des familles comme les Leproux, les Vaucheron, les Dinard. La concurrence du commerce électronique ? La qualité aléatoire de ses croissants ? De ses croustillettes ? Des fougassines au chorizo ? Non. Tourbières était l'origine du mal, il en était persuadé, et ce n'est pas la semaine Picard consacrée aux Antilles qui le ferait changer d'avis. Il n'était plus dans la France qu'il connaissait, celle des routes tranquilles et des marques repères. Il était Magellan touché par une flèche dans un pays hostile. Baudouin lui faussa compagnie devant les boudins créoles.

Les amoureux privilégiaient le carrefour du fast-food, lieu de rencontre d'enseignes gastronomiques aussi renommées que Burger King, Subway, McDonald's ou O'Tacos. La concentration de restaurants attirait les adolescents désireux de fuir la monotonie du centre-ville, pendant ou après les cours, en bus et en scooter. Après un rapide tour du propriétaire, Baudouin se posa sur une chaise inoccupée et attendit. Qu'attendait-il exactement ? Il l'ignorait. La photo de sa promise lui était inconnue. Elle s'appelait Clémence, elle aimait la culture, les romans historiques. Elle aurait pu être musulmane qu'il l'aurait aimée quand même. En matière d'amour, il n'avait pas la moindre prétention : il tombait amoureux dès qu'il frôlait une fille puis cet état le berçait durant deux jours et trois nuits. Le rêve était le seul moyen dont il disposait pour prolonger ces rencontres fortuites. Il rêvait sans cesse de Clémence. Il rêvait de promenades dans le vieux Bouzac, de se tenir la main sous les gargouilles, de baisers fougueux dans le square ou devant l'église en granit. Il s'était imaginé avec précision toutes les choses qu'il n'avait pas osé lui demander. Il s'était imaginé qu'elle viendrait l'accueillir par une bise timide. Or ce fut son père qui le découvrit en premier.

« Bordel, qu'est-ce que tu fous ? »

Bernard dévisagea le carrefour. Son regard s'arrêta sur un petit commerce égaré au milieu des mastodontes. Le kebab exhibait ses peintures rouge et vert à l'indigène intrigué. On ne recensait que sept établissements similaires dans la Creuse. Il connaissait leur existence grâce aux débats télévisés des chaînes d'information en continue, et il était désormais confronté à sa peur, à ses craintes, à ses doutes. Plus désarçonnant encore : des gens en sortaient avec des baguettes de pain sous le bras. Des visages connus, des clients d'autrefois.

« Sandrine ?

- Bernard ? »

Elle dissimula maladroitement le pain sous son manteau beige.

« T'achètes tes baguettes ici, maintenant ?

- Pas du tout. Je passais par hasard.

- Te fous pas de ma gueule, Sandrine.

- J'suis venue acheter une lampe de chevet pour le petit puis j'ai vu c't'endroit, alors j'suis entrée, c'est tout.

- Réponds-moi franchement : tu préfères le pain de cet Arabe, c'est ça ? »

Bien sûr qu'elle le préférerait. Et elle n'était pas la seule. Les jours suivants, Bernard put mesurer combien ce rival représentait un danger pour ses affaires. On achetait son pain le matin, on revenait manger un kebab, on passait l'après-midi à la Vallée Fleurie, on savourait une expérience shopping inégalable, un ciné, les courses pour le soir. La ville avait déménagé sans que l'on s'en rende compte. Assis à la terrasse d'un fast-food voisin, le boulanger maugréait sur « cet Arabe qui volait le pain des Français » puis mordait de rage dans son hamburger. Baudouin l'accompagnait dans sa détresse. Les deux hommes abandonnaient la boulangerie un peu avant midi et venaient chercher à Tourbières un bouc émissaire pour le père, une petite amie

pour le fils.

Sans nouvelles de Clémence, Baudouin errait dans l'hypermarché comme un vagabond. L'immensité des rayons décuplait son sentiment d'abandon. Sous les lumières froides, il se sentait livré à lui-même, paumé dans un univers trop grand. Il gonflait ses muscles – ne riez pas – quand une jeune femme s'approchait puis plongeait dans les abîmes du désespoir après l'avoir perdue de vue. Le courant l'amenait jusqu'aux confins de la zone commerciale. Les préfabriqués disputaient la laideur aux stations-services. Il pleurait en traversant la route, pleurait encore devant les sculptures difformes des ronds-points, pleurait toujours. Aux bruits des voitures, il préférait le calme de son quartier. En face de sa maison, les jardins arboraient un signe distinctif qui confirmait une présence humaine : une collection de tortues en porcelaine exposée sur la pelouse, près de rosiers morts ; une bagnole abandonnée dans la cour, et dont le coffre servait de terreau à fleurs ; un pneu transformé en balançoire à l'aide d'une corde ; une allée de cailloux délimitée par des bouteilles de bière. À Tourbières, tout était impeccable et bien rangé. Le bassin artificiel manquait d'âme. Les canards étaient probablement en plastique. Si l'on omettait les commandes effectuées en ligne, il n'y avait rien à retirer de ce monde qui remplaçait les jolies rues de Bouzac.

À heure fixe, en bon toutou, il revenait au lieu de rendez-vous. Les yeux fixés sur l'écran de son téléphone, il attendait une bonne nouvelle qui n'arrivait jamais. Je m'excuse pour l'autre fois. Je ne t'ai pas vu. Une heure plus tard, nouveau SMS : Coucou ! Je pense à toi... Pardonne-moi... S'il te plaît. Et avant de se coucher : Petite forme aujourd'hui... Quand reviens-tu sur Meetic ? Il se disait que cette fille le mettait à l'épreuve et qu'elle reviendrait le lendemain. Les instants les plus mémorables de son existence avait été compilés dans un fichier Word de deux pages, constitué de compliments et de jolies phrases. Au réveil, il relisait leurs conversations du début à la fin puis quand la fin survenait, il était déjà le soir.

Bernard ne prêtait pas attention à son fils. À présent, il s'aventurait aux frontières du nouveau monde. Chaque matin, le kebab hébergeait une exposition d'art contemporain. Une nouvelle viande cuite à la broche, marinée durant la nuit dans des essences aromatiques, servait de toile. C'était assurément l'œuvre d'une personne douée de ses

main, car elle demeurait lisse en dépit des coups de l'artiste. Les lamelles de poitrine d'agneau semblaient uniformes et dorées, comme laquées au pinceau. Brahim bossait dur. « Ce n'est pas un fainéant », entendait-on, et ce constat déstabilisait bien des habitants. Le kebabiste s'adaptait à cette clientèle méfiante en faisant preuve d'une qualité d'écoute exceptionnelle. Il n'exprimait jamais sa lassitude à l'évocation des problèmes d'arthrites des retraités et parlait de la météo avec l'ardeur d'un coiffeur. Il prenait le temps de les conseiller, selon leurs goûts. Sa bonne humeur contaminait ceux qui avaient eu la sagesse de ne pas le juger trop vite.

Bernard se rapprochait de plus en plus chaque jour. Il passait brièvement devant la vitrine, guettait les clients, listait les traîtres puis regagnait sa vigie. Baudouin le suivait d'un pas, telle une ombre, effacé et absent, l'esprit perturbé par ses obsessions. Le mardi 17 septembre, ils se rapprochèrent suffisamment pour attirer l'attention du chef.

« Bonjour ! »

L'homme leur parut très grand, ses joues étaient creusées et hérissées d'une jeune barbe.

« Entrez ! »

D'un geste amical, il invita les curieux à le suivre. Il leur montra sa friteuse, le pain pita vendu quarante centimes et les galettes salées. Plus loin, l'espace boulangerie était sous les ordres de son épouse. Une pyramide de kesra, un pain de semoule algérien, trônait à côté du lecteur de carte bancaire. Brahim venait de la région parisienne. Il avait répondu à une annonce. Les affaires marchaient bien, c'est vrai. Les devinant craintifs, il mit des gants pour leur expliquer le fonctionnement de la rôtissoire verticale et de sa broche énigmatique sur laquelle tournait la viande d'agneau grillée. Les lamelles découpées au couteau étaient ensuite déposées dans un pain pita garni de salade, de tomate et d'oignon, éventuellement arrosées de ketchup, de mayonnaise, de sauce algérienne ou de sauce samouraï. Certains kebabs proposaient des pizzas ou des hamburgers ; pas lui. « Ma spécialité, ce sont les sandwiches. Je les vends cinq euros, six avec une boisson ». Les estomacs plus délicats pouvaient opter pour des crudités et un mélange de légumes émincés. « Ou bien ce genre de

douceurs », souligna Brahim en montrant des confiseries à la pistache conservées dans une boîte en métal.

« C'est votre femme qui les fait ? demanda Bernard.

- Non. C'est ma fille ».

Son foulard coloré cachait ses cheveux, ses oreilles et son cou, mais pas le reste de son visage. Elle se prénomait Samira. Baudouin respira profondément. Il ne se sentit pas capable de la saluer et se limita à l'observation de sa tunique, de ses mains, de ses bijoux, de tout ce qui la rendait intrigante, en tout point exceptionnelle. Elle le reconnut immédiatement. « Viens », lui susurra-t-elle à l'oreille. Les deux amoureux s'installèrent timidement dans un coin du restaurant. Tout d'abord, elle s'excusa. « Mon père est tombé sur notre discussion. Il m'a interdit de te voir ». Mais maintenant, elle était là. Baudouin n'avait jamais fréquenté de Français d'origine étrangère, même à l'école. Éloignée des frontières, épargnée par les guerres, la Creuse n'était pas concernée par l'immigration. Une femme voilée troublait soudain le cours tranquille de son existence. Elle allait participer aux fêtes, fréquenter les lieux où il aimait se rendre. Elle allait lui tenir la main, l'embrasser devant l'église en granit, l'écouter vanter les charmes de la boulangerie, du silence de la place, de la statue de sainte Bernadette et du square de cette ville où il faisait bon vivre.

Maxime Mianat a grandi dans une ville moyenne. Il a écrit un roman (Micmac Football Club) et publié plusieurs livres sur le football chez Hugo Sport, dont Le Bidonero, un dictionnaire parodique et absurde.

Les Moulins de d'sou

PAR MARC BRETON

Les masses d'air à plus de 40° qui virevoltaient au-dessus de la France ne perdaient qu'une dizaine de degrés la nuit. Même la vie nocturne était devenue difficile en été. On avait cru, pendant quelques années, que travailler la nuit et se reposer le jour serait une possibilité pour maintenir notre économie. On se rendit vite compte que les êtres humains n'étaient pas programmés pour cela et qu'il fallait s'orienter vers une autre solution. On se mit alors à tout enterrer. La vie souterraine ne soulevait plus beaucoup de réticences, elle était devenue une alternative réaliste.

On ne rêvait pas d'acquérir un joli pavillon avec un petit bout de jardin. Les tondeuses à gazon, les souffleurs de feuilles, les bêches et les ratissoires étaient remisés. On investissait plutôt dans la construction d'un second ou d'un troisième sous-sol. Avec une bonne pompe à froid, on pouvait espérer garder son chez-soi aux environs d'une vingtaine de degrés. Les villas sur la Côte d'azur perdirent toute leur valeur. Les riches se ruèrent sur les maisons troglodytes angevines en y creusant un niveau inférieur spacieux. Beaucoup de municipalités avaient fait détruire toutes les tours invivables qui émaillaient leur banlieue. Les tours végétalisées que l'on croyait porteuses d'avenir disparurent. Elles avaient souvent été une belle réussite esthétique. Leur rôle de régulateur de chaleur s'avérait très insuffisant et leur bilan écologique devenait catastrophique. Elles nécessitaient des traitements douteux et un arrosage intensif avec une eau réfrigérée. L'évaporation était rapide, les feuilles mouillées exposées au soleil roussissaient. Il fallait intervenir sans cesse pour supprimer d'énormes chancres marron.

Moulins, petite ville du Bourbonnais, était, pour une fois, à la tête du progrès. Les sous-sols de la médiathèque, de l'école de musique et de la salle des fêtes s'ouvraient sur une large artère enterrée qui traversait la ville du nord au sud. Place de la Liberté, comme place d'Allier, fut creusée une pyramide inversée pour diffuser la lumière extérieure vers le monde d'en bas. D'autres allaient suivre car on appréciait cette luminosité naturelle qui reliait à la vraie vie et qui

limitait la claustrophobie. On étudiait des solutions de mobilités pour transporter proprement la population vers les centres commerciaux de la périphérie. Un candidat malchanceux au titre de maire avait même promis un ruisseau souterrain. L'idée faisait son chemin. Le projet d'un axe nord-sud, capable de regrouper le quart de la population, était à l'étude. On envisageait cette fois un large et profond canyon recouvert par une dalle isolante, légèrement inclinée, pour récupérer la condensation. Ses concepteurs assuraient qu'elle resterait toujours transparente. Les immeubles de trois étages qu'elle allait abriter seraient pourvus de fenêtres en façade. Les Mouloinois, immense privilège, verraient le ciel.

Paul habitait le Moulins Underground qu'il appelait le Moulins De d'sous. On l'avait embauché en tant que « manager de surface », le terme « responsable des espaces verts » ne convenait plus. Il était à l'image des hommes providentiels que l'on avait utilisés autrefois pour revitaliser les commerces du centre-ville. On comptait sur lui pour rendre l'environnement agréable ; ce n'était pas un mince challenge. Ingénieur en biotechnologie, il avait claqué la porte aux eaux et forêts et espérait bien une carrière plus calme dans la ville qui l'avait vu naître.

Il avait pu s'offrir un petit appartement modulable dont la pièce principale louvoyait entre chambre ou séjour selon les meubles qu'il y faisait apparaître. Il appréciait surtout la fonction autonettoyante du sol et des murs. L'air de l'immeuble était filtré, le mettant à l'abri des maladies et des insectes. Il ne craignait ni mouches, ni moustiques, ni blattes. Il ne regrettait pas d'avoir mis un peu cher dans l'achat du dernier écran multitâches qu'il venait de s'offrir. Il pouvait le déployer où il voulait et l'ajuster à la taille qu'il souhaitait. Il suffisait de l'étirer en le tenant par le coin droit.

La gestion du Moulins de d'sous ne lui posait pas de problème. Sous les places pyramides, mousses, fougères et palmiers de montagne se développaient sans problèmes et ce qu'on appelait autrefois les plantes d'intérieur, pothos, sansevieria, calathéa ou philodendron, décorait agréablement la ville. Tout le long de la grande artère pendaient des réverbères contenant des câbles de fibre optique qui redistribuaient la lumière solaire. Pour symboliser le centre de la ville, on avait construit un arbre artificiel constitué d'un noyau de béton sur lequel s'arrimait

une structure de métal. Tout autour du tronc, un treillis métallique soutenait une vigne vierge parsemée de nombreuses broméliacées aux couleurs vives du plus bel effet. On avait aussi su y intégrer des micro-algues qui dévorent autant de carbone que cent vrais arbres. On évitait ainsi de lourds systèmes d'extraction d'air, gourmands en énergie. Le sommet, composé de branches métalliques stylisées, ne servait, pour le moment, qu'à l'éclairage nocturne.

La tâche de Paul s'avérait beaucoup plus ardue pour agrémenter le Moulins de d'sus. Les rares parterres, garnis de cheveux d'anges, une longue graminée d'origine mexicaine, n'arrivaient pas à égayer la ville. Les quartiers périphériques comme les Champins et les Chartreux, loin des deux axes, attendaient une reconstruction souterraine qui tardait à venir. Le chantier aurait un coût pharaonique et la politique cherchait plus à resserrer la ville qu'à l'étendre. En surface, c'était un no man's land qui ne pouvait servir de terrain de jeux qu'en hiver.

Dans le Moulins du d'sus, on avait conservé l'intégralité de la place d'Allier avec ses bars et ses commerces ; histoire de faire rêver les générations futures et de leur montrer comment c'était avant. Pour recevoir les clients, on avait aménagé les caves, le plus souvent avec une belle réussite. L'implantation de gros arbres en résine verte était loin de faire l'unanimité. On comptait sur Paul pour que cette solution de mauvais goût ne perdure pas. On lui demandait aussi de sauver les apports financiers du tourisme. Le Moulins, ville d'histoire, ne devait pas mourir. Le château des ducs de Bourbon, le Jacquemart, la demeure d'Anne de Beaujeu, les vieilles maisons du moyen-âge ne pouvaient pas être laissés à l'écart de la vie moulinoise.

Le musée du costume, qui fut longtemps le plus gros attrait touristique, était fermé. Construit tout au bord de la rivière Allier, on ne pouvait pas, pour un coût raisonnable, envisager de transférer les milliers de costumes en sous-sol. Les habitants du quartier savent bien qu'à chaque crue de la rivière leurs caves s'inondent

Paul n'avait jamais connu la fraîcheur d'un matin. En ce début mars, il n'était que 9 h 00 et le thermomètre indiquait déjà 27°. Il allait être en sueur tout le temps de sa sortie. La chaleur était là, gluante, grasse, sa chemise lui collait au dos. Il y avait peu de vent et il allait pouvoir se dispenser de son masque FFP5, qui protégeait d'une fine

poussière dont on ne parvenait pas à se débarrasser. Par contre, il avait dû largement s'enduire d'une crème adaptée à son phototype pour se protéger des UVA et des UVB, dont les effets cancérogènes avaient provoqué beaucoup de dégâts. Il se dirigea vers l'allée des Gâteaux où l'on avait tenté d'implanter voici quatre ans deux flamboyants de Madagascar et deux micocouliers de Virginie. Ils avaient bien poussé et bien fleuri les premières années, seulement le record de chaleur de l'été dernier les avait mis à mal. De nombreuses branches mortes nuisaient à leur esthétique et Paul ne donnait aux arbres qu'un ou deux ans de survie. Il fallait d'autres variétés. Il pouvait trouver la solution chez un de ses camarades de promotion qui venait de s'établir, pas très loin de Moulins, dans la forêt de Tronçais. Il aurait une dérogation pour sortir sa voiture.

Les étangs de Tronçais, Saloup, Pirot, Morat qui avaient été créés pour alimenter des forges à la fin du XVIII^e siècle, avaient retrouvé un intérêt autre que la pêche à la ligne. On avait relevé leur digue pour disposer d'une réserve d'eau conséquente. De chacun d'eux partaient des canaux d'irrigation souterrains qui se ramifiaient dans une grande partie de la forêt. Il pleuvait toujours autant qu'avant en quantité, mais cette pluie se concentrait sur quelques jours et la sécheresse pouvait durer de mars à octobre. De belles parcelles profondément labourées et bénéficiant de cette irrigation souterraine avaient permis de maintenir, jusqu'à ces dernières années, une production de chênes blancs et de chênes verts. Le cas était unique en France. Partout ailleurs le chêne avait disparu, si ce n'est à l'ubac de quelques vallées alpines.

Voir s'éteindre les chênes à tout jamais, le pays n'avait pas pu s'y résoudre. On avait demandé au gouvernement de faire quelque chose et la forêt de Tronçais avait été choisie pour devenir un site expérimental. On avait donc créé une unité de recherche et une unité de production près du village du Brethon à l'emplacement d'une minuscule chapelle délabrée.

C'est à la tête de cet institut que se tenait Claude, l'ami de Paul. Paul se leva tôt, il voulait arriver vers 8 heures du matin, c'était tôt pour une visite amicale, mais il y a fort longtemps qu'on allait plus faire visite vers 16 heures pour manger un bout de gâteau. L'accueil fut chaleureux et ils purent rester dehors, assis sous un jeune chêne liège. Ils étaient parfaitement d'accord pour essayer de faire converger les

recherches d'ici et les besoins des nouvelles cités et ceux de Moulins en particulier. Vers dix heures, la grosse chaleur les rappela à l'ordre ; Claude brancha un ventilateur, manifestement du bricolage made in local, et attendit la réaction de son ami, qui ne tarda pas à venir. Le ventilateur était relié à une batterie elle-même reliée à une sorte d'if porte-bouteilles, garni de cylindres verticaux.

— « Mais t'as fait un arbre à vent. Alors ça c'est chouette ». Il se dirigea vers l'if, manifestement ému.

— « Tu te rappelles, c'était le sujet de mémoire de notre master 3.

— Si je m'en rappelle ! Le directeur de stage avait proposé que l'on ait dix-huit seulement, le grand chef nous a rabaisé la note de quatre points : pas de perspectives de débouchés commerciaux clairement exprimés, pas d'avantages nets par rapport aux éoliennes classiques, et je ne sais quels autres reproches.

— Les générateurs que tu vois sont plus performants que nos prototypes de l'époque ».

Paul, pensif, resta un long moment contemplatif avant d'affirmer :

— « On va aller voir tes arbres, et on reparle de ça tout de suite après. Tu sais que tu me donnes une idée. Le grand chef avait sous-entendu que notre projet n'avait pas d'avenir... »

Il brandit son index bien haut et ajouta :

— « On pourrait bien lui prouver le contraire. Revenons au sujet de ma visite. Donc, il me faut quelque chose qui résiste à la chaleur, qui soit sobre, qui fasse une ombre épaisse, qui ait un joli port, qui ne tombe pas malade et surtout qui résiste aux charançons et autres prédateurs. C'est simple, non ?

— Viens, je vais te montrer un arbre que tu ne trouveras chez aucun de tes fournisseurs actuels ».

Les deux amis se rendirent à la serre. Claude expliqua que sa principale mission portait sur l'étude de variétés capables de produire un bois

correct pour que la France garde une certaine indépendance vis-à-vis du bois de construction et surtout de la pâte à papier. Le Zéro-papier fut une utopie de la fin du XXe siècle. Avec son équipe, il devait décrypter le génome de chaque espèce, un défi qui n'était pas des moindres. Le jeu en valait la chandelle, car à partir de chaque gène, on allait pouvoir connaître les propriétés de l'arbre : savoir ce qu'il allait pouvoir supporter comme chaleur ou comme sécheresse. On gagnait ainsi un temps fou par rapport aux études faites sur le terrain où les conclusions pouvaient prendre plusieurs années.

Paul ne l'écoutait plus et l'interrompit avant qu'il se lance dans des détails techniques.

— Montre-moi un arbre et parlons de ta serre. J'ai bien fait de venir. Car cela aussi ça m'intéresse. Quelle est sa hauteur ? Combien de degrés ? Combien ça coûte en énergie ?

— Viens par là, pour toi, j'ai ça. Regarde ce spécimen, de la famille des acacias, qu'est-ce que tu en penses ? Les feuilles se recroquevillent en cas de fort ensoleillement et ne brûlent pas. Il fleurit bien. Son seul inconvénient, ce sont des piquants de belle taille. On a déjà commencé d'en implanter le long de la ligne de la Bouteille et cela se passe bien.

— Si tu me promets qu'il résistera dix ans, je fais disparaître tous les arbres en plastique de la ville.

— Si le climat se maintient et si tu le soignes bien, je prends le pari des dix ans.

— Donc, je suis preneur pour cet acacia ; parle-moi de la serre, elle m'intrigue.

— La serre, c'est mon bébé, elle est telle que je l'ai conçue.

Et Claude expliqua que sa serre réfrigérée produisait plus d'électricité qu'elle n'en consommait. Ses parois, en plastique feuilleté, l'isolaient du monde extérieur. Les panneaux photovoltaïques hybrides de la toiture étaient parfaitement transparents. Enduits d'un tout nouveau polymère, ils récupéraient l'énergie cinétique liée à la chute d'une

goutte d'eau puis à son frottement sur la surface pour générer de l'électricité. Malheureusement, il ne pleuvait pas souvent. La nouveauté, ici, c'était le dessous de la toiture, le plafond. Il était légèrement courbe, l'eau qui s'y condensait en permanence ruisselait. On n'imagine pas la quantité d'eau que les arbres rejettent, et cela toute l'année. Ce plafond était enduit de deux couches de peinture, l'une à base d'indium-étain et l'autre à base d'un dérivé de l'éthylène. Elles servaient d'électrode et le simple déplacement des gouttelettes de condensation générait de l'électricité. En plus, on récupérait cette eau dans une gouttière tout en haut pour la conduire dans un chéneau et là, on profitait de l'énergie cinétique de la chute pour produire encore de l'électricité. Au final, on rendait l'eau à la terre.

Paul était ravi et répétait qu'il avait bien fait de venir.

— Tout cela à l'air de te laisser pensif, exprime-toi.

— J'ai deux idées. La première : ferme les yeux et tu imagines que tu te promènes à Moulins sur la promenade des Cours. On a arrêté de couper les arbres qui crèvent et on a équipé leur squelette de nos générateurs. Il est 22 heures et Moulins entre en scène. Les centaines de leds qui parcourent les branches s'éclairent, des hologrammes de feuillage verdoyant apparaissent et ...

— Et tu ajoutes un chant d'oiseau dans de mini haut-parleurs et une soufflerie de vent frais.

— Ma deuxième idée et même une troisième qui arrivent étaient encore plus folles, mais, puisque tu te moques...

Claude n'eut pas trop de mal pour le faire s'exprimer et les deux amis délirèrent comme ils le faisaient quand ils étaient de fougueux étudiants. On allait placer de grandes serres devant les monuments historiques de la ville. Il ne leur semblait pas impensable que la première, déjà baptisée « le Jardin du Musée », puisse même contenir le bâtiment d'Anne de Beaujeu. Paul installait déjà un bar, un petit coin de restauration, des box d'exposition tandis que Claude insistait sur la place prépondérante que devait prendre le végétal si l'on voulait rester en énergie positive. Même géantes, les serres moulinoises, pour rester dans un coût raisonnable, seraient bien en-deçà de ce qu'il avait

conçu au Brethon. Il fallait étudier le bon compromis.

Avant de se quitter, ils parlèrent d'une autre idée, une usine à vent forestière. Garder des arbres morts en témoignage du passé pouvait passer pour un devoir de mémoire. Paul était conscient que, pour l'emporter face aux marchands de bois sans scrupules, il fallait des arguments plus solides. Il fallait prouver que le projet serait plus rentable que la vente du bois même si les derniers chênes de Tronçais se négociaient à prix d'or. Pour mieux défendre leur parc éolien new look devant l'assemblée régionale, ils allaient pouvoir s'appuyer sur une réalisation moulinoise.

Des arbres à vent avaient déjà vu le jour dans le passé sans rencontrer un grand succès. Ils étaient chers, bruyants, plutôt moins productifs qu'une éolienne traditionnelle. Tout en plastique, ils coûtaient beaucoup de CO₂ à fabriquer. Leurs détracteurs signalaient ironiquement que l'on n'avait jamais vu un oiseau se poser sur un arbre à vent. Mais Paul était bien décidé à remédier à tout cela. La donne allait changer. Les progrès de l'aéronautique pour produire des avions de plus en plus légers mettaient à leur disposition de nouveaux matériaux de très faible densité et très résistants. On choisirait un composite thermoplastique qu'une imprimante 3D créerait en quelques secondes. Les grosses turbines seraient implantées sur le tronc et sur les branches maîtresses, tandis que sur les rameaux plus fins, des aéroleafs, capables de capter les plus petits courants d'air, s'agiteraient pour convertir l'énergie en électricité. En modifiant leur implantation, on allait pouvoir simuler la silhouette de n'importe quel arbre. En fin de vie, tout cela serait fondu et remoulé.

Six mois plus tard, Paul avait obtenu que le gros de la charpente des derniers tilleuls de la promenade des Cours soit maintenu. Chaque arbre fut équipé d'une vingtaine de turbines qui dispensaient au minimum 200 W. La production était largement suffisante pour assurer l'éclairage et le spectacle du soir. Un peintre local donna libre court à son imagination pour la décoration des troncs. Claude avait mis au point une peinture antimicrobienne à large spectre capable de détruire les champignons et les bactéries. Son efficacité se propageait dans l'air environnant et éliminait aussi des virus multi-résistants, responsables chaque année d'infections pulmonaires particulièrement difficiles à combattre. En revanche, il fallait repeindre chaque

année, mais le peintre semblait plutôt apprécier la création d'œuvres éphémères. Dans un premier temps, il se contenta de tout peindre dans un dégradé de bleu. Il milita vite pour que l'on retire l'écorce afin de pouvoir mieux s'exprimer. Les concepteurs des hologrammes qui couronnaient les arbres ne manquaient pas de talents.

Les premiers « Moulins Revient en Scène » eurent un succès retentissant. L'année prochaine, on allait équiper les derniers platanes des cours de Bercy et sans doute les réverbères du nouveau pont, ce qui ferait une belle perspective. Une des plus grandes chaînes de télévision françaises vint réaliser un reportage. On interviewa « le manager de surface ». Paul leur délivra quelques belles phrases.

« Notre souhait est de réunir l'art et la science, de les faire dialoguer. Nous avons élaboré une solution d'éclairage novatrice qui marie l'impact émotionnel et l'aspect production. La ville de Moulins est devenue autosuffisante, nous produisons plus d'électricité que nous n'en consommons. La rénovation urbaine de surface que nous entreprenons doit engendrer une attractivité touristique ». Il exprima quelques remerciements envers la mairie qui avait su encourager la créativité. Il insista aussi sur sa plus belle réussite : tous ces gens, qui sortaient le soir pour flâner sur les Cours, se parlaient librement et exprimaient des idées pour aménager l'espace public de façon citoyenne.

Ce n'est que deux ans plus tard que le parc éolien de Tronçais vit le jour. On supprima, à chaque arbre en fin de vie, les rameaux les plus frêles pour une question de sécurité et on les équipa de plus de cinquante turbines verticales qui captaient les vents quelle que soit leur direction. On utilisa les réseaux d'irrigation, devenus inutiles, pour enterrer les raccordements. Beaucoup de chênes furent écorcés pour en faciliter le traitement et aussi pour offrir une surface plus lisse aux artistes qui allaient donner libre cours à leur imagination. Des caricaturistes, des tagueurs, des graffeurs s'en donnèrent à cœur joie.

Et voilà la forêt qui redonne le sourire. L'éclairage y est minimaliste. On a envie de revenir s'y promener le soir, avec ses petits-enfants. Dans ce musée à ciel ouvert, on est à la recherche d'un petit trésor caché, d'un détail pictural que l'on n'avait pas encore remarqué. Certains certifiaient qu'ils avaient entendu des chants d'oiseaux.

Bientôt, tout autour de Moulins, d'autres mini-parcs éoliens virent le jour dans les forêts avoisinantes : à Moladier, aux Vesvres. L'usine électrique de la ville pouvait aujourd'hui stocker trois mois de consommation. Si Paul poursuivait son développement de serres et d'arbres à vent, l'autonomie énergétique de la ville allait faire encore un bond en avant. Alors, un projet plus audacieux pourrait voir le jour. Il fallait qu'il en parle dès à présent. Il imaginait une serre géante aux Champins serpentant le long de la rivière : « la promenade ». Elle produirait suffisamment d'électricité pour refroidir le data center qu'elle recouvrirait. La petite ville dessinait son avenir.

Un bonheur hors de prix

PAR ANTHONY MADERA

Il faisait une chaleur à crever dans la petite salle des fêtes louée pour l'occasion. Devant l'affluence, on avait dû improviser l'installation sur le perron d'un petit poste de télé qu'on avait eu toutes les peines du monde à régler sur France 3 Auvergne. Beaucoup étaient venus pour manifester un soutien sincère au candidat, d'autres par pur opportunisme ou pour profiter du buffet qu'ils avaient déjà commencé à dévaliser sans attendre le verdict. Armand Petit se tenait là, dans un coin, peu concerné, un petit air triste accroché au visage, une mélancolie chronique qu'il partageait avec ses concitoyens et qui ne le quittait qu'en de très rares occasions. Il observait les pilleurs avec honte et exaspération en pensant à tout ce gaspillage, cette consommation à outrance, ce capitalisme rampant, bref...

À l'annonce du résultat, tous se mirent à hurler d'une même voix, si bien qu'Armand Petit faillit bien tourner de l'œil. Contre toute attente, la victoire était sans appel : il était élu à la mairie de Montluçon dès le premier tour. D'un seul coup, il prenait conscience de ses nouvelles responsabilités et de la tâche restant à accomplir. Après quelques embrassades plus ou moins consenties, l'ancien cheminot se fraya un passage vers la tribune pour prononcer son premier discours officiel, non sans certaines maladresses que l'on mit volontiers sur le compte de l'émotion et de l'inexpérience. De ce long pamphlet parfois imparfait, on ne retint donc que le message suivant :

« Mes amis, c'est un grand jour pour notre ville. Nous avons enfin l'occasion de reprendre en main notre destin après des années d'indifférence de la part des gouvernements successifs qui ont abandonné notre bassin à sa désindustrialisation et ses habitants aux ravages du chômage et de la précarité. Le combat que nous avons mené pour la ligne de TGV a porté ses fruits et je peux maintenant vous assurer qu'elle sera l'occasion de désenclaver notre territoire et

de redynamiser notre économie sur le long terme ».

Car c'était bien là son unique cheval de bataille, cette ligne de TGV, l'idée fixe qui lui avait valu tant de nuits blanches. De toute sa carrière, il n'avait eu la chance de pouvoir s'asseoir aux commandes de cette puissante machine, fleuron de l'industrie française, témoin irrévocable de son savoir-faire. Alors l'idée de voir un jour l'une de ces locomotives traverser majestueusement sa ville l'obsédait et il n'avait eu de cesse de se battre pour ce projet des années durant, allant même jusqu'à monter à la capitale à pied en empruntant le tracé de la ligne de chemin de fer pour en dénoncer la vétusté. Et croyez-moi, Montluçon-Paris à pied, ça fait déjà une jolie promenade !

La performance était de taille, en effet, et elle avait trouvé un écho dans la presse nationale. Il s'était attiré la sympathie de l'opinion publique, qui suivait les péripéties de ce petit homme rondouillard à la triste figure qui se battait corps et âme pour sa ville. Rendez-vous compte, l'abnégation de cet homme ! Mais au fait, c'est où, déjà, Montluçon ?

L'histoire séduisit aussi en haut lieu. Dans les dîners parisiens, on se délectait des anecdotes grapillées en chemin, des rencontres inopinées dans des communes aux noms exotiques. À son arrivée à la capitale, Armand Petit était devenu le centre des débats, l'objet de toutes les curiosités. Il incarnait à lui seul la voix de la province. Il fut convié à de grandes tables, chez des hôtes de marque, disait-on, sans savoir vraiment de qui on parlait et en exagérant sûrement un peu le trait. Qui sait, après tout, peut-être était-il réellement parvenu à convaincre quelques sénateurs repus qui lui avaient promis de soutenir son combat et conseillé avec amusement de se présenter à la mairie de sa petite bourgade ?

Toujours est-il que l'histoire avait impressionné du côté de Montluçon et qu'à son retour, il fut accueilli en héros. L'idée de la candidature ayant fait son chemin, il rassembla quelques militants improvisés et lança une campagne pleine de promesses. Les soutiens affluèrent de toutes parts. L'enthousiasme était réel ; après ce coup médiatique, la ligne de TGV passerait à coup sûr par Montluçon et il y avait de quoi se réjouir, ne serait-ce que pour deux petites minutes d'arrêt.

Trois mois plus tard, Armand Petit devenait maire de Montluçon, ne s'adjugeant pas moins de 70% des suffrages.

Les premiers mois de son mandat se déroulèrent de manière idéale. Armand faisait presque l'unanimité auprès de ses administrés. Il serrait démocratiquement toutes les mains qui se tendaient à lui lors de sa promenade quotidienne qui le menait à travers les rues de la ville avant de rejoindre son cabinet. Sur son bureau, les dossiers s'entassaient, les rendez-vous s'enchaînaient à un rythme effréné. Il fut même obligé de nommer un directeur de cabinet pour le représenter auprès des nombreux entrepreneurs qui souhaitaient s'installer à Montluçon. En prévision de ces arrivées massives, des commerces fleurissaient sur le grand boulevard, des boutiques en tout genre qui vendaient des articles superflus dont personne n'a besoin... Mais à quoi bon s'en émouvoir puisque ce n'est, paraît-il, qu'un effet secondaire inévitable de la croissance économique.

Armand Petit prenait chaque jour un peu plus confiance en son projet. Il connaissait le potentiel de sa ville et la valeur de ses habitants, auxquels il voulait redonner un sourire que la crise économique avait effacé depuis longtemps.

Ce qu'il ignorait cependant, c'est que si le courage politique peut déplacer des montagnes, les flatteries et pots de vin bien distribués peuvent encore plus sûrement changer le tracé d'une ligne de chemin de fer.

La nouvelle parut dans la presse au début de l'année suivante, sans même qu'il n'en eut été personnellement informé au préalable. Tout d'un coup, tout ce qui avait fait sa vie ces dernières années était réduit à néant. C'était désormais la ville de Vichy, plus à l'est et plus fréquentable sans doute, qui verrait passer le train à grande vitesse. Armand sauta désespérément sur son téléphone pour appeler tous ceux qui, un an auparavant, lui avaient fait de belles promesses. Mais le temps à la capitale semble passer plus vite que partout ailleurs et les mémoires y sont courtes car plus personne ne se souvenait d'Armand et de son joli combat. Dans la presse, on ne fit pas cas de ce retournement de situation. Que voulez-vous, le monde est en mouvement constant et les médias, s'ils veulent suivre le rythme, ne peuvent pas s'attarder sur des faits de si peu d'importance.

Tous les projets s'arrêtèrent net, les chantiers en cours furent désertés et laissés ouverts aux quatre vents. Montluçon ressemblait à un vaste champ de bataille, une ville martyre en reconstruction après qu'une catastrophe l'eut frappée. Sur le bureau d'Armand Petit, la pile de dossiers fondait au même rythme que l'embonpoint de l'édile. Lors de sa promenade matinale, il ne trouvait désormais que portes closes et regards fuyants. On le regardait disparaître jour après jour sous un grand manteau comme si un plaisantin eut tiré sur une valve de gonflage cachée. On disait même qu'il avait entamé une grève de la faim en signe de protestation. Mais devant l'indifférence générale, il fallait bien trouver un moyen d'attirer l'attention, alors, comme une ultime provocation, il décida de publier une annonce sur Le Bon Coin accompagnée d'un message de détresse : « *Puisque même nos vies ont un prix, je mets en vente notre ville au plus offrant !* »

Bien entendu, cela avait l'air d'une grosse farce. Armand ne risquait pas grand-chose, si ce n'est, tout au plus, un rappel à la loi car tout le monde sait bien qu'une ville, ça ne s'achète pas. Il reçut rapidement des messages de soutien, quelques dons généreux qui, faute de renflouer les caisses, faisaient tout de même chaud au cœur. Quelques malins s'essayèrent bien sûr à des blagues de plus ou moins bon goût. Toutefois, la blague la plus drôle fut de loin l'offre de rachat d'Amazon, qui d'ailleurs le fut beaucoup moins lorsqu'Armand réalisa qu'elle n'en était pas une. Au premier coup de fil, Armand raccrocha au nez de son interlocuteur après avoir salué l'effort d'imagination. Mais le lendemain un homme tiré à quatre épingles se présentait à l'hôtel de ville comme le responsable juridique de la division France de la multinationale. L'entretien fut bref et Armand, on s'en doute, n'était pas préparé à ce genre de négociation. L'offre pour le moins alléchante pouvait mettre fin à tous les problèmes en un claquement de doigts. Amazon proposait de rembourser la dette de la ville en échange d'une prise d'intérêt dont les contours restaient à définir. Armand Petit garderait bien sûr ses fonctions et se verrait même offrir un siège au conseil d'administration.

Le dépit est de bien mauvais conseil, c'est peu de le dire. La signature de cet accord provoqua la stupeur et la colère jusqu'aux plus hauts sommets de l'État. On criait à la trahison. Les journalistes, ragaillardis par la nouvelle, retrouvèrent la route qui mène à Montluçon et débarquèrent en file indienne, caméra à l'épaule, place de la mairie.

Du côté du gouvernement, on chercha une solution pour faire annuler l'accord mais il était déjà trop tard et la justice ne put qu'entériner la transaction, à la consternation générale.

La première mesure annoncée par Amazon fut de renommer la ville. Pour les Américains, cela ne semblait être qu'une simple formalité. Après tout, Volvic et Laguiole sont bien des marques elles aussi. Cette fois-ci, une nouvelle loi fut promulguée en urgence et le Conseil d'État s'opposa à ce que Montluçon devienne Amazon s/ Cher.

Les promesses furent tenues sans exception, les dettes effacées et les chantiers laissés à l'abandon furent achevés en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Des drones de surveillance firent leur apparition jour et nuit dans le ciel de la ville et une milice privée aux méthodes plutôt expéditives se chargea de faire respecter l'ordre, ce qui eut pour effet de ramener le taux de délinquance à un niveau qui aurait fait pâlir d'envie un élu du Front National.

Le géant américain avait pour ambition d'améliorer *l'expérience citoyenne* des habitants. Pour cela, on proposa à tous une petite boîte magique qui offrait une multitude de services et répondait à toutes les questions, y compris celles que personne ne s'était jamais posées. La distribution donna lieu à des scènes surréalistes : les gens se battaient presque pour obtenir leur petite boîte, sans que personne n'eut à la leur imposer, à croire que toutes leurs questions étaient toujours, par le passé, restées sans réponse. La boîte prit rapidement une place centrale dans la vie des habitants : en plus de fournir de simples informations, elle donnait des conseils, formulait des désirs jusqu'alors insoupçonnés, guidait des choix importants. Les gens écoutaient religieusement et, de son côté, le géant de l'e-commerce se chargeait de satisfaire toutes les envies, de répondre à tous les caprices à coups de gadgets et d'accessoires à prix réduits, en échange de données personnelles sur les habitudes de consommation du Français des villes moyennes, ce qui, soit dit en passant, représentait une jolie valeur marchande.

On aurait pu penser, à ce stade, que le succès était total pour Amazon. Mais, très vite, les profits générés par le rachat de la ville devinrent insuffisants pour l'entreprise qui, jamais à court d'idées, lança nouvelle vague d'investissements massifs pour relancer la

dynamique. Des résidences de luxe sortirent de terre, repoussant les frontières de la cité qui n'en finissait plus de s'étendre sous le regard des habitants incrédules. Ceux qui pensaient que ces quartiers allaient bientôt constituer leur nouveau cadre de vie furent vite déçus. Amazon mit en place un abonnement *Prime* pour attirer de nouveaux arrivants, curieux de faire l'expérience de la *Smart City* française. Les habitants les plus modestes, qui ne purent souscrire l'abonnement, se retrouvèrent confinés dans les quartiers historiques et se virent interdire l'accès aux infrastructures sportives et culturelles flambant neuves.

Et que devint Armand dans toute cette histoire, me demandez-vous ? Le rôle de l'édile ne tenait plus qu'à quelques tâches secondaires auxquelles ne voulait pas s'abaisser l'intelligence artificielle. Il continuait à se rendre à la mairie tous les matins, pour la forme, mais aucun dossier ne passait plus par son bureau. Il lançait des « bonjour » qui restaient sans réponse à des gens pressés qui semblaient ne plus le reconnaître. Armand se faisait une raison, il était de toute façon plus soucieux du bonheur de ses concitoyens que de la reconnaissance qui lui était rendue. Il restait à l'écart de toute cette effervescence qu'il ne comprenait pas et constatait que les gens qu'il croisait, s'ils semblaient moins démunis, n'en étaient pas plus souriants.

Pour la multinationale, ce genre de considérations importait bien peu. À défaut de coller un sourire sur toutes les lèvres, Amazon afficherait le sien en 4 par 3 sur tous les murs de la ville.

Un matin, alors qu'Armand faisait les cent pas dans son cabinet, ses bras, dont il ne supportait plus l'inutilité, ballants le long de son corps, une petite voix biblique l'interrompit dans son mouvement.

— « Que se passe-t-il Armand ? Tu as l'air si triste ».

Armand regarda autour de lui pensant d'abord devenir fou, avant de fixer son attention sur la petite boîte dont il était lui aussi pourvu et surpris à l'idée que l'objet puisse s'adresser à lui avec autant d'éloquence.

— « Comment pourrais-tu savoir que je suis triste ?

— Mon système de reconnaissance faciale m'indique que tu ne

souris jamais, répondit la voix sur un ton péremptoire.

— Si je ne souris jamais, ce n'est donc pas de la tristesse mais plutôt du chagrin », corrigea Armand.

Les voyants de la petite boîte se mirent à clignoter tous azimuts comme si elle cherchait désespérément la nuance sur Wikipédia.

— « Peut-être... Après tout, je ne suis pas programmée pour comprendre les émotions humaines... Mais tu ne manques pourtant de rien désormais, tu devrais donc être heureux.

— Je ne suis pas dans le besoin, c'est vrai, mais cela doit-il suffire à mon bonheur ?

— Qu'est-ce alors que le bonheur, si ce n'est la cessation du manque ? Tes semblables se ruent pour acheter tout ce que je leur suggère.

— Ils ne me semblent pas plus heureux pour autant...

— Certainement parce qu'ils n'ont pas encore acheté suffisamment.

— Crois-tu que je puisse acheter mon bonheur ? »

La petite boîte marqua un temps de silence, tous ses voyants éteints comme si elle s'était mise en veille. Puis elle lâcha finalement :

— « D'après mes estimations, il semblerait en effet que ton bonheur soit hors de prix ».

La phrase tourna longtemps dans la tête d'Armand. À la fin de l'été, il prit enfin la décision de quitter ses fonctions fictives et cette vie de frustration pour s'installer dans une petite maison de campagne au nord de la ville. Personne ne remarqua son départ tandis que de nouveaux consommateurs continuaient à arriver dans cette ville qui semblait ne plus jamais vouloir s'endormir.

Peu à peu, Armand retrouva le sourire dans cette vie de simplicité dont la quiétude n'était perturbée que par le vacarme occasionné plusieurs fois par jour par le passage du TGV sur la ligne Paris-MontluçonTM.

Le Parisien

PAR MARC-ANTOINE AUTHIER

Je jette un œil à mes yeux. Droit dans le noir du regard : voilà la meilleure façon d'observer des lunettes. Quand on leur demande ce qu'ils pensent de telle paire, les gens ont tendance à porter leur attention sur la monture ; ils devisent ensuite sur sa forme ou sur sa couleur par rapport à la forme du visage ou à la couleur des iris ; ils disent enfin si ça leur plaît. Ça n'a pas de sens. Ce qui compte, c'est la façon dont les lunettes habillent le regard : il faut donc voir l'effet qu'elles produisent en fixant les pupilles de la personne qui les arbore. La périphérie s'apprécie relativement au centre.

Mes lunettes sont dorées, mon regard noir. Changement de focale – mon champ de vision s'élargit : je me trouve élégant. Frais, en tout cas. Je ne pêche pas par narcissisme ; je me satisfais seulement du travail bien fait. J'ai passé un jogging en toile et une veste en jean. J'ai assorti mes chaussettes et ma chemise. Je suis consciencieux et appliqué. Voilà tout. Cela fait déjà un bon moment que je travaille mon style 21^e arrondissement. Très actuel. Et bien de ce siècle. Plus élégant que la banlieue, moins prétentieux que la capitale. Attention centrale ; décontraction périphérique. Je suis en avance sur mon temps.

Mais à ce moment précis, je suis surtout en retard sur ma journée. J'ai l'heure en tête, une vieille horloge imaginaire qui tique et taque dans mon esprit. J'aurais dû partir il y a trois minutes. Je le sais. Et on ne badine pas avec le travail. Mais j'ai préféré m'assurer de mon apparence. C'est mon sens des priorités. Au reste, j'ai des baskets : tranquille, je courrai s'il le faut. Pas de stress. J'ai ma philosophie pour moi : tout est dans le style. Toujours faire attention aux premières impressions, car ce sont souvent les meilleures. Il ne faut pas négliger son effet. Question de morale. Et mieux vaut l'élégance en retard que la lourdeur en avance. Allez – je sors.

Après avoir passé la porte vitrée du hall d'entrée, je lève bien haut le nez pour voir le ciel au-dessus des blocs. Gris. Gris tout gris. C'est drôle : les mornes bâtiments de ma cité sont exactement de la même

couleur que la toile homogène des nuages bas. Comme face à un noir de Soulages, on compare mieux les matières et les textures quand on ne distingue plus par la couleur : le velouté molletonneux des nuages gris contre le granulé bitumineux des façades grises. Deux immenses aplats pour une même impression toute en contraste. J'en oublie mon retard pendant quelques secondes en rêvant de ces tableaux que je n'ai jamais vus en vrai.

Un type m'interpelle alors et me tire de ma digression :

- Bonjour !

Je le calcule vite fait : trente-cinq ans à tout casser ; pantalon en toile trop court ; chemise à carreaux boutonnée jusqu'au cou ; chaussures à semelles épaisses ; cheveux blonds faussement décoiffés ; moustache minimaliste ; surtout, des lunettes écaillées qui montrent un esprit malin.

Je le salue en retour sans feindre la moindre affabilité. Je sais ce qu'il va me demander. Je l'ai pisté dès le premier regard.

- Dis, tu saurais pas où on peut pécho ici, toi ?

J'en étais sûr. Typique.

Je laisse sa phrase résonner dans le silence des blocs. Je veux lui faire entendre l'inélégance de sa question. Je le fais mariner un peu, ce blanc-bec.

- Dis, tu serais pas un peu parisien ici, toi ?

Pour un instant il ne moufte pas. Puis il sourit avec ironie.

- On est tous le Parisien de quelqu'un, tu sais...

Sa phrase résonne dans le silence des blocs. Je le regarde dans le fond des yeux et vois ses lunettes rondes en même temps que son esprit libre. Il m'agace autant qu'il m'amuse.

Je finis par lui indiquer le chemin d'un coup de menton que je veux

hautain, en essayant de coordonner avec ce geste un haussement de sourcils méprisant. Je détourne le regard quand il me remercie affablement et reprends mon chemin.

Faut me comprendre : le trafic, c'est la plaie de Saint-Ouen. T'enlèves ça et la ville brille à en faire de l'ombre à Montmartre. Aujourd'hui, elle a surtout le charme du danger, comme un beau félin dont on craint qu'il n'amadoue jamais que pour mieux attaquer. Saint-Ouen, c'est un peu comme l'East Village de Basquiat et de Haring : on ne sait pas dire si c'est beau ou laid, bariolé ou grisonné, artistique ou industriel. Entre la Santa Teresa de Rio de Janeiro et le Panier de Marseille, mais sans colline aucune. Il n'y a pas un bâtiment sordide qu'un graffiti ne finisse par embellir. L'élégance du chaos séquanodionysien n'a rien à envier à celle de l'ordre germanopratin. Bientôt Saint-Ouen sera le haut lieu de la culture en France, j'en suis sûr. Mais pour l'heure, les choufs, calés au calme avec leur café, roulant des joints sur un canap posé en plein trottoir, accueillent à tous les coins de rue les Parigots en quête de cannabis ou de cocaïne.

J'allonge le pas pour dompter mon retard. J'évite les daronnes voilées qui traînent leur chariot en regardant leurs pieds, les darons abîmés qui tirent sur leur clope comme si c'était la dernière. Même s'ils passent leur journée à errer, ils ont toujours l'air préoccupé, le front plissé, comme s'ils étaient pressés de s'ennuyer. L'ambiance grisâtre de la journée les fait paraître plus fatigués encore. Je les esquive en bondissant sur mes appuis, tel un Mbappé fracturant les défenses. Je croise un groupe de gars qui zonent, j'en connais deux ou trois, je les salue tous, quelques checks ça va la famille, je repars, j'accélère encore. Je débouche maintenant sur la rue des Rosiers, j'arrive bientôt au cœur des Puces, je touche enfin l'âme de Saint-Ouen.

Les kebabs se font déjà plus rares. Ils cèdent progressivement la place à des boutiques très spécialisées, si spécialisées même qu'on comprend qu'elles n'ont de clients que les antiquaires des Puces. Celle-ci fait son beurre dans la tapisserie de fauteuils, celle-là dans la dorure d'appoint, telle autre restaure des tableaux ou des miroirs. En voilà une qui ne vend que des cheminées, une autre que des vinyles. Non loin de là telle galerie chic expose des croûtes bizarroïdes ; telle autre ne propose que des décorations d'intérieur issues de mobilier

d'avion. Puis une boulangerie – quand même ! Les antiquaires se restaurent aussi.

Ça y est : je suis bien dans les Puces. Dans une rue perpendiculaire à la rue des Rosiers, au-dessus des boutiques se tiennent des maisons étranges, d'architecture douteuse, qui toisent les badauds et imposent une ambiance de village, une atmosphère à taille humaine. À un autre angle, d'où une petite rue s'engage entre deux rangées de maisons colorées, les passants se pressent involontairement pour éviter les bibelots entassés dans des bacs en plastique qui encombrent la chaussée. Un petit bistrot accueille encore des Parisiens qui viennent écouter du vrai jazz, du jazz manouche avec des guitares magiques, en buvant des bières payées au prix capital. Mais pas que des Parisiens, des étrangers aussi : l'arabe, le portugais et le créole, que j'entends dans ma cité, ont cédé l'espace à l'anglais, au japonais et au russe. D'une internationale l'autre. Ça voyage.

Les langues ont changé et les allures aussi. Les survêtements mal assortis ont été remplacés par des fringues bien repassées : ceux-là cachent la misère sous l'exposition des marques, celles-ci la richesse sous l'apparence de la négligence. Je croise ici un blédard en jogging qui touille le sucre de son café en fumant un joint, là un British en veston ajusté qui boit une bière à la canette en fumant la pipe. L'un croit avoir été volé. L'autre craint de l'être. On se toise et on se surveille. J'arrive au marché Paul Bert.

Je suis au point de rendez-vous. Ça grouille comme un samedi. Je jette un regard à ma montre connectée : 16:05. Cinq minutes de retard. Ça reste acceptable. Je m'en remets à l'idée que ma cliente n'est pas encore arrivée, ou du moins qu'elle n'a pas encore perdu patience, car elle ne m'a pas encore appelé. Je la cherche du regard, en tâchant de comparer à chaque visage qui m'entoure le souvenir que j'ai gardé de sa photo de profil. Elle est de ces gens qui, même sur les plateformes de réservation touristique, se piquent d'un cliché artistique pour leur photo de profil – pas simple pour se reconnaître le moment venu.

- Bonjour !

Je me retourne. Sans doute trente ans. Sourire radieux. Taches

de rousseur et yeux rieurs. Carré blond soleil. Doudoune cintrée. Denim antiforme qui masque mal la belle réalité. Cigarette à la main. Cigarette au bec. Fumée exhalée. Esprit malin.

- Christopher ? demande-t-elle d'une voix cassée et enjouée.

- Émilie ? Enchanté. Je ne vous avais pas reconnue, réponds-je, en essayant de ne pas laisser paraître l'impression singulière qu'elle fait naître en moi.

Elle sourit en tirant sur sa clope.

- On peut se tutoyer, non ? Je ne suis pas si vieille...

J'approuve en riant de bon cœur.

- Alors, prête pour la visite ? On peut commencer ? demandé-je, en entendant déjà poindre dans ma voix le discours cent fois répété.

Je dois essayer d'y mettre aujourd'hui un peu plus de chaleur qu'à l'habitude.

- On attend encore mon copain, si ça ne te dérange pas. Il ne devrait plus tarder...

Coup dur – je sens un petit pincement au cœur, revois les nuages gris au-dessus de ma tête.

- Pas de problème, affirmé-je en affectant l'indifférence.

Elle me sourit à nouveau du regard avant de jeter son mégot qu'elle écrase du pied. Elle croise les bras – j'imagine que c'est à cause du froid. Puis, ayant de laisser toute gêne s'installer, elle enchaîne d'un ton affable. Étonnant, ce trajet ! Eux, ils viennent de déménager et habitent le 3e depuis peu, pas loin de Beaubourg, pratique et direct avec la ligne 4. Mais alors, l'arrivée à Porte de Clignancourt ! Quel bordel ! J'abonde dans son sens : ça s'est dégradé ces derniers temps, c'était mieux avant. On n'a pas dix minutes de marche mais c'est long comme un changement à Montparnasse.

On vous sollicite de toutes parts. Ça commence par des « Marlboro Marlboro cigarettes cigarettes » en face du McDo, puis ça finit par des portables sans emballage à l'orée de la rue des Rosiers, sous le boulevard périphérique, où Paris finit et Saint-Ouen commence. Les femmes reçoivent des regards lascifs, les hommes des regards défiants. Ça klaxonne à tout va, entre les pistes cyclables et les voies de bus, les embouteillages au niveau de l'échangeur, avec les énervés du week-end, toujours pressés de faire on ne sait quoi, ceux qui ne s'arrêtent jamais au feu rouge, à pied comme en voiture. Dans l'indifférence générale de cette agitation, des réfugiés dorment sur des matelas de fortune, entourés de leur baluchon de misère et des restes d'un maigre repas. Des sacs plastiques virevoltent ça et là.

- Ça se mérite, Saint-Ouen ! conclus-je d'une voix enjouée, avant d'ajouter : je ferais tout de même remarquer que le pire dans ce trajet, c'est toute la partie qui se trouve avant le périph' ; après, ça se calme un peu, et c'est plus élégant. Si bien que le pire de ce trajet, ce n'est pas Saint-Ouen, c'est encore Paris, si je puis dire...

Elle sourit à mon mot. Soudain son sourire s'élargit et son regard se détourne.

- Te voilà !

Je la vois s'élancer pour embrasser un type qui jaillit dans mon dos. L'heureux élu n'a même pas le temps de terminer son baiser et de se retourner vers moi que je le reconnais déjà : c'est le Parisien.

- Augustin, je te présente Christopher. Christopher, je te présente Augustin, ajoute Émilie de sa voix enjouée.

Je reste interdit. Je réfléchis à toute vitesse mais c'est comme si je pédalais dans le vide. Dois-je faire comme si nous ne nous étions jamais vus ? Émilie sait-elle que son copain était en train de se procurer de la drogue ? Augustin va-t-il me tenir rigueur de mon attitude bravache lorsque nous nous sommes croisés au pied de mon immeuble ?

- Enchanté, Christopher. Tu es de Saint-Ouen, n'est-ce pas ?

Le gaillard n'a pas perdu de temps. Il m'a pris à contre-pied, sans trahir personne.

- En effet. Un Audonien pur jus.

Je n'ose pas lui retourner la question, de peur de lancer la visite sur de mauvais rails... Il enchaîne :

- Alors, les Puces ? On est en plein dedans, n'est-ce pas ? On peut y trouver tout ce qu'on veut ? enchaîne-t-il avec l'ironie que je lui connais déjà.

Je bafouille une réponse inaudible à défaut de trouver un mot d'esprit. Dame. Il va me falloir plus de répartie pour lui tenir tête – et hors de question de perdre la face devant la belle Émilie.

- On te suit ! lance-t-elle, pour me mettre à l'aise.

Je souris avec un certain soulagement. Mais j'ai encore du mal à recaler mon discours sur la visite. L'histoire – je ne dois pas perdre le fil de l'histoire.

- Suivez-moi, on va commencer par le marché Paul Bert.

Ça y est. Je rentre dans mon match, je reprends les manettes. Ils me suivent. Je me retourne de temps en temps, parle en marche arrière, donne des précisions sur ce marché, sans doute le plus emblématique de toutes les Puces, les invite à me poser toutes les questions qu'ils souhaitent, etc. Nous sommes dans le cinquième lieu touristique le plus visité de France – impressionnant, non ? Et ce n'est pas à Paris ! C'est à côté, tout collé, certes, mais ce n'est Paris ! Une culture à part, toute particulière, bien audonienne, bien authentique.

Nous déambulons lentement dans les petites rues, où les boutiques sont de plein pied, qui exhibent des articles du plus haut standing et du meilleur goût. Ici quelques puciers discutent tranquillement, disent beaucoup de choses en peu de mots, qui se comprennent si bien entre eux à partager les mêmes galères. Là une pucière, dont la doudoune confortable et le chignon pratique n'entament guère l'élégance, déguste une belle salade avec un verre de blanc, assise à

une table art déco de sa boutique ouverte ; une cigarette se consume doucement, posée sur un cendrier à côté de son assiette. Chaque boutique, toute minuscule, avec quelques articles seulement, dicte un style, évoque une époque. Émilie et Augustin s'arrêtent de temps en temps, à la faveur d'une pièce de choix qui pique leur curiosité. Ils semblent séduits autant que dérangés par l'élégance bourrue des puciers. Moi je me sens enfin à mon aise.

Nous sortons du marché Paul Bert en débouchant sur cette drôle d'allée, qui semble une jolie passerelle à même le sol, traverse un terrain vague et libère un bel espace entre les blocs et les boutiques. Les planches de bois craquent sous nos pieds. Mes clients ne savent plus où donner de la tête. Ils balaient du regard les graffitis qui colorent les murs de part et d'autre, admirent l'architecture d'inspiration soviétique que les cités adjacentes imposent aux promeneurs. Nous arrivons au bout de ce sas en plein air qui joint les marchés Paul Bert et Jules Vallès. À peine arrivés à l'entrée de ce dernier, je me tourne vers Augustin et Émilie pour voir leur réaction – et je ne suis pas déçu. Je les vois hausser les sourcils face au changement d'ambiance qui frappe d'un coup : le chic est devenu anar'.

J'en profite pour entamer la figure obligée de mon petit numéro :

- D'ailleurs, vous savez pourquoi on appelle ces marchés « les Pucés » ?

- Dis-nous, me répond Émilie, sans que je ne puisse deviner si elle ignore la réponse ou si elle souhaite entendre ma propre version des choses.

- Les Pucés, c'est une longue histoire... Comprendre les Pucés, c'est comprendre Saint-Ouen. Et pourtant, l'histoire commence à Paris... Les Pucés, c'est d'abord une référence aux bestioles, aux pucés qui infestent les vêtements, les draps, les tapis... Imaginez-vous : nous sommes entrés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la capitale tire le développement industriel de la France, et la population parisienne explose. La ville, avec des infrastructures quasi moyenâgeuses et ses services publics indignes de ce nom, n'est pas prête à encaisser ce choc démographique. Paris n'a jamais été si sale qu'à cette époque – c'est dire. Les déchets s'entassent

quotidiennement dans les rues. C'est une plaie pour les Parisiens, qui vivent dans la puanteur et la saleté...

Augustin et Émilie s'échangent un regard complice et amusé. Je fais mine de ne pas relever et enchaîne :

- Mais certains y trouvent leur compte : dès qu'il y a un problème, des opportunités apparaissent. Et c'est ainsi que le peuple des chiffonniers, toutes les nuits, ratissent les rues de la capitale encombrées de déchets pour recueillir des « chiffons », c'est-à-dire des bouts de tissu, qu'ils peuvent ensuite nettoyer et revendre. Le métier roule, la profession est difficile mais installée. Le business tourne tant bien que mal. Ce sont les chiffonniers de Paris, si chers à nos poètes, de Baudelaire à Victor Hugo en passant par Théophile Gautier. Mais en 1883, c'est le drame...

- 1883 ? demande Émilie avec spontanéité. Qu'est-ce qui se passe en 1883 ?

Augustin ne pipe mot. Il sourit de son air malin. Je les laisse mariner un peu.

- C'est l'année d'une innovation terrible pour les chiffonniers de Paris...

Augustin reste impassible mais semble intrigué par mon récit. Émilie, elle, cligne des yeux et hausse les sourcils : on pourrait presque lire sur son visage toutes les réflexions qui lui passent par la tête.

- La poubelle, lâché-je enfin.

- La poubelle ? reprennent-ils en chœur.

- La poubelle. C'est exactement ce qui a chassé les chiffonniers de Paris et permis l'essor des Pucés. En plus d'imposer aux Parisiens de mettre leurs ordures dans des bacs prévus à cet effet, le désormais fameux Préfet Eugène Poubelle prend toute une série de mesures pour nettoyer Paris. Nettoyer la ville, c'est bien sûr la nettoyer des déchets qui polluent les rues, mais aussi, au passage,

des professions qui en font leur commerce. Elles n'ont plus le droit de vendre à Paris ! Les chiffonniers, les biffins comme on les appelait aussi, doivent se trouver un nouveau point de chute. Ils atterrissent alors à Saint-Ouen, juste aux portes de la capitale, mais en dehors tout de même, et là ils s'organisent pour revendre ce qu'ils parviennent encore à collecter... Et les Parisiens commencent à se rendre à cet endroit en dehors de la ville. Ils vont aux « puces » : l'expression est née.

- Ça alors !... souffle Émilie avec de grands yeux.

- Autrement dit : c'est l'interdiction à Paris qui fait l'activité de Saint-Ouen. Tout ce qu'on ne permet plus de vendre dans la capitale, on peut le vendre dans la banlieue. Ce qu'on ne tolère pas dans le centre, on le tolère dans la périphérie. C'est hypocrite, j'en conviens, mais c'est comme ça que la vie s'organise dans les grandes villes.

Je lance un regard appuyé à Augustin, qui ne se départ pas de son sourire ironique. J'espère qu'il comprend mon allusion.

- Et c'est encore le cas aujourd'hui ? demande-t-il d'un air faussement innocent. Je veux dire, est-ce que les Parisiens viennent encore ici pour trouver ce qu'ils ne trouvent pas dans la capitale ?

Mon sang ne fait qu'un tour – il me provoque ! Je m'apprête à lui clouer le bec lorsqu'Émilie, qui n'a sans doute pas relevé la joute implicite de nos piques respectives, répond d'un ton dégagé :

- Bah, j'imagine que c'est un peu partout pareil, non ? Regarde, chez nous, à Roubaix, à peu près à la même époque, on a installé dans cette ville périphérique toutes les fabriques de textile dont on ne voulait pas à Lille...

Je demeure interloqué. Roubaix ? Des Roubaisiens ? Des Parisiens roubaisiens ? Des Roubaisiens parisiens ? Je m'y perds.

- Oui, tu as raison, conclut finalement Augustin, d'une voix qui se veut apaisante. En se tournant vers moi : on continue ? C'est par où, maintenant ?

Je reprends le fil de ma visite dont la fin approche. Nous quittons progressivement le marché Jules Vallès et son architecture composite, mi briques industrielles, mi logement social ; ses troquets de quartier, ici bar au bord de l'effondrement, là bistrot en plein épanouissement ; ses vendeurs d'objets, tantôt un gitan exposant un meuble délabré sur un chariot écaillé, tantôt un élégant présentant des bibelots sur une table à tréteaux. En levant la tête on aperçoit des vieux écriteaux délavés, où l'on déchiffre à peine les noms des métiers anciens qui tendent à disparaître des Puces. Le quartier est tout à l'image de son activité, nouveautés qui ont vite vieilli, vieilleries qui reviennent au goût du jour.

Nous repiquons vers la rue des Rosiers et ses galeries d'art. Nous passons devant des vitrines resplendissantes de dorures, devant des librairies pleines de poussiéreuses reliures, devant des boutiques où s'entassent des bronzes à taille humaine et aux figures fantasques. Nous nous frayons un chemin entre les touristes qui s'extasiaient devant toutes sortes de bizarreries. Lorsque nous rejoignons enfin la rue des Rosiers, c'est comme si nous avions quitté un monde à part, une parenthèse fantastique remplie de choses extraordinaires. Les voitures circulent et klaxonnent de nouveau. Un vilain crachin nous fait plisser les yeux. Les gens boivent et fument en s'entassant sur les petits trottoirs.

17:10. J'ai tenu l'heure pile poil, en intégrant le retard au démarrage, sans jamais regarder ma montre. Je suis content de moi : encore une affaire rondement menée. Augustin et Émilie me remercient chaleureusement. Ils me laisseront un super commentaire, c'est sympa. Je les remercie à mon tour, c'était un plaisir de leur montrer ma ville que j'aime tant. Nous nous saluons pour de bon. Ça y est : je suis vraiment en week-end.

Je tourne les talons pour aller de l'avant. 17:15. Je suis attendu à 17:30. Ça va, j'ai le temps. J'en profite pour me rouler un petit joint en chemin, pas trop chargé histoire de pouvoir suivre les conversations. Cependant que j'effrite mon herbe et que je prépare mon toncar, je réfléchis à ce qui vient de m'arriver. Je m'étonne d'accueillir des Parisiens pour leur faire visiter les Puces ; généralement, mes clients sont plutôt des étrangers que je ballade en anglais, ou alors des provinciaux avec qui je me la joue en mode capitale. C'est vrai,

quoi, moi ça ne me viendrait jamais à l'idée de payer un guide pour visiter des marchés. Encore, pour les provinciaux, je comprends – ils débarquent vraiment, ça doit leur faire un choc, Saint-Ouen, même si c'était la campagne avant, ça n'a plus rien à voir maintenant ! Mais des Parisiens, ça m'échappe, ça me paraît être un luxe inapproprié. Je me dis que je suis tombé sur un cas bien particulier : des Parisiens de province. Ça alors !

Je fume mon joint devant le Stade Bauer, l'arène mythique des Audoniens, histoire de ne pas créer de gêne devant le bar « L'Olympic ». Je dois y retrouver Samia et Julien pour prendre une bière avant le départ pour le match. D'habitude, on s'y donne rendez-vous le vendredi à 19h, histoire de s'en siffler une avant la rencontre de National à laquelle participe le Red Star. Et puis on y termine après le coup de sifflet final, avec tous les supporters, les vrais, et même souvent les joueurs, qui viennent célébrer la victoire ou rincer la défaite. Mais aujourd'hui, c'est particulier : c'est samedi, et ce n'est pas un match de National, mais un match de Coupe de France – la Coupe que nous voudrions tous voir le Red Star remporter.

J'écrase mon mégot sur le bitume et je pars à la rencontre des copains, que j'aperçois déjà pinte au point et clope au bec. Ils sont beaux comme tout, Samia avec ses belles boucles écrasées par son bonnet à l'étoile rouge, Julien avec sa belle veste aux couleurs du club. Je les salue avec les checks de rigueur, ça va la famille. J'ai la tête qui tourne déjà mais je me sens bien avec eux. On se connaît depuis la maternelle : la conversation est toujours libre et franche, qu'on parle de street art, de football ou de littérature.

- Man ! T'as même pas mis ton écharpe ? C'est le PSG ce soir. Le Pé-ès-gé ! Tu rends compte ? s'écrie Julien en m'attrapant le bras et en inventant des grimaces impossibles.

- Ça va... Je les regarde tellement à la télé que j'ai l'impression de les connaître pour de vrai, tempère Samia. Et puis franchement, ça me saoule qu'on les joue au Stade de France... Ma parole, à Bauer, on les aurait tués, c'est sûr. Tout le monde aurait été fou – t'imagines, Mbappé à Saint-Ouen ?!

- Bon... On va essayer de les battre à Saint-Denis, ça ne change pas

grand-chose, dis-je pour feindre de lui remonter le moral.

- Moi, ça m'énerve qu'on considère que le Red Star puisse jouer à domicile au Stade de France, s'emporte Julien. Saint-Denis, c'est pas Saint-Ouen ! Certes, c'est le 9-3, mais franchement : on est beaucoup plus proches de Paris que de Saint-Denis, non ? Pour moi, c'est sûr.

- C'est clair. En plus, maintenant, avec la ligne 14, on est à 15 minutes de Châtelet, en plein cœur de Paris... Franchement, le 21^e arrondissement de Paris, c'est Saint-Ouen. C'est sûr frère.

- Oui mais on est obligés pour le moment, tant que le Stade Bauer n'est pas encore aux normes pour ce type de rencontres. C'est tout. Et puis la Fédér ne pouvait pas nous faire jouer à domicile à Paris contre le Paris-SG ! C'est logique. On ne peut pas se plaindre.

- Nous sommes renvoyés à notre condition de banlieusards. C'est la vie, conclus-je, sur un ton philosophe.

Samia me fusille du regard :

- T'as fumé toi. C'est sûr.

Nous rions de bon cœur, puis devisons de choses et d'autres, en faisant semblant de nous opposer sur n'importe quel sujet, comme si nous cherchions en vain à nous trouver des points de désaccord. Mais déjà les supporters commencent à entonner des chants. C'est bientôt l'heure du départ. Le club a donné rendez-vous aux abonnés pour organiser un cortège qui partirait, à pied, du Stade Bauer pour rejoindre le Stade de France. Histoire de marquer le coup, et de montrer qu'on joue bien à domicile, même si c'est contre Paris, même si c'est à Saint-Denis.

- Et le Red Star, c'est à Bauer ! les supporters, chantent tous en cœur ! s'exclame soudain Julien, en joignant sa voix au chœur des supporters. Oh oh oh ! Oh oh oh !

Et nous rejoignons le cortège. L'ambiance est chaleureuse, comme tous les soirs de match. On y aperçoit des pères avec leurs gamins,

des dames qui accompagnent ces messieurs au spectacle, des jeunes qui en font la première étape de leur soirée. Et des Parisiens, bobos ascendants hipsters, en quête de sensations fortes, qui se mêlent aux Audoniens pur jus. Ils sont chaque fois plus nombreux qui viennent rechercher au Stade Bauer la chaleur authentique des supporters, qu'on ne retrouve guère plus au Parc des Princes... C'est à la télé qu'on apprécie le beau jeu, mais c'est au stade qu'on apprécie la bonne ambiance. Et sur ce terrain, le Red Star bat le PSG à plate couture.

Nous nous éloignons petit à petit de Paris et nous rapprochons de Saint-Denis. L'architecture devient plus monotone, les immeubles plus grands, les carrefours plus tristes. Je pense éprouver le même sentiment qu'un Parisien qui rejoindrait Saint-Ouen depuis Montmartre, comme si chacun avait pour l'autre une égale condescendance. Nous enchaînons les cigarettes sur le chemin. Julien balance blague sur blague, et j'ai du mal à m'arrêter de rire, la fumée aidant. Samia imagine tous les scénarios possibles qui permettraient à notre équipe de réaliser un miracle en défaisant le PSG. Et toutes les cinq minutes de nous exclamer : quand même, c'est dingue !

Enfin nous voyons la silhouette du Stade de France apparaître entre les barres d'immeuble. Je sens l'excitation m'envahir d'un coup. Samia m'attrape le bras avec une émotion incontrôlée. Julien redouble d'ardeur dans ses chants. Nous pressons le pas, jetons nos cigarettes, sortons les portables pour immortaliser cette arrivée en force des Audoniens qui se voient marcher, dans un même élan, et sur l'immense capitale et sur la grande voisine. Nous nous sommes engagés sur l'avenue du Président Wilson dont la tristesse ne parvient pas à entamer notre joie. La foule se densifie et de nouveaux groupes affluent de toutes parts. Nous arrivons à un carrefour, c'est la pagaille. Quelques jeunes, attablés devant leur kébab, nous observent, moitié amusés, moitié désabusés.

Soudain, j'aperçois un homme blond qui passe derrière eux, un kébab à la main. Je ne le vois que de profil, sans pouvoir le dévisager, et pourtant je suis certain de le reconnaître : c'est Augustin.

Je suis de nouveau sidéré. Que peut-il bien faire là ? Va-t-il vraiment voir le match ? Sans trop savoir pourquoi, je bondis et m'élance à sa

poursuite. Qu'est-ce que j'attends de lui ? Rien, je crois. Mais je veux lui montrer mes amis, mon groupe, chanter avec lui, le gagner à ma cause, lui dire qu'il vaut mieux supporter le Red Star que le PSG. Je ne le déteste plus. Alors j'accélère, tente d'esquiver les passants qui marchent à deux à l'heure devant moi, je passe devant les jeunes qui terminent leur sandwich...

Et rate mon appui.

Boum. Je me vautre de tout mon long. J'ai renversé leur table. Les frites ont volé et les sauces ont giclé. Je me relève rapidement. J'ai déjà les mains qui me chauffent d'avoir râpé le bitume. Je sens dans mon dos Samia et Julien qui se précipitent pour m'aider. Mais je n'ai d'attention que pour les mecs qui contemplent, indignés et sidérés, leurs survêtements pleins de sauce et de soda, leurs baskets couvertes de frites. Celui qui est le plus proche de moi relève la tête et me fusille du regard. Ses lunettes sont toutes métalliques, parfaitement d'accord avec la froideur assassine de ses yeux. Il me considère de haut en bas et de bas en haut. Je vois un mépris bouillir dans le fond de son âme.

- Allez, casse-toi, me lance-t-il enfin.

Je reste interdit. Je m'attendais à une réaction autrement plus violente. Je bafouille quelques excuses, sans pouvoir moi-même les comprendre. Alors Samia et Julien me tirent par le bras en m'exhortant à filer au plus vite. Je cède à leur pression et tourne enfin les talons. Je suis encore tout perturbé par ce qui vient de se passer lorsque j'entends le type crier à mon endroit, à pleins poumons, avec un mépris superbe :

- Rentre chez toi, sale Parisien !

Marc-Antoine Authier est actuellement conseiller parlementaire au Sénat. Âgé de 29 ans, il écrit depuis plus de 10 ans, sur des sujets et dans des genres très différents. Il a notamment publié plusieurs articles d'actualité politique et traduit, de l'anglais au français, un ouvrage sur le revenu universel paru en 2019 chez La Découverte, sous le titre Le Revenu de base inconditionnel. Il a lancé en 2020 NDSL (www.ndsl.fr), un blog personnel sur lequel il publie ses projets les plus aboutis.

La Fabrique de la Cité

La Fabrique de la Cité est un think tank dédié à la prospective urbaine. Dans une démarche interdisciplinaire, des acteurs de la ville, français et internationaux, imaginent de nouvelles manières de construire et reconstruire les villes. Mobilité, aménagement urbain et bâti, énergie, révolution numérique, nouveaux usages sont les cinq axes qui structurent ses travaux. Créée en 2010 par le groupe VINCI, son mécène, La Fabrique de la Cité est un fonds de dotation, dédié de ce fait à la réalisation d'une mission d'intérêt général. Tous les travaux de La Fabrique de la Cité sont accessibles au public sous licence *Creative Commons* sur son site internet.

Édition

Marie Baléo

Communication et mise en page

Yamina Saydi

La Fabrique de la Cité

6, place du Colonel Bourgoin

75012 Paris

France

contact@lafabriquedelacite.com



www.lafabriquedelacite.com



twitter.com/fabrielacite